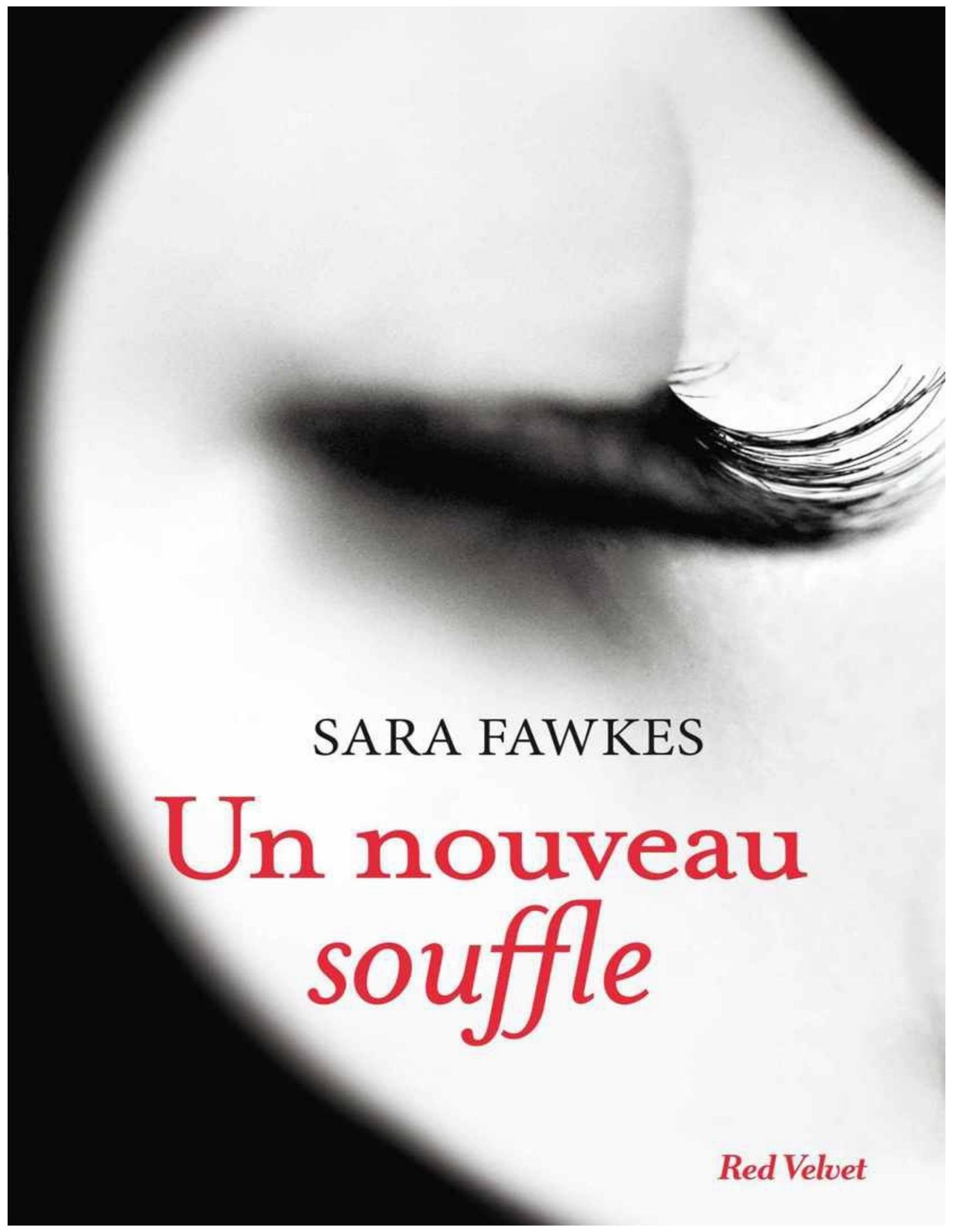


SARA FAWKES

Un nouveau
souffle

Red Velvet



SARA FAWKES

Un nouveau
souffle

Red Velvet

un nouveau
SOUFFLE

BREATHE INTO ME

by Sara Fawkes

Text Copyright © 2014 by Sara Fawkes

Published by arrangement with St Martin's Press, LLC. All rights reserved.

© 2015 Hachette Livre (Marabout) pour la traduction française.

ISBN: 978-2-501-09851-9

SARA FAWKES

un nouveau
SOUFFLE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sylvie Cohen

Red Velvet

Un beau gosse était couché sur le lit derrière moi. Son regard libidineux, son sourire suffisant me donnaient envie de prendre mes jambes à mon cou.

Par malheur, c'était mon petit ami.

— Tu te rhabilles déjà ? Il n'est même pas vingt heures.

Sans répondre, j'agrafai mon soutien-gorge, ramassai mes vêtements éparpillés par terre et me dirigeai vers la salle de bains. Je m'abstins de verrouiller la porte. Mason avait horreur de ça. Je n'avais aucune envie qu'il se mette en rogne ou enfonce la porte. Pas ce soir. J'aurais dû être partie depuis une bonne demi-heure, seulement il fallait que je me lave après avoir baisé – il aimait l'amour sale et brutal. Un gant de toilette, un peu de fond de teint et le tour était joué, mais il me restait un arrière-goût désagréable, telle une souillure, une tache indélébile.

Je passai les mains dans mes cheveux blonds, ne sachant trop quelle coiffure adopter avant de sortir. Après réflexion, j'attrapai un élastique et les attachai en queue-de-cheval. Je fourrageais dans ma trousse à maquillage quand la porte s'entrouvrit. Mason se glissa derrière moi dans l'espace exigu. Je me cramponnai au lavabo lorsqu'il m'agrippa les hanches, sa bite flasque collée contre mes fesses. Il m'entoura la gorge de l'autre main et me plaqua contre lui, si fort que j'avais du mal à respirer.

— Pourquoi es-tu si pressée, Lacey ?

— J'ai promis à Ashley de conduire ce soir.

Il resserra son étreinte autour de mon cou. Je me mis à trembler, la respiration coupée. Les femmes aimaient les durs, les machos, croyait-il. Moi, j'avais surtout l'impression que ça l'excitait de me flanquer la frousse.

J'avalai ma salive, enfin j'essayai, malgré la main qui me comprimait le cou. Je posai mes doigts sur les siens dans un geste d'apaisement.

— Je suis la capitaine de soirée, fis-je d'une voix éraillée. Je ne veux pas qu'elle risque un accident. Mon dévouement lui arracha un sourire. Il finit par me lâcher et me tapota la joue.

— Tu es une brave fille. Tu vas réfléchir à notre conversation, d'accord ?

Son attitude paternaliste faillit me faire hurler. Je me dominai, infiniment soulagée quand il s'écarta. Je hochai la tête en silence, de peur de laisser échapper un mot de trop. Le plus léger soupire risquait de le mettre en rogne. Du coup, je retins mon souffle jusqu'à ce qu'il referme la porte derrière lui. Une fois seule, je m'effondrai sur la cuvette des toilettes, aspirant l'air à grandes goulées à travers ma gorge meurtrie.

Dans ces moments-là, j'avais beau me répéter comme un mantra qu'il valait mieux être là, avec lui, plutôt que me retrouver à la maison, j'avais du mal à m'en convaincre. Ses façons d'agir me dégoûtaient et me fichaient une trouille bleue, mais je devais prendre sur moi. Au moins, lorsque j'étais en sa compagnie, j'avais droit à un minimum de respect et on me laissait tranquille.

Enfin, plus ou moins.

Je vérifiai mon maquillage et appliquai une nouvelle couche de fond de teint sur le cou afin de dissimuler d'éventuelles contusions. J'étais devenue experte dans l'art de camoufler les bleus et les égratignures ; grâce à lui, j'avais de l'entraînement.

Mason s'était rallongé sur le lit lorsque j'émergeai de la salle de bains et me mis en quête de mes chaussures. Un coup de klaxon résonna dehors. Je jetai un œil à travers le store et reconnus la voiture d'Ashley.

Zut. Elle allait me passer un savon pour l'avoir obligée à venir me chercher.

Mason brandit mes hauts talons à bout de bras.

— C'est ça que tu cherches, peut-être ?

Je me retins de les lui arracher des mains et les enfilai tout en marchant vers la porte. Arrivée sur le seuil, je sentis ses doigts m'agripper pour me tirer à l'intérieur. Il me plaqua contre la porte, dos au mur, inclina la tête et m'embrassa à pleine bouche. Dents et langue dehors. Puis il m'empoigna les seins qu'il se mit à malaxer sans ménagement.

— Je lui dis de partir sans toi ?

Je secouai la tête, m'efforçant de ne pas succomber à la panique.

— C'est moi qui conduis ce soir, tu te rappelles ? Je m'en voudrais s'il lui arrivait quelque chose au retour.

Ses magnifiques yeux bleus s'assombrirent. Par chance, il finit par me lâcher.

— À plus tard, se borna-t-il à dire.

On aurait dit une sombre promesse plutôt qu'un simple au revoir.

Les jambes flageolantes, je montai dans la petite auto d'Ashley. Elle avait mis la musique à fond, preuve qu'elle était furieuse. Elle me décocha un grand sourire qui ne se reflétait pas dans ses yeux.

— On dirait que ton gigolo avait du mal à se passer de toi, hein ?

— Désolée d'être en retard, Ashley, mais Mason ne voulait pas me laisser partir. Il a déchiré mon chemisier quand je...

— Ça va. Laisse tomber.

Ashley était une simple relation, pas une amie très proche à qui j'aurais pu me confier. Quoi qu'il en soit, j'étais mortifiée par sa désinvolture. Je l'avais aidée quand son dernier petit ami en date l'avait battue jusqu'au sang. Elle ne me renverrait pas l'ascenseur, je le savais. Elle se mit à jacasser à propos d'une de ses copines enceinte qui ignorait l'identité du père. Je l'écoutai en feignant l'intérêt.

— On va faire la bringue toute la nuit, O.-K. ?

Je haussai les épaules avec un mélange d'indifférence et de résignation. Ces derniers temps, je faisais la java moins pour m'amuser que pour éviter de rentrer à la maison. Je ne répondis rien. À l'évidence, Ashley s'en moquait, occupée qu'elle était à bavasser tout en se dirigeant vers le comptoir.

*

Je ne me rappelais pas avoir jamais été sobre dans ce bar, qui aurait été vraiment glauque sans le brouillard provoqué par l'alcool.

Ashley avait créé un petit attroupement à la porte, faisant du gringue à quelques types plus âgés dans l'espoir qu'ils nous offriraient à boire. Elle ingurgita quatre verres, y compris les deux qui m'étaient destinés, alléguant que j'avais promis de la reconduire ce soir-là. L'un des hommes, la quarantaine, une alliance en or à l'annulaire gauche, essaya de me jucher sur ses genoux. Je m'en débarrassai adroitement entre deux éclats de rire en lui tapotant la joue et le régalai d'une vue plongeante sur mon décolleté. Mon stratagème parut réussir et, Dieu merci, il finit par me laisser tranquille.

Le bar de l'hôtel était bondé en ce samedi soir. C'était l'été. L'année universitaire terminée, les étudiants en vacances envahissaient les plages. Nous avions toutes les chances de faire des rencontres mais, curieusement, je n'y trouvais aucun intérêt. L'idée de m'engager dans une quelconque relation ne me tentait pas vraiment.

— Waoouh, tu as vu ce beau gosse, là-bas ? s'écria Ashley en tripotant l'étiquette de sa bière.

Je suivis son regard et repérai le type blond qu'elle lorgnait à l'autre bout de la salle.

— C'est Trent Maverick, je crois.

— Qui ça ?

Ashley et moi n'avions pas fréquenté le même lycée. J'avais tendance à oublier notre différence d'âge. Elle avait vingt-deux ans, soit trois de plus que moi, mais avec sa silhouette menue, elle passait facilement pour lycéenne fraîchement diplômée.

— On était dans la même classe, expliquai-je en forçant la voix pour couvrir la musique.

— Il est sportif ?

Je haussai les épaules. Trent ne m'attirait pas particulièrement.

— Je pense, oui.

— Je me le taperais bien, ce type.

Ses paroles crues me heurtèrent. Ashley ne s'embarrassait pas de circonlocutions et c'était encore pire quand elle était ivre. Je ne comptais plus les fois où elle m'avait mise dans l'embarras en jacassant à tort et à travers. Elle avait la bougeotte depuis notre arrivée au bar, et j'avais l'impression d'être dans la peau d'une baby-sitter chargée de lui éviter des ennuis.

Un sourire prédateur se dessina sur ses lèvres.

— Il est à moi, tu vas voir !

Je me contrôlai pour ne pas lever les yeux au ciel. J'étais trop fatiguée pour lutter ou polémiquer avec elle. Je n'avais pas bu, pourtant je tombais de sommeil et je rêvais de me glisser dans mon lit. Je menais deux boulots de front depuis quelque temps et j'étais sur les rotules. Pourquoi avais-je cédé à l'insistance d'Ashley pour l'accompagner, ce soir-là ? Je commençais à le regretter.

Elle m'agrippa le bras et me remorqua le long de la piste de danse pour rejoindre la table des garçons. Je la suivis sans rechigner, tant j'avais hâte de m'asseoir et souffler un peu.

— Arrête de faire ta rabat-joie, ronchonna-t-elle. Tu n'auras qu'à prendre l'autre.

L'autre ?

Je n'avais pas repéré le deuxième garçon depuis ma place, au fond de la salle et, tandis que nous avancions, je compris qu'Ashley ne parlait pas de Trent. Penché en avant, le blond que je connaissais lorgnait avec intérêt deux filles qui dansaient non loin de là. Un garçon brun était affalé sur son siège à côté de lui. La table était jonchée de bouteilles de bière, de sorte qu'il était impossible de savoir qui avait bu quoi.

— Salut, s'égosilla Ashley d'une voix haut perchée qui parvenait à rester sensuelle. La chaise est libre, là ?

Trent la dévisagea et parut apprécier ce qu'il voyait. Ashley n'avait d'yeux que pour son compagnon. Elle cambra le dos et prit la pose pour faire admirer ses charmes. Le brun ne lui prêta aucune attention et se tourna vers moi. L'éclat que je vis briller dans ses yeux me donna la chair de poule.

J'avais des papillons dans l'estomac. Mal à l'aise, je détournai la tête vers la piste de danse pour le décourager. J'étais troublée. Je n'aimais pas les sensations que ce type éveillait en moi. Ashley me lança un regard noir, un sourire de façade plaqué sur le visage. Sans attendre la réponse, elle s'installa sur la chaise à côté de sa proie. Elle n'avait aucun scrupule à passer à l'attaque et me laisser me débrouiller seule. Je me résignai à prendre l'autre siège en face du blond, qui parut enfin s'apercevoir de ma présence.

— On était au lycée ensemble, non ? dit-il.

Je hochai la tête en silence. Trent me fixait d'un œil indécis tandis qu'il essayait de me remettre. Il claqua des doigts.

— J’y suis. Tu t’appelles Lacey, c’est ça ? Tu n’as pas passé ton diplôme avec nous, je crois. Qu’est-ce qu’il t’est arrivé ?

— J’ai lâché le lycée avant Noël.

Je me raidis, guettant sa réaction, mais il se borna à incliner la tête.

— Tu as laissé tomber au milieu de la terminale ?

Deux ans après, cette décision me hantait toujours. J’avais abandonné si près du but...

— Ce n’était pas le meilleur choix, je sais.

— En tout cas, c’est sympa de te revoir.

Il avait l’air sincère. Il ne se souvenait pas vraiment de moi. Au fond, cela n’avait aucune importance. Je détournai les yeux, embarrassée, tandis qu’il reportait son attention sur Ashley.

Elle déployait vainement ses charmes pour inviter l’ami de Trent à danser. Il ne me quittait pas des yeux, je le sentais, mais je l’ignorai en espérant le refroidir par mon indifférence. Ashley me fusilla du regard. Apparemment, elle me tenait pour responsable de son fiasco.

C’était typiquement elle.

Délaissant le brun, elle afficha un grand sourire et tendit la main à Trent.

— On va danser ?

À l’évidence, elle était déterminée à me rendre jalouse. Je m’en moquais et Trent ne parut pas s’en formaliser non plus. Il ne se le fit pas dire deux fois. Il bondit sur ses pieds et suivit avec empressement la petite brune souriante.

Après leur départ, un silence pesant s’abattit autour de la table. C’était grossier de ma part, mais pour une raison qui m’échappait, je me sentais mal en l’aise en présence de ce type. L’orchestre massacrait Johnny Cash, et le brouhaha des conversations augmentait encore le vacarme.

— Les groupes sont toujours aussi mauvais ici ?

Sa voix profonde m’envoya des frissons partout. Je me mordis les lèvres. Je n’aimais pas du tout ma réaction.

— Seulement si on a de la chance.

Je coulai un regard dans sa direction avant de détourner les yeux. Il s’inclina vers moi sans dissimuler son intérêt. Je feignis l’indifférence pour ne pas m’attirer les foudres d’Ashley. Il était vraiment canon. Son physique un peu rude contrastait avec la beauté efféminée de Mason. Je sentis mon attirance grandir. Il devenait impératif de prendre mes distances sans paraître impolie.

— Le chanteur n’est pas trop nul, ce soir. C’est déjà ça. Cela dit, le mec au clavier n’est pas à la hauteur.

— Tu joues d’un instrument ?

— Oui, du piano.

— Ah ? Quel genre de musique ? s’enquit-il avec un intérêt redoublé.

Voilà des années que mes doigts n’avaient plus effleuré les touches d’ivoire. Ce souvenir m’arracha un sourire, malgré ma nervosité.

— Classique. J’étais plutôt douée.

— Tu as arrêté ?

Je me rembrunis et secouai bêtement la tête.

— Tu n’es pas d’ici, pas vrai ? dis-je, éludant la question.

Il fit signe que non.

— J’ai été engagé avec Trent pour garder une maison dans le coin pendant l’été. Au fait, je m’appelle Everett Ward, ajouta-t-il, la main tendue.

Sa paume était douce, large et énergique à la fois. Les papillons que j’avais dans le ventre se mirent

à danser la samba.

Je m'éclaircis la gorge, affectant la plus parfaite sérénité.

— Lacey St. James. Elle est où, cette maison ?

— Au bord de la mer. C'est immense, avec une annexe pour les invités et un hangar à bateaux.

— Elle se trouve dans la passe ou dans la crique ?

Il me regarda sans comprendre. J'énumérai les villes côtières de la région.

— Oyster Cove, la baie de St Louis, Christian Pass ? Ailleurs, peut-être ?

Une étincelle s'alluma dans ses yeux.

— Oyster Cove, fit-il. Trent connaît les propriétaires. C'est une grande bâtisse blanche sur la route du littoral.

— L'ancienne villa Plymouth ?

— Je ne savais pas qu'elle avait un nom.

— Elle appartient à l'une des plus riches familles de la région, tu ne le savais pas ?

Il haussa les épaules, le regard fixé sur la piste de danse.

— D'après ce que j'ai vu, ça fait un moment qu'elle n'est plus habitée.

Je n'étais pas née dans ce coin reculé du sud du Mississippi, mais j'avais appris quelques petites choses, ces dernières années. Depuis la route, on apercevait le manoir blanc datant d'avant-guerre, niché dans un immense parc au milieu d'arbres majestueux, bien plus vieux que moi.

J'étais impressionnée. Je louchai à mon tour vers la piste.

— C'est un bel endroit.

Doux euphémisme.

Everett haussa les épaules, et je vis l'ombre d'un sourire étirer ses lèvres, ce qui ne devait pas lui arriver très souvent. Sans savoir pourquoi, cela me fit chaud au cœur. Dieu qu'il était beau ! Je résistai à l'envie d'écartier la mèche de cheveux bruns qui lui barrait le front. Il portait une chemise noire à manches longues boutonnée jusqu'au cou et un jean qui n'avait pas l'air bon marché. Il ne détonnait pas dans le décor, même s'il avait un petit quelque chose qui le démarquait des autres.

— Dommage qu'il n'y ait pas de piano là-bas, sinon je t'aurais invitée à venir jouer.

Évidemment. La réalité reprit le dessus. Je rougis. Tous les garçons que je rencontrais me conviaient chez eux avec ce genre de propos qui manquaient souvent de subtilité. Je ravalai mon amertume. J'avais envie de lui faire confiance, même si je savais que c'était impossible.

D'humeur maussade, je me levai et m'excusai.

— Je dois aller aux toilettes.

Je me mêlai à la foule sans vérifier s'il m'avait entendue. Je poussai un soupir de soulagement et de déception mêlée quand il disparut de mon champ de vision. Ce garçon avait troublé mes sens. Je me demandai pourquoi. Probablement parce qu'une part de moi avait envie d'y croire. Ridicule. Je ne savais rien de lui, sauf que c'était un ami de Trent.

Les W.-C. se trouvaient dans un couloir au fond du bar. J'étais presque arrivée lorsque je sentis un bras me bloquer le passage.

— Où étais-tu passée, ma belle ?

Je fis volte-face. Mason se dressait devant moi. Il était vêtu d'un pantalon de toile et d'une chemise bleue qui moulait son torse et soulignait ses muscles. Ses cheveux blonds étaient plaqués en arrière. Le sourire qu'il m'adressa avait quelque chose de vicieux. Tétanisée par la peur, je m'efforçai de faire bonne figure tandis qu'il s'avançait vers moi. Pourvu qu'il ne m'ait pas vue en compagnie de l'autre...

— Tu es à croquer ce soir, murmura-t-il, enroulant les doigts dans ma queue-de-cheval.

Je m'attendais à ce qu'il me tire les cheveux et bondis en arrière. Au lieu de quoi, sa main courut le

long de mon épaule puis m'encercla le bras.

— On sort bavarder un peu, tu veux ?

— Mason, j'ai besoin de faire pipi.

Parfois, une provocation directe parvenait à le déstabiliser, mais ce soir, le stratagème ne fonctionna pas.

— Viens, j'ai besoin de toi.

J'envisageai de me débattre – nous n'étions pas seuls, il ne pourrait pas me brutaliser – mais je décidai de ne pas faire de scène. Autant lui obéir et en finir au plus vite. Il me serrait le bras de plus en plus fort. Impossible de me sauver.

J'avais le plus grand mal à marcher avec mes talons de dix centimètres et peinais à garder l'équilibre. J'ignorais ce qui m'attendait, mais j'étais certaine que ce serait déplaisant et que je n'allais pas aimer du tout.

Des sifflets et des acclamations nous accueillirent au moment où il me poussa pour franchir la porte donnant sur l'arrière-cour. Il faisait nuit noire. L'arrière du bar donnait sur le local à poubelles, à proximité de l'hôtel voisin. La lumière filtrant par le battant éclairait assez pour que je distingue trois hommes. J'en reconnus deux, des amis de Mason dont j'ignorais les noms. Ils se passaient une petite pipe en verre que le troisième larron dissimula dans sa poche quand Mason referma la lourde porte derrière nous.

— Putain mec, elle est encore plus canon en vrai !

Mason ricana dans la pénombre.

— Je choisis toujours les meilleures.

Le plus petit de la bande s'avança.

— Je t'ai vue avec ces types tout à l'heure, dit-il, un sourire tordu par la chique coincée sous sa lèvre inférieure. Ça m'a donné envie de te connaître.

Je tentai de m'écarter, le corps agité de frissons, mais Mason m'en empêcha d'une poigne de fer.

— Ce sont mes potes. Tu ne veux pas leur dire bonjour ?

Une vague de panique me submergea. J'essayai de m'arracher à son étreinte, mais il enfonça les doigts profondément dans ma chair. La douleur ne fit qu'accroître mon désespoir tandis que le plus petit portait la main au niveau de son entrejambe et se caressait ostensiblement à travers son pantalon, le regard libidineux. Il était si maigre qu'il paraissait flotter dans ses vêtements trop larges.

— Elle suce bien ? demanda-t-il.

— Très bien.

Mason me tira par le bras. Je perdis l'équilibre et tombai à genoux en poussant un cri.

— Allez, ma belle, tu vas leur montrer combien tu es douée, dit-il avec rudesse. T'as pas intérêt à me contrarier.

Je tentai de me redresser entre deux hoquets, mais Mason me repoussa brutalement. Il m'agrippa par les cheveux pour m'empêcher de bouger, tandis que le petit mec tripotait sa queue à travers son pantalon.

— Elle ne va pas me mordre, hein ?

Ce n'était qu'un rêve, un cauchemar. Je geignis, paniquée, et attrapai le poignet de Mason. Il me renversa la tête en arrière, me faisant de nouveau perdre l'équilibre, tandis que le petit homme se campait devant moi.

— Oui, je vais jouir sur ses...

La porte derrière nous s'ouvrit à la volée et une silhouette apparut en vacillant. Surpris, tous s'immobilisèrent tandis que le nouveau venu, ivre mort, s'avançait en défaisant sa braguette. On

entendit le bruit d'un jet d'urine contre le mur de l'hôtel adjacent.

— Salut, éructa-t-il avec un petit geste de la main, comme s'il venait de remarquer notre présence. Faites pas attention à moi.

Mason me lâcha et lui désigna la porte.

— Putain, dégage ! brailla-t-il.

Je saisis l'occasion et me ruai presque à quatre pattes vers la porte en trébuchant sur le sol inégal. J'échappai de justesse à Mason qui tentait de me rattraper et me précipitai dans le couloir, vers la sécurité du bar. Je l'entendis m'appeler, et puis la musique m'enveloppa, comme une vague déferlante.

Les toilettes se situaient à l'arrière du bâtiment, contre le mur de l'hôtel voisin. Je me réfugiai dans une cabine libre et m'affalai sur la lunette. Je crus que mon cœur allait exploser dans ma poitrine. Je fixai la porte métallique puis fermai les yeux, la main sur la bouche pour étouffer mes sanglots.

Comment en étais-je arrivée là ? Ma vie n'était pas rose, mais c'était la première fois qu'une chose pareille m'arrivait. Mason était une source de problèmes, je l'avais deviné au premier regard, mais de là à tomber si bas... Du moment que je faisais ses quatre volontés, tout se passait à peu près bien. Il m'avait proposé de vivre avec lui, ce qui m'aurait permis d'échapper à mon morne foyer familial. Et dire que j'étais sur le point d'accepter.

En serais-je réduite à faire la pute pour plaire à ses copains ?

La porte des W.-C. s'ouvrit sur deux filles.

— Bon sang, je veux qu'il soit le père de mes enfants !

Je reconnus la voix d'Ashley et me gardai de bouger. Je n'avais aucun désir de la revoir. J'avais envie de tout oublier, y compris ma propre existence. Pour ne pas risquer d'être découverte, je posai les pieds sur la cuvette, les bras autour des genoux.

— Oui, il est canon ! renchérit l'autre. Je me réserve la prochaine danse avec lui.

Je n'avais pas vu Samantha arriver. C'était une amie d'Ashley. Un peu plus âgée que nous, elle avait un penchant marqué pour les garçons plus jeunes. Je lui donnais une trentaine d'années, présumant que le tabac l'avait vieillie prématurément, comme ma grand-mère.

— Non, celui-là, il est juste mignon. Je parlais de Mason. Ne me dis pas que tu ne l'as pas remarqué ? Le type à l'air boudeur.

— Je croyais que tu en pinçais pour le blond.

— Pas mon genre. J'ai mis Lacey sur le coup, mais elle est nulle. Cette garce m'a court-circuitée auprès de l'autre, le brun.

La gorge serrée, j'eus toutes les peines du monde à rester silencieuse. Par chance, le brouhaha qui s'élevait du bar, de l'autre côté de la cloison, était un précieux allié. J'avais du mal à respirer.

— Le blond avec qui j'ai dansé n'est pas mal, c'est vrai, poursuivit Ashley, mais j'ai des visées sur l'autre, celui qui l'accompagne, j'ai oublié son nom. Qu'est-ce qu'il est sexy, celui-là alors !

— Trouve le moyen de te faire remarquer, gloussa Samantha. Au fait, pourquoi fais-tu semblant d'être amie avec Lacey ? Elle est assommante.

— Oui, je sais. Une vraie pouffiasse, cette nana.

Je ne pouvais plus respirer. Tremblante de rage et d'humiliation, je m'accrochai au mur, la tête entre les genoux, luttant pour reprendre mon souffle. Je respirais à petits coups silencieux et mis une main sur ma bouche pour étouffer mes gémissements, heureusement couverts par la musique tonitruante.

Je fréquentais Ashley depuis près d'un an. Je lui servais de chauffeur en rentrant de boîte, mais nous nous voyions à peine en dehors de nos virées nocturnes. La dernière fois qu'elle m'avait appelée à la rescousse, j'étais arrivée au galop pour découvrir le pot aux roses : un garçon refusait de sortir avec elle à moins qu'elle ne trouve quelqu'un pour escorter son père. Moi, en l'occurrence. Elle ne m'avait pas adressé la parole pendant des semaines parce que j'avais refusé de me prêter au jeu.

Les deux filles ressortirent en ricanant sottement. Un haut-le-cœur me tordit l'estomac. Je déglutis avec peine, aspirant désespérément une goulée d'air. Ma vie était un énorme mensonge, dans ce trou à rats où je me retrouvais coincée pour l'éternité. J'en avais assez de ne pas pouvoir contrôler ma vie, mes décisions, plus rien...

Un peu calmée, j'ouvris la porte et me regardai dans la glace. Je me mouillai les doigts pour effacer le mascara qui avait coulé, puis quittai les lieux. La cacophonie qui régnait dans le bar exacerbait la douleur lancinante dans mes tempes tandis que je fonçai vers la table d'Everett.

Il n'avait pas bougé, il était toujours vautré sur sa chaise, observant la salle d'un air absent. En me voyant, il se redressa d'un bond.

— Ça ne va pas ?

Rien ne va, c'est bien le problème.

— Je dois partir.

— Que s'est-il passé ?

Pas question d'évoquer ma pitoyable existence, ce serait encore pire. J'attrapai mon sac sur la table avec la ferme intention de filer au plus vite, mais une méfiance instinctive me poussa à vérifier mon portefeuille. Je lançai un juron et, plantant là Everett, je me précipitai vers le comptoir à l'autre bout de la salle.

Le bar était bondé et la serveuse ne savait plus où donner de la tête. Elle dut remarquer mon air catastrophé car elle se dirigea immédiatement vers moi.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon chou ?

J'aimais bien Cherise, même si je la connaissais à peine. Elle allait toujours droit au but, ce qui me plaisait bien. On savait à quoi s'en tenir avec elle et elle n'était pas du genre à avaler des couleuvres.

— Je crois qu'Ashley a utilisé ma carte de crédit pour payer la note.

Cherise siffla entre ses dents.

— Attends, je vais voir.

Everett profita de ce que le type assis près de moi s'en allait pour se glisser à sa place. Il revint à la charge.

— Il y a un problème ?

J'avalai ma salive et secouai la tête, évitant de croiser son regard. Je ne savais plus où j'en étais, mais ce n'était pas le moment de craquer. J'aurais voulu tourner les talons et le planter là, seulement il n'avait pas l'air de saisir l'allusion. J'étais encore sous le choc de ce qui venait de se produire dans l'arrière-cour. J'avais eu ma dose pour la soirée.

Cherise reparut quelques secondes plus tard et me tendit une carte que j'identifiai immédiatement. C'était bien la mienne.

Je la fourrai au petit bonheur dans mon sac en pestant.

— Quel était le montant ?

— Je préfère ne pas te le dire.

J'étais au bord des larmes. Elle s'en aperçut et se pencha par-dessus le comptoir en agitant la main.

— Écoute, pour cette fois, c'est offert par la maison. Tâche de faire plus attention à l'avenir. Et dis à ton amie qu'on ne lui servira plus à boire de la soirée.

Vu qu'il n'était pas encore minuit, je savais qu'Ashley n'apprécierait pas du tout. C'était le cadet de mes soucis.

— Ce n'est pas mon amie.

Plus maintenant. Elle m'avait avoué un jour qu'elle volait les cartes de crédit de ses pseudo-amies pour payer ses propres consommations. Elle m'avait juré de ne jamais se livrer à ce petit jeu avec moi.

Elle s'était bien payé ma tête.

Everett avait assisté à la scène en silence. Je battis en retraite, incapable d'en supporter davantage, les ongles plantés dans mon sac en similicuir. L'alcool aurait facilité les choses, mais je l'aurais regretté le lendemain matin, je le savais.

— Un ou deux verres t’aideront peut-être à écarter les cuisses, non ?

Je me figeai sur place. Mason colla son bas-ventre contre mes fesses et m’entoura les épaules de ses bras. Je me cramponnai à mon sac, tétanisée, et sursautai, le corps parcouru de tremblements, quand il planta un baiser sur le haut de mon crâne. Dire que quelques heures plus tôt, j’avais trouvé du réconfort dans les bras de ce type. « Tu vas leur montrer combien tu es douée. » Ses paroles résonnaient toujours à mes oreilles.

Comment avais-je pu être aveugle à ce point ?

— Où t’es-tu sauvée, chérie ? Je commençais à m’inquiéter.

Ses bras étaient comme un étau, me clouant au comptoir. Je me tortillai pour lui échapper, trop effrayée pour articuler un son, mais il resserra son étreinte.

— Mason, je voulais juste...

Il ne m’écoutait pas. Il inclina la tête pour coller ses lèvres à mon oreille. Je respirais son haleine chargée d’alcool.

— On va s’offrir une petite balade pour bavarder un peu.

Ce n’était pas une question. Il s’attendait à ce que je monte docilement dans son ridicule 4×4 surdimensionné, comme d’habitude. Il avait fait irruption dans ma vie au moment où j’essayais de changer, de m’écarter de la voie obscure où je m’étais engagée. Il m’avait susurré des mots d’amour, la promesse d’une autre existence, me garantissant un havre de sécurité à ses côtés. Il n’était pas digne de confiance, mais j’avais tellement besoin d’un nouveau départ que je m’étais convaincue que ça pourrait marcher.

Ma vie était un vrai désastre.

— Je rentre, bafouillai-je en me contorsionnant pour lui échapper.

Il me plaqua contre le bar.

— Non, je t’offre un verre. Ensuite, on ira faire un tour.

Ses doigts encerclèrent mon bras, tandis que son pouce s’incrustait douloureusement dans ma chair. Il afficha un sourire narquois en m’entendant haleter sans desserrer son étreinte pour autant.

— Tu pourras dormir après. Allez, chérie, juste un verre.

Je luttai pour me dégager.

— Mason... non.

L’angoisse m’assaillit quand je vis un rictus déformer ses traits. Comme s’il se forçait à sourire, sans parvenir à dissimuler ses véritables sentiments.

— Ça veut dire quoi, « non » ?

Je me tassai sur moi-même quand une autre voix s’éleva.

— Tu es bouché en plus d’être borné ? Elle a dit non.

Le garçon brun que j’avais essayé de fuir toute la soirée fixait Mason, les yeux étrécis.

Mason esquissa une moue dégoûtée.

— Dégage, pauvre naze.

Le visage imperturbable, Everett s’approcha et se glissa entre nous pour se planter devant Mason, qui le dépassait d’une bonne tête. Mais Everett avait l’avantage du muscle.

Mason s’empourpra de colère.

— C’est qui, celui-là ?

On entendit un fracas de verre brisé derrière le comptoir. Tous les regards convergèrent vers Cherise. Elle brandissait une bouteille de bière vide, des gouttelettes tombant du goulot déchiqueté. Elle désigna Mason et Everett avec de grands moulinets de son arme improvisée.

— Vous deux, vous allez régler vos histoires dehors. Elle, elle reste ici.

Mason me lâcha et je me redressai en vacillant. La scène avait attiré l'attention des autres clients, ce que je voulais éviter à tout prix. Jusque-là, les éclats de voix s'étaient fondus dans le vacarme ambiant. Mortifiée, je me cramponnai au comptoir en me disant que j'allais bientôt me réveiller de ce cauchemar.

Je me recroquevillai sur moi-même pour esquiver la main que Mason tendait vers moi. Il se borna à coincer une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Allez, chérie, je ne suis pas fâché. Tu arrêtes de faire des histoires et tu rentres avec moi, d'accord ? Tu ne vas pas me décevoir, pas vrai ?

Me décevoir. Il me le répétait sans arrêt. Cette rengaine me faisait toujours revenir vers lui. Même à ce moment-là, les mots m'atteignaient, me rongeaient l'âme, comme pour me forcer à m'excuser de mes torts. Pourtant, mes lèvres formèrent une autre réponse, très bas pour échapper aux oreilles indiscretes.

— Non.

Je devinai ce qui allait se passer au moment où je surpris la grimace de Mason. Je tressaillis, m'attendant à un coup qui ne vint pas. Quelqu'un attrapa la main de Mason qui m'agrippait toujours le bras, et je perçus un bruit sourd. Je me retournai à temps pour le voir s'étaler sur le sol. Immobile, le masque fermé, les poings serrés, Everett posait son regard froid sur Mason étendu à ses pieds, comme pour le défier de se relever. Il avait agi à la vitesse de l'éclair. Je n'aurais jamais cru qu'il venait d'envoyer Mason au tapis si je ne l'avais vu de mes yeux.

— La jeune fille t'a dit non, renchérit Cherise dans mon dos au moment où deux armoires à glace en chemise noire se matérialisaient à côté de nous. Et tu peux toujours rêver si tu crois que tu vas remettre les pieds dans ce bar.

— Je ne vois aucune jeune fille ici, lança Mason avec mépris en s'essuyant la bouche.

Cherise pinça les lèvres et étreignit la bouteille brisée.

— Sortez-moi ce petit con d'ici avant que je fasse quelque chose que je ne regretterai pas.

L'un des videurs releva Mason sans ménagement tandis que l'autre se dirigeait vers Everett. Je ne voulais pas qu'on le mette dehors. Je posai la main sur le bras de l'homme, les yeux fixés sur Cherise.

— Il est avec moi, dis-je.

Le videur interrogea la serveuse du regard. Elle hocha la tête. Il empoigna Mason par le bras, et les deux hommes le traînèrent dehors.

— Espèce de salope, cria-t-il depuis le seuil de la porte.

Après leur départ, tout le monde reprit ses occupations. Mes jambes tremblaient tellement que j'avais peine à tenir debout. Je croisai le regard dégoûté qu'Ashley dardait sur moi du fond de la salle.

— Je te ramène ? proposa Everett sans élever la voix malgré le tapage.

Je le dévisageai puis détournai les yeux, au bord des larmes. Il était trop gentil. Je fis oui de la tête et pêchai les clés de la voiture au fond de mon sac. J'étais censée raccompagner Ashley, mais je me fichais bien de ce qui pourrait lui arriver à présent.

— Tu veux bien les remettre à mon ex-amie, s'il te plaît ? demandai-je à Cherise.

Elle acquiesça.

— Aucun problème.

Je sentais les regards me brûler le dos. Je me doutais que mon nom serait sur toutes les lèvres le lendemain matin. J'aurais dû y être habituée depuis le temps, mais cette idée m'était insupportable. J'aurais voulu disparaître sous terre.

— On peut couper par l'hôtel, ma voiture est garée devant, intervint Everett.

L'idée de repasser par la porte de derrière me donnait la nausée, seulement je n'avais pas d'autre solution. Je ne doutais pas que Mason nous attendait à l'entrée principale. Le bar était mal famé. Les

videurs étaient là pour empêcher tout débordement à l'intérieur, mais le parking n'était pas sûr. Il était souvent le théâtre de véritables batailles rangées, et je ne voulais prendre aucun risque.

Everett me prit par le coude et je me hâtai de lui emboîter le pas. Tout le monde me regardait. Je devinais ce qu'ils pensaient. Salope, traînée, bon débarras.

Une fois dehors, Everett me précéda pour me guider jusqu'à sa voiture. Aucun signe de Mason. Je lâchai un soupir de soulagement dès que je me retrouvai en sécurité à bord du véhicule – une vieille bagnole déglinguée qui ne ressemblait pas à ce que j'imaginai. Pourtant l'intérieur était confortable. Le moteur démarra au quart de tour et se mit à ronronner comme un petit chat.

— Tu habites où ?

Ma méfiance resurgit, mais je me dominaï. Il fallait bien qu'il sache où me déposer. D'autant que les panneaux routiers étaient illisibles la nuit.

— En bord de mer. Je te dirai quand on approchera.

Il hochâ la tête et manœuvra pour sortir du parking. Au moment où nous dépassâmes l'entrée du bar, je repérai Mason qui passait la tête par l'entrebâillement de la porte. J'avais les tripes nouées à l'idée de croiser son regard et je me tassai sur mon siège jusqu'à ce que nous soyons à bonne distance.

— Ça va, tu es sûre ?

Je jetai un rapide coup d'œil à Everett.

— Pas trop. J'aimerais bien rentrer chez moi.

Il hochâ la tête et garda le silence tandis que nous nous dirigeâmes vers le sud. L'horloge de bord m'indiqua qu'il n'était pas encore minuit. Voilà des lustres que je n'étais pas rentrée à la maison si tôt un samedi soir. J'étais vidée. La journée avait été longue, la soirée éprouvante, et je n'étais pas très sûre d'avoir envie de me réveiller le lendemain matin.

Nos échanges pendant le trajet se bornèrent aux indications d'itinéraire. Je lui en étais reconnaissante. Everett avait beau être un parfait inconnu, j'avais très envie de lui faire confiance, et cela m'effrayait. C'était tellement plus facile de monter dans la voiture d'un inconnu lorsque j'étais seule. Pourtant ce soir, j'étais plus sobre et plus lucide que je ne l'avais été depuis des années. J'en avais assez de prendre les mauvaises décisions.

Ma grand-mère possédait un mobile-home où nous nous entassâmes à quatre depuis mes quinze ans. Quatre années plus tard, j'avais encore honte de vivre dans un camping. Du coup, je demandai à Everett de me laisser à l'entrée.

— Ça va aller, tu es sûre ? répéta-t-il au moment où j'ouvrais la portière pour descendre.

Je fis oui de la tête, pris une profonde inspiration et me penchai en avant.

— Merci de m'avoir raccompagnée.

Il sourit et à la lumière du plafonnier, je distinguai ses fossettes que je n'avais pas remarquées au bar.

— À un de ces jours, peut-être.

Oyster Cove était une petite ville, et il était difficile d'éviter quelqu'un. Je n'étais pas certaine d'avoir envie de le revoir et de revivre les événements de la nuit, ce qui ne m'empêcha pas de lui renvoyer un semblant de sourire avant de refermer la portière. Il ne démarra que lorsque je me fus éloignée de quelques mètres, comme s'il s'attendait à ce que je retourne sur mes pas pour m'abriter sous son aile.

Drôle d'idée !

Le mobile-home exigü de ma grand-mère se dressait au premier tournant de l'allée. Il y avait de la lumière, constatai-je avec consternation. Je montai les marches en soupirant et déverrouillai la porte.

Assise à la table du salon, Diana, me jeta un regard noir.

— Où étais-tu encore passée ?

Je posai mon sac sur la table basse. Je n'avais aucun compte à rendre à cette bonne femme.

— J'ai travaillé tard et ensuite, j'ai été désignée pour ramener tout le monde.

Elle renifla en me toisant de la tête aux pieds.

— Tu pues l'alcool. Tu es complètement irresponsable. Tu aurais pu tuer quelqu'un en conduisant dans cet état.

Ce mensonge me hérissa le poil. Je n'avais pas bu une goutte de la soirée, elle racontait n'importe quoi.

— Au lieu de rentrer aider sa grand-mère, mademoiselle préfère gaspiller son argent en beuverie, reprit-elle aigrement.

Toujours la même rengaine. J'en avais assez d'entendre ses éternels reproches.

— Je vais me coucher. Tu pourras toujours te défouler sur moi demain matin.

— Pas d'insolence, ma petite ! Tu vis sous mon toit et c'est moi qui paie tes factures, je te signale.

Je ravalai la réplique cinglante qui me montait aux lèvres. Diana avait depuis longtemps remboursé le crédit du mobile-home. En réalité, le loyer que je lui versais dépassait de loin ce que lui coûtait ce petit emplacement, à l'extrémité du camping. Il y avait toujours quelque chose à payer, une facture pour régler les dépenses de ma mère ou de mon petit frère qu'elle m'agitait sous le nez. Et si je ne mettais pas la main au porte-monnaie, j'étais une fille indigne ou une mauvaise sœur.

Il ne me restait jamais assez d'argent à la fin du mois pour me permettre de vivre en solo. Louer un appartement dans ce coin du Mississippi était incroyablement bon marché, mais même avec deux boulots, je n'arrivais pas à joindre les deux bouts.

— Bonne nuit, Diana.

Ma grand-mère eut un sursaut de colère en m'entendant l'appeler par son prénom.

— Tu es tellement... tellement...

Elle n'arrivait visiblement pas à trouver ses mots, je m'en moquais. Je me ruai dans ma chambre, claquai la porte et attrapai mon vieil iPod.

Je me laissai tomber sur le lit étroit, enclenchai ma playlist « antistress » et réglai le volume assez fort pour que la musique submerge tout. Au moment où Skrillex s'égosillait à travers les écouteurs, je sentis mes paupières s'alourdir et laissai ma tête retomber sur l'oreiller. Je me tamponnai les yeux noyés de larmes, ramenai la couette jusqu'au menton et sombrai dans un sommeil de plomb.

Mon emploi d'hôtesse de caisse au supermarché était nul et sans intérêt, mais au moins, ça m'occupait et je ne voyais pas le temps passer. J'entamai la dernière ligne droite avant la fin de la journée. Encore une heure et j'en aurais terminé. J'avais hâte de partir.

— Sac en papier ou en plastique ? demandai-je machinalement en ramassant les articles au bout du tapis roulant.

N'obtenant pas de réponse, je levai le nez et j'eus la surprise de reconnaître Everett, debout devant moi. Je restai pétrifiée.

— Papier ou plastique ? répétai-je d'une voix un peu cassée.

— Papier, s'il te plaît.

Cela n'avait rien d'extraordinaire. De toute façon, nos chemins auraient fini par se croiser un jour ou l'autre, dans une si petite ville...

J'avalai péniblement ma salive et baissai la tête pour me concentrer sur ma tâche, fourrant pêle-mêle ses achats dans les sacs en papier. Rien d'exceptionnel, d'ailleurs. Il semblait manger plutôt sainement, à première vue.

— Je t'avais bien dit qu'on se reverrait.

Je levai les yeux pour le dévisager et constatai qu'il m'observait avec attention. Ses paroles n'avaient rien de menaçant mais, après l'incident du bar, j'étais encore sur mes gardes.

— C'est vrai, admis-je.

Il était encore plus séduisant à la lumière du jour. Il m'avait vue au plus bas, et j'étais dans les transes, certaine qu'il ne manquerait pas d'y faire allusion.

— Tu as prévu quelque chose après le travail ?

J'ouvris des yeux ronds. Il avait quelque chose de différent des autres garçons que je connaissais, mais je ne parvenais pas à mettre le doigt dessus. Il était très élégant avec sa tignasse brune qui lui arrivait presque aux épaules et sa fossette sur la joue. Cela me faisait mal au cœur de refuser sa proposition, seulement voilà, je n'avais pas le choix.

— J'ai un autre boulot.

Il me regarda ranger ses courses dans le chariot.

— Et après ?

— Je file au lit.

— Et demain ?

— Pareil.

Il haussa les épaules. J'essayai de l'éconduire poliment, mais il était du genre obstiné.

— Qu'est-ce qu'il y a de sympa à faire dans le coin ?

— Pas grand-chose.

— Je te passe mon numéro. Tu m'appelles si la mémoire te revient ?

J'étais incapable de décider s'il était sérieux ou non. Que ma mésaventure de l'autre jour ne l'ait pas fait fuir en courant me laissait perplexe. Et dire qu'il cherchait un prétexte pour me donner son téléphone. Ne sachant quoi répondre, je me concentrai sur ma tâche pour me composer une contenance.

Everett paya et se tourna vers moi.

— Tu veux bien m'aider pour les sacs ?

Le magasin proposait un service de portage, mais rares étaient ceux qui y faisaient appel. Je lâchai un soupir agacé en dirigeant le caddie vers la porte. Il s'interposa.

— Laisse-moi faire.

— Il faut savoir, tu veux que je t'aide, oui ou non ?

Il leva les bras en signe de reddition, un léger sourire au coin des lèvres.

— Eh, doucement, cela paraît d'un bon sentiment.

Je secouai la tête en remorquant le caddie vers la sortie sans regarder s'il me suivait.

— Tu veux quoi exactement ? demandai-je à brûle-pourpoint une fois dehors.

— Bavarder.

— Et puis quoi encore ?

— J'aimerais en apprendre plus à ton sujet.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas rencontré une fille aussi originale depuis que je suis là.

Originale ? Drôle de façon de le formuler.

— Tu ne sors pas souvent, on dirait.

Il désigna sa voiture garée sur le parking avec une grimace. En plein jour, elle était en plus piteux état que dans mon souvenir. Le pare-brise était fissuré, la carrosserie toute cabossée, les pare-chocs rongés par la rouille et l'antenne à moitié cassée. Un vrai miracle que cette bagnole tienne encore debout.

— Tu as fait tout ce chemin avec cette vieille carcasse ?

Il s'adossa contre le capot arrière et considéra l'auto d'un œil attendri.

— Non, je l'ai achetée ici. Je l'aime bien, elle me ressemble. Pas comme celle que j'ai chez moi.

Il ouvrit le coffre et me regarda y placer ses achats.

— Tu as l'air pressée que je m'en aille.

— Peut-être.

Il y avait longtemps que je n'avais pas bavardé à tort et à travers avec un garçon, et c'était plus agréable que je ne voulais l'admettre. La plupart attaquaient bille en tête, ce qui rendait ce petit jeu dépassé et déprimant. Everett avait volé à mon secours, l'autre jour au bar, et pour sa peine, il méritait mieux qu'une douche froide.

Sauf que les vieilles habitudes avaient la vie dure.

Il renifla sous son bras avec ostentation.

— Pourquoi ? Je sens mauvais ?

Désarçonnée, j'éclatai de rire. Il sourit. Je ne pouvais détacher les yeux des petites fossettes qui creusaient ses joues. Il était vraiment craquant et je comprenais très bien pourquoi Ashley était prête à se battre bec et ongles pour l'avoir. Une beauté un peu sauvage, c'était probablement le meilleur qualificatif pour le décrire. Il avait la large carrure d'un champion de rugby sans le comportement typique des fans de sport que je connaissais. Je me rappelai le regard froid qu'il avait lancé à Ashley et son agressivité contrôlée envers Mason, étalé par terre, mais je ne voyais rien de semblable dans le regard qu'il fixait sur moi en cet instant.

— C'est quoi ton autre boulot ? insista-t-il.

— Tu as l'intention de venir me harceler là-bas aussi ?

Je m'entendis prononcer ces mots d'une voix aguicheuse dont je fus la première surprise. Everett ne se départit pas de son sourire.

— À un de ces jours, lançai-je très vite en tournant les talons avec le chariot en direction du magasin.

Je me ravisai presque aussitôt et tripotai nerveusement la barre du caddie avant de faire demi-tour.

— Bon d'accord, donne-moi ton numéro.

Il s'appuya à la vitre de sa voiture pour griffonner quelque chose sur un ticket de caisse qu'il me tendit.

— Tu es coriace toi, hein ?

Je lui lançai un regard étonné. Qui est-ce qui parlait, tiens. Je glissai un œil sur le bout de papier avant de le fourrer dans ma poche.

— Excuse-moi, mais je dois y aller, là.

Je luttai contre l'envie de me retourner pendant que je ramenais le chariot au supermarché. Je récupérai plusieurs caddies éparpillés sur le parking sans jeter un regard en arrière. Je n'allais certainement pas entrer dans son petit jeu.

Pourtant, juste au moment de franchir l'entrée, je ne pus m'empêcher de jeter un œil par-dessus mon épaule, histoire de vérifier qu'il était parti.

Il était toujours là, adossé à la carrosserie miteuse, agitant gaiement la main dans ma direction.

Mince !

*

Cet après-midi-là, j'empruntai la voiture de ma mère pour aller chercher mon petit frère à l'école, puis je me changeai et me rendis à vélo à la sandwicherie, mon deuxième boulot. Il faisait nuit lorsque je rentrai à la maison, où je trouvai ma mère et ma grand-mère engagées dans une violente dispute. Je faillis repartir, mais l'œil de lynx de Diana me repéra avant que j'aie eu le temps de m'esquiver.

— Où étais-tu encore passée ?

— J'étais au boulot.

— Tu étais censée garder ton frère cet après-midi.

Je la regardai fixement.

— Je t'avais prévenue que je travaillais ce soir.

— Tu devrais faire passer la famille avant tout.

Je pouvais compter sur les doigts d'une main le nombre de fois où j'avais vu ma grand-mère avant mes quinze ans. Elle vivait à l'autre bout du pays et elle n'avait jamais fait partie de notre vie. Elle n'était jamais venue non plus nous rendre visite, jusqu'à ce qu'un tragique accident m'arrache ce que j'avais de plus cher au monde.

— Tu ne manques pas d'air !

— Ça veut dire quoi ?

Je m'abstins de répondre, implorant silencieusement ma mère de venir à mon aide. Mais elle détourna les yeux, soulagée de ne plus avoir à subir les foudres de Diana.

Je lui en voulais terriblement. Je n'avais pas oublié le temps où Gretchen St. James était une femme forte et une mère formidable. À présent, elle se soûlait le plus clair du temps pour ne pas avoir à affronter la réalité. Elle se laissait balloter par les aléas de la vie, sans même se donner la peine de lutter. Que cela me plaise ou non, j'étais bien forcée d'admettre que je lui ressemblais. Amer constat qui me mettait en rogne.

Je contournai le canapé et me dirigeai vers ma chambre sans accorder un regard à Diana.

— Je vais me coucher, marmonnai-je entre mes dents.

Elle m'emboîta le pas en hurlant d'une voix stridente.

— Comment oses-tu me tourner le dos au milieu d'une conversation ?

Je me bouchai les oreilles et pressai le pas, si bien que je réussis à lui claquer la porte au nez.

Ma grand-mère avait beau critiquer ceux qui lavaient leur linge sale en public, elle ne se gênait pas pour provoquer des scènes. Elle cogna des deux poings contre la porte. À cause des minces parois et fenêtres du mobile-home, les voisins entendaient tout, je le savais. C'était humiliant de vivre dans ces conditions ; je n'avais aucune intimité, sauf quand je décidais de ne pas rentrer à la maison.

Ces nuits-là, c'était souvent pire, en fonction du lit où je me retrouvais.

Ma grand-mère frappa et vociféra en assenant des coups de pied dans la porte en bois. Le bungalow trembla sous l'effet de sa colère, mais par chance, la fragile cloison résista. Elle finit par se lasser et me laisser tranquille, et alors que j'attrapai les écouteurs, je l'entendis reprendre sa dispute avec ma mère. Les deux femmes se remirent à crier à pleins poumons tandis que *Du Hast* des Rammstein résonnait dans mes oreilles, dominant tout le reste.

*

Le lendemain matin, ma mère se réveilla avec la gueule de bois et me demanda de conduire mon frère à l'école. Je l'habillai et préparai le petit déjeuner pour nous trois. Ma grand-mère était déjà partie au travail. Quel soulagement de ne pas l'avoir dans les pattes, le matin. Je pouvais alors croire que nous étions redevenus une famille normale... ou presque.

La question innocente de mon petit frère dans la voiture rompit cet équilibre précaire.

— Sissy, c'est quoi une « pute » ?

De surprise, je faillis faire une embardée et quitter la route. Je me ressaisis et pris mon temps avant de répondre.

— Où as-tu entendu ce mot, Davy ?

— Mamie t'a appelée comme ça un tas de fois, répondit-il de sa voix fluette.

Nos regards se croisèrent dans le rétroviseur. Il avait l'air très sérieux.

— C'est quoi ? insista-t-il.

Que dire ? Je respirai à fond et me lançai :

— Mon chéri, c'est un mot que les mamies et les petits frères ne devraient jamais prononcer.

— Pourquoi ?

J'éclatai d'un rire sans joie.

— Parce que c'est méchant. Tu aimerais qu'on te dise que tu es bête ?

— Non.

— Exactement, tu vois. Parce que tu n'es pas bête. Au contraire, tu es un petit garçon intelligent, très futé même.

C'était la pure vérité. À quatre ans, Davy St. James était le plus brillant d'entre nous. En plus, c'était l'enfant le plus gentil et le plus affectueux qui soit, et je voulais le préserver de la cruauté du monde le plus longtemps possible.

Apparemment, le reste de la famille ne partageait pas ce point de vue.

— Oui, mais si mamie l'a dit, ça ne peut pas être méchant ?

Je sentis les larmes me piquer les yeux. J'adorais mon petit frère et j'étais triste qu'il se retrouve confronté à cette situation.

— Je suis désolée, mon chéri, mais c'est un gros mot. Je ne veux pas que tu le répètes.

Il prit le temps de digérer mes paroles.

— Alors je ne dois le dire à personne ?

Je secouai la tête.

— Non, la maîtresse n’appréciera pas, crois-moi. On te passera un savon et l’école appellera maman.

Il changea immédiatement de sujet, mais cette conversation m’obséda toute la journée. D’ici quelques années, il serait assez grand pour comprendre la signification de ce mot, et je ne supportais pas l’idée qu’il associe cette insulte à sa grande sœur. Je me sentais piégée, tel un oiseau en cage. Il devait pourtant y avoir une issue. J’essayai désespérément d’envisager toutes les options possibles.

J’effectuai une rapide recherche sur Google depuis mon téléphone pour vérifier si je pouvais préparer mon diplôme en candidate libre. J’y pensais depuis longtemps, et le fiasco du week-end avait replacé cette idée au premier rang de mes préoccupations. En l’absence de diplôme, il y avait un tas de boulots hors de ma portée. Le diplôme n’était peut-être pas la panacée, mais ce serait déjà un pas dans la bonne direction.

Je n’avais revu ni Mason ni Ashley depuis l’incident du bar, même si tous deux m’avaient inondé de messages. Je les ignorais, mais qu’ils s’acharnent de la sorte me mettait très mal à l’aise. Je ne me rappelais pas avoir informé Mason de mon lieu de travail, en revanche, il savait où j’habitais. Ses messages oscillaient entre les injures, du fait que je ne répondais pas à ses appels, et les supplications pour que j’accepte de vivre avec lui.

Même après ce qui s’était passé l’autre jour, qu’il envisage encore cette option dépassait mon entendement.

Il me conseillait entre autres choses d’aller habiter chez une amie. Seulement, rompre avec Ashley avait mis un terme à la seule relation « amicale » que j’entretenais. Comme j’avais fait la morte malgré ses demandes réitérées que je lui serve de chauffeur ou que je lui prête de l’argent, elle était devenue menaçante et agressive. Je n’écoutais plus mon répondeur, effaçant les messages au fur et à mesure, mais je ne pouvais pas ignorer ses textos. Elle me traitait de tous les noms d’oiseaux, promettant de faire de ma vie un enfer – comme si ce n’était pas déjà le cas.

Je sortis le ticket de caisse froissé de ma poche et fixai pour la énième fois le numéro de téléphone d’Everett. J’attrapai mon portable pour faire une recherche sur Internet.

Le numéro correspondait à New York. Tiens. Qu’est-ce qu’un garçon de la côte Est pouvait bien fabriquer dans le Mississippi ? J’entrepris de l’enregistrer dans mes contacts, me ravisai, effaçai les chiffres sur l’écran et rempochai le bout de papier.

De retour à mon poste après la pause déjeuner, je constatai que Clare, la nouvelle employée, une jolie rousse d’environ mon âge, n’avait personne pour l’aider. Je me dirigeai vers sa caisse. Elle était arrivée quelques semaines plus tôt. Je la trouvais très sympathique, même si nous n’avions guère eu l’occasion de bavarder en dehors des heures de travail. Elle profita d’une pause entre deux clients pour se tourner vers moi.

— Lacey, fais gaffe à Mme Holloway.

Son air soucieux me troubla. Je lui lançai un regard perplexe.

— Pourquoi ? Je n’ai rien à me reprocher.

Elle promena un regard circulaire avant de se pencher vers moi.

— Je ne sais pas. Elle a cuisiné Rob à ton sujet et elle n’a pas eu l’air ravie quand il a dit que tu faisais du bon travail.

Rob Hines était le responsable du secteur caisse. Nous nous entendions plutôt bien. Du moment qu’on faisait correctement le boulot, il nous laissait tranquille. Quant à Mme Holloway, c’était une amie de ma grand-mère. Un jour, Diana avait laissé entendre qu’elle m’avait pistonnée pour que je décroche le job. J’avais failli démissionner en l’apprenant. Seulement, j’avais besoin de travailler et je n’avais rien trouvé d’autre. Cela pouvait aussi bien être des paroles en l’air pour me faire croire que j’avais une

dette envers elle. En tout cas, cette pensée me taraudait l'esprit.

— Fais gaffe, conclut Clare en souriant à un nouveau client.

J'avais des frissons partout et mon cerveau carburait à toute vitesse pour deviner quel était le problème tandis que je m'activais à remplir les sacs. Ma grand-mère et la directrice du supermarché fréquentaient la même église. Quels mensonges ma Diana avait-elle pu colporter à mon sujet ?

Le temps s'étirait interminablement. Mme Holloway ne se montra pas. Je ruminai les paroles de Clare. Je n'étais pas assez stupide pour croire à un complot monté contre moi, et pourtant c'était exactement ce que je ressentais. J'avais besoin de ce boulot ; la sandwicherie ne m'employait qu'une vingtaine d'heures par semaine, et en plus, ils me payaient une misère.

À la fin de la journée, je me préparai à partir en un tournemain. Je me débarrassai en hâte de mon uniforme de travail, balançai mon sac par-dessus mon épaule et sortis par la porte réservée aux employés. Je n'avais pas fait trois pas que j'aperçus Samantha qui entraît au supermarché.

Ses yeux s'agrandirent lorsqu'elle me vit, mais elle feignit de ne pas me reconnaître. Je tremblai en devinant qu'elle allait probablement dire à Ashley où je travaillais et que celle-ci s'empresserait d'informer Mason. À la réflexion, je constatai que leurs attaques contre moi avaient débuté exactement en même temps.

J'avais beau me dire que tout était fini entre Mason et moi et qu'une nouvelle vie commençait, j'étais convaincue que la situation ne pouvait qu'empirer, au contraire.

*

< J'ai décidé de passer mon diplôme en candidat libre. >

Je fixai le SMS pendant un long moment avant d'appuyer sur « envoyer ». Le ticket de caisse s'effritait entre mes doigts ; je l'avais gardé au fond de ma poche toute la semaine. Les chiffres étaient presque effacés. Si je n'avais pas mémorisé le numéro, j'aurais été incapable de le lire.

On m'avait encore supprimé des heures à la sandwicherie, du coup, j'étais libre tout l'après-midi. Je n'avais pas la moindre envie de rentrer à la maison. Je fourrai mon portable dans ma poche, récupérai mon vélo et filai à la plage – mon lieu de prédilection. Si seulement je pouvais y vivre en permanence. Par chance, le camping n'était pas très loin, de sorte que je passais le plus clair de mon temps au bord de l'eau.

L'été n'était pas fini. Les plages de sable blanc étaient bien entretenues, pour le plus grand bonheur des résidents comme des touristes. Mais Oyster Cove avait beau se décarcasser, elle n'attirait pas les foules, contrairement à Daytona ou Panama Beach.

Un tournoi de volley se déroulait près de la jetée. J'attachai mon vélo au premier poteau venu. En sortant mon téléphone, je m'aperçus que j'avais un message.

< Je suppose qu'il s'agit de la blonde qui m'évite parce que je sens mauvais ? >

Je souris et marchai jusqu'à la mer avant de répondre. Il n'y avait pas un nuage dans le ciel et le sable était brûlant sous mes sandales. Je me déchaussai, m'approchai de l'eau et m'accroupis sur le rivage humide. Mon short serait trempé, mais je m'en fichais.

Je pris mon portable et écrivis.

< Je ne suis pas allée en cours depuis des lustres. Et si je me rate ? >

Je ne savais pas exactement pourquoi je lui confiais cela. Sans doute parce qu'il était plus facile d'envoyer des textos que de se parler en tête-à-tête ou au téléphone. C'était comme poser une question à un inconnu sur Internet, pas à un garçon que j'avais rencontré en chair et en os. Au fond, je le connaissais à peine.

Mon téléphone vibra.

< Alors tu le repasseras jusqu'à ce que tu réussisses. >

< Peut-être. >

Je coulai un regard vers les joueurs de volley qui ne me prêtaient pas la moindre attention. La plage était déserte. Tant mieux.

< Tu fais quoi là ? >

< Je bosse pour le père de Trent depuis cette semaine. C'est moi qui me coltine le plus dur. >

Je souris.

< Alors tes muscles, c'est de la frime ? >

< Tu me vexes, c'est du vrai de vrai ! >

C'était agréable de parler à quelqu'un sans qu'il n'attende rien en contrepartie.

< Le père de Trent travaille dans quoi ? >

< Le bâtiment. On monte les fondations d'une maison. >

< À quelle heure tu termines ? >

Mince, pourquoi avais-je posé cette question ?

< Je ne sais pas. Je pue et je ne veux pas te faire fuir comme la dernière fois. C'est quand l'examen ? >

Je constatai avec soulagement qu'il avait changé de sujet.

< Le mois prochain. >

< Tu veux que je t'aide à réviser ? >

Sa question me prit au dépourvu et soudain, je fus incapable de tenir en place. Je me mis à arpenter la plage, mes sandales à la main. Le vent me cinglait la peau, laissant présager l'arrivée prochaine d'une tempête, à l'image de celle qui se déchaînait en moi au même moment.

En fait, j'aurais bien besoin de son aide. J'avais quitté le lycée depuis presque deux ans et j'avais séché les cours bien avant. Je pouvais me procurer des manuels et me débrouiller seule, mais je voulais vraiment mettre toutes les chances de mon côté.

Je ne savais pas ce que je ferais si je ratais encore le coche.

J'allai récupérer mon vélo et finis par répondre.

Impossible de m'engager davantage. Échanger des SMS était une chose, lui accorder ma confiance était hors de question pour le moment.

La réponse fusa presque aussitôt.

< Dis-moi où et quand, j'arrive. >

Je relus le message plusieurs fois, essayant de deviner ses intentions. Se montrait-il aimable juste pour m'embobiner ? Et si oui, dans quel but ? Il n'y avait qu'une raison pour qu'un garçon de son genre essaye d'amadouer une fille comme moi. J'étais lasse de ces stratagèmes.

« Parce que tu es la fille la plus originale que j'aie rencontrée depuis que je suis arrivé. »

J'aurais bien aimé y croire, mais pas question de me bercer d'illusions encore une fois.

Je changeai de numéro de téléphone trois jours après.

Mason multipliait les appels et les textos de plus en plus violents. J'avais commis l'erreur d'écouter mon répondeur. Son message me glaça le sang : « Je sais où tu habites, salope. Si tu ne me rappelles pas, j'irai te rendre une petite visite un de ces jours. Je te manque, pas vrai ? »

J'effaçai le message, ainsi que les sept suivants, et me procurai immédiatement un nouveau numéro et le portable le moins cher du marché. Comme je ne me sentais plus en sécurité avec mon smartphone, je le troquai contre le modèle le plus simple possible. Le vendeur m'assura que, ne possédant pas de puce GPS, il ne pourrait pas être localisé, contrairement à mon ancien portable, plus sophistiqué.

J'y gagnai en tranquillité au détriment de certaines fonctions, mais ça m'était égal. Le message de Mason que j'avais eu la bêtise d'écouter m'avait plongée dans un état de fébrilité extrême.

Everett fut le premier avec qui je l'étrennai. Habituee à l'écran tactile de mon ancien téléphone, il me fallut plusieurs minutes pour apprendre à me servir du clavier.

< Salut, c'est Lacey, j'ai un nouveau numéro de portable. >

< Pourquoi ? >

Lui avouer que je pensais qu'on me harcelait aurait eu l'air un peu excessif. Je n'aimais pas mentir, mais je n'avais pas le choix.

< J'ai fait tomber mon téléphone dans les toilettes. Changer de numéro était plus simple. >

Il était encore tôt dans l'après-midi et le soleil tapait fort. Mon vélo tanguait, comme si les pneus étaient à plat. Je m'arrêtai à la première station-service pour les regonfler. Je travaillais au supermarché plus tard que d'habitude, ce qui bouleversait mon emploi du temps. Heureusement, la sandwicherie m'avait supprimé pas mal d'heures, du coup, je n'avais pas à m'y rendre aujourd'hui. C'était bizarre de faire la grasse matinée un jour de semaine. Conséquence directe : je suis à grosses gouttes en pédalant sous le soleil pour aller au travail.

Je rangeai mon vélo, pointai et parcourus les allées. J'hésitais entre plusieurs caisses, lorsque j'avisai Clare qui me faisait signe. Elle avait perdu son sourire.

— Quelqu'un te cherchait tout à l'heure, déclara-t-elle, la mine sombre. Un blond, tu vois qui c'est ? Mon regard horrifié confirma ses soupçons. Elle fronça les sourcils.

— Je savais qu'il n'était pas clair, ce type ! Il s'est d'abord adressé à Rob et puis il a essayé de me draguer. Il n'y avait personne à la caisse à ce moment-là et je n'arrivais pas à m'en dépêtrer sans paraître désagréable. Il voulait savoir si tu travaillais aujourd'hui.

— Et tu lui as dit quoi ?

— Que tu serais absente pratiquement toute la semaine. Il a eu l'air de l'avaloir, et puis il a cherché à obtenir mon numéro de téléphone, jusqu'à ce que des clients arrivent. Et même après, il a continué à me tourner autour. Il s'est décidé à filer quand il s'est aperçu qu'il y avait la queue.

La plupart des filles tombaient facilement sous le charme de Mason, aussi la réaction de Clare me surprit-elle. Apprendre qu'il m'avait traquée jusque sur mon lieu de travail me retourna l'estomac. Il n'allait pas renoncer, je le savais. La certitude qu'il mettrait ses menaces à exécution me fit froid dans le dos.

— Clare, tu ne dois pas croire un mot de ce que t'a dit ce type, dis-je dès qu'il n'y eut plus personne

à la caisse.

— Évidemment. C'est ton petit ami ?

— Pas vraiment. Je pense qu'il me harcèle.

Mes paroles me semblèrent prétentieuses, grandiloquentes et un peu bizarres. Je craignais que Clare ne me prenne pas au sérieux, mais le regard scandalisé qu'elle me jeta en disait long. Pour le moment, elle ne pouvait pas me répondre à cause des clients qui se massaient devant la caisse. Mon estomac se révolta, et je crus que j'allais vomir.

— Tu l'as dit à quelqu'un ? murmura-t-elle, une fois le dernier client servi.

Même si j'avais mis des mots sur ce qui m'arrivait, j'avais encore du mal à croire que c'était réel.

— Non, seulement à toi.

— Tu crois que c'est grave ?

Les messages inquiétants me revinrent à l'esprit.

— Oui, assez.

— À ta place, j'en parlerais à Rob. Il n'a pas eu l'air d'apprécier de voir ce type traîner dans les parages.

J'avalai ma salive avec peine. Mason essayerait-il de me faire virer ?

— Il ne comprendra pas.

— Bien sûr que si. Il y a des lois contre ça !

Le silence retomba quand d'autres clients s'approchèrent. J'appréciais la réserve et la discrétion de Clare. La plupart de mes collègues auraient été incapables de tenir leur langue. Les rumeurs allaient bon train dans cette petite ville. Clare était une nouvelle venue dans le pays. Soit ce n'était pas son genre, soit elle n'avait pas encore pris le pli.

Rob me fit signe d'approcher.

— Mademoiselle St. James ? Puis-je vous dire un mot ?

J'échangeai un regard inquiet avec ma nouvelle amie et le suivis. Il attendit que nous soyons à l'abri des oreilles indiscretes avant d'attaquer.

— Un jeune homme est venu vous voir tout à l'heure.

— Oui, Clare me l'a dit.

J'étais sur le point de m'évanouir. Ne me renvoyez pas, s'il vous plaît, ne me renvoyez pas.

— Le règlement est strict. La vie privée ne doit pas interférer avec le travail. Connaissez-vous cet homme ?

Je hochai la tête en silence. Rob m'observait avec attention.

— Je vous écoute.

J'ouvris la bouche, puis la refermai. Je louchai vers Clare, qui croisa mon regard et désigna Rob du doigt. Lorsqu'il regarda par-dessus son épaule, intrigué par mon manège, elle piqua du nez en vitesse sur sa caisse.

Rob était quelqu'un de compétent. Du moment qu'on ne faisait pas de grosses bêtises et qu'on ne l'appelait pas à l'aide pour un oui ou pour un non, il nous laissait tranquilles. J'ignorais s'il était dans les petits papiers de la patronne, ni comment il réagirait quand je lui aurais raconté mon histoire. La situation me semblait surréaliste. Si je n'arrivais pas à y croire, comment parviendrais-je à le convaincre de ma bonne foi ?

— Mademoiselle St. James ?

Je me bornai à secouer la tête, incapable d'articuler un mot. Il fronça les sourcils.

— Merci de signifier à votre ami qu'il s'abstienne de vous rendre visite pendant vos heures de travail. Je n'ai aucune raison d'en informer Mme Holloway, mais considérez cela comme un

avertissement.

Je repris ma respiration.

— Merci, monsieur.

— Alors, s'enquit Clare à mon retour. Tu lui as dit ?

Je fis non de la tête. Elle me lança un regard incrédule.

— Bon, dans ce cas, je m'en charge.

Je lui étais reconnaissante de vouloir m'aider, mais je ne pouvais pas la laisser faire.

— Clare, non, s'il te plaît. Ça va s'arranger.

— Et sinon ?

J'eus un mouvement de recul.

— Ce n'est pas pour te tarabuster, reprit-elle. Je veux juste...

L'arrivée d'un nouveau client l'empêcha de terminer sa phrase. Je m'absorbai dans ma tâche. Clare ne me posa plus de question. Lorsqu'elle partit, une heure plus tard, je la suivis du regard pour m'assurer qu'elle n'allait pas trouver Rob, mais elle se dirigea droit vers la sortie sans se retourner.

Je n'avais pas l'habitude qu'on prenne ma défense. J'étais capable de m'en sortir seule, mais depuis quelque temps, la situation m'échappait complètement. Au fond, je devrais peut-être accepter une aide extérieure à défaut du soutien de ma propre famille.

Je tentais de tenir le coup jusqu'à la fin de la journée. Deux heures plus tard, j'étais à bout de nerfs. Je gardais les yeux fixés sur l'entrée du magasin, m'attendant à voir surgir Mason d'une minute à l'autre. Impossible de me concentrer. Et quand je laissai tomber un gros bocal d'œufs au vinaigre, qui se brisa sur le sol, je compris que j'avais atteint mes limites. Après avoir réparé les dégâts, j'allai trouver Rob pour lui annoncer que je ne me sentais pas bien. Comme il n'y avait pas foule, il me donna ma soirée.

Il faisait encore jour lorsque je quittai le magasin. Je n'avais aucune envie de rentrer chez moi. En même temps, j'aspirais à un peu de compagnie. Si j'avais eu les coordonnées de Clare, je l'aurais certainement appelée, mais nous n'étions pas encore assez proches. J'avais une poignée de numéros sur mon nouveau téléphone. J'en choisis un, pas tout à fait au hasard.

< Tu fais quoi ? >

La réponse ne se fit pas attendre.

< Je viens de quitter le boulot. Pourquoi ? >

< On se retrouve quelque part ? >

La réponse tarda à venir et je regrettai ma question. Qu'est-ce qui m'avait pris ? Je connaissais à peine ce type. Il n'était même pas d'ici. C'était un parfait étranger. Quelle mauvaise idée j'avais eue là. Je ne pouvais vraiment faire confiance à personne.

L'appareil vibra dans ma main.

< Je viens te chercher où ? >

J'hésitai. Laisse tomber, c'était une blague. Ah, ah, je t'ai bien eu. Je pressai la touche « répondre » et tapai lentement l'adresse avant d'appuyer sur « envoyer ».

Il répondit immédiatement.

*

Six minutes plus tard, il était là.

Je quittai le bord du trottoir où je m'étais assise pour l'attendre. J'hésitai une fraction de seconde avant d'ouvrir la portière et grimper à l'intérieur.

— Salut, dis-je sans le regarder.

— Salut.

Il y eut un moment de flottement que je n'avais pas ressenti lors de nos échanges de textos. À croire que se retrouver physiquement établissait un mur entre nous. Je faillis sortir mon téléphone et poursuivre la conversation par messages interposés. La peur du ridicule m'en dissuada.

— On va où ?

Je pivotai vers lui. Il m'observait, le visage dénué d'expression. Mal à l'aise, je détournai la tête et fixai le pare-brise.

— J'ai un peu faim.

— Tu aimes les glaces ?

Je fis oui de la tête. Il démarra et prit la direction du centre-ville. Je regardai droit devant moi pendant tout le trajet qui ne fut pas long. Au bout d'un kilomètre environ, il se gara devant le centre commercial et sauta de voiture. Je l'imitai plus lentement.

Johnson's Dairy existait depuis bien avant ma naissance. Après le passage de l'ouragan Katrina, il s'était éloigné du bord de mer pour s'installer dans ce centre commercial. Quoi qu'il en soit, c'était toujours un lieu branché.

— Tu connais cet endroit ?

— C'est la cantine préférée de Trent. Quand tu bosses dehors toute la journée, tu ne penses qu'à te gaver de glaces.

La boutique était bondée, comme d'habitude, mais la queue avançait vite. Chez Johnson, on pouvait mélanger un tas de boules et de garnitures, du moment que ça tenait dans un cornet ou un pot. Everett insista pour m'inviter. J'avais choisi chocolat, brownie et caramel, et lui, vanille et amandes. On se précipita sur une petite table libre à l'intérieur.

— Tu vis ici depuis longtemps ? demanda-t-il.

Je prélevai une cuillerée de glace et la laissai fondre sur ma langue.

— Depuis mes quinze ans.

— Tu habitais où avant ?

— Dans l'Oregon.

Il me lança un regard perplexe.

— Et qu'est-ce qui t'a amenée dans le Mississippi ?

Une grosse bouchée de crème nappée de chocolat dans la bouche, je ne répondis pas. C'était un prétexte pour gagner du temps. Je n'étais pas sûre d'avoir envie de déballer toute l'histoire.

— Le décès de mon beau-père.

— Oh, désolé.

Le chocolat avait soudain un goût de cendre. Je me forçai à avaler.

J'agitai ma cuillère.

— Oui, surtout que j'ai appris que ce n'était pas mon vrai père le jour l'enterrement.

— Comment ça ?

Je levai les yeux. Son visage restait impénétrable.

— C'est ma grand-mère qui me l'a dit. C'était la première fois que je la revoyais depuis mon enfance. Je ne sais pas pourquoi elle est venue. Après quoi, elle m'a informée que ma mère vendait la maison où j'avais grandi et que nous allions déménager dans un mobile-home, ici, avec elle.

— Dur.

Everett était concentré sur sa glace. Je n'arrivais pas à démêler si son ton était ironique ou non. Pourquoi est-ce que je lui raconte tout ça ? J'engloutis une autre cuillerée de glace. J'étais sur les charbons ardents. Je n'en avais jamais parlé à personne pour la bonne raison qu'on ne m'avait jamais posé la question.

Pourquoi Everett serait-il différent des autres ?

— Il faisait quoi, ton père ?

— Mon beau-père, tu veux dire.

Il haussa les épaules.

— C'est lui qui t'a élevée, je ne vois pas la différence.

Il y en avait une, et de taille...

— Nous ne sommes pas du même sang.

Je ne voulais pas m'étendre davantage. Les confidences, ça suffisait comme ça pour la soirée.

Everett ne réagit pas. Je réfléchis à sa question. Il y avait bien longtemps que je n'avais pas pensé à Ben St. James. Mes souvenirs étaient encore trop douloureux. Je souris en me rappelant l'atelier encrassé.

— Mon beau-père était garagiste. Il était capable de fabriquer n'importe quoi sur son établi. Il connaissait un type, un certain Jared Jackson, un fou de moto. Il lui amenait à réparer des moteurs complètement cramés, au moins deux par saison.

Je m'interrompis. Je baissai la tête en clignant frénétiquement des yeux pour refouler mes larmes.

— Voilà l'histoire de ma vie en deux minutes.

— Tu as du cran. J'apprécie.

Le compliment m'arracha un sourire.

— Et toi ?

Il haussa les épaules.

— Barbant à mourir. Mes parents sont mariés depuis une éternité. Mon père est dans les affaires et ma mère enseigne. Rien de très passionnant, comme tu vois.

— Mais tu vis à New York.

Je regrettai aussitôt mes paroles, mais Everett parut s'en amuser.

— Je préfère carrément ici, je t'assure. On sait toujours à quoi s'en tenir avec les gens du Sud.

Il avait raison. Dans cette région des États-Unis, on pouvait être soi-même, pour le meilleur ou pour le pire. Personnellement, j'aurais préféré l'anonymat de la grande ville, ce qui était impossible dans un petit patelin comme le nôtre.

J'avais fini ma glace depuis longtemps et je contemplais le fond du pot avec regret. Le soleil commençait à décliner et, que je le veuille ou non, il fallait rentrer.

— Alors les révisions du diplôme, ça avance ?

— Bof...

Je ne savais par où commencer, mais je me sentais bête de l'avouer.

— Mon offre tient toujours, tu sais.

Je me perdis dans ses magnifiques yeux bleus, couleur d'un ciel d'été. Il attendit patiemment ma réponse. Impossible de deviner ce qu'il avait en tête. J'avais du mal à croire qu'il accepterait de me

rendre service gratuitement, sans aucune raison. Oui, mais j'avais besoin de lui. J'avais passé un diplôme blanc en ligne et j'avais à peine obtenu la moyenne. L'examen réel me terrorisait.

— Tu veux vraiment m'aider à réviser ?

— Bien sûr, n'importe quelle matière. J'accepte même que tu me payes, si ça peut te tranquilliser.

Curieusement, cette perspective me rassura. De cette façon, je ne lui devrais rien. Plus j'y pensais, plus l'idée me plaisait.

— Combien ?

— Dix dollars l'heure.

— Non, cinq.

Il me décocha un demi-sourire et me tendit la main.

— La petite dame est une dure à cuire, on dirait. Ça marche.

Je lui serrai la main, essayant d'ignorer la décharge électrique que ce simple contact m'envoya par tout le corps.

— J'apporte quoi ?

— Je m'en occupe. Tu m'as engagé. C'est à moi de fournir les outils de travail.

J'avais l'impression d'être délivrée d'un grand poids. Si j'avais été un garçon, je l'aurais serré spontanément dans mes bras.

— Je dois récupérer mon vélo.

Il me jeta un regard sceptique.

— Tu roules dans le noir ?

— Bien sûr. On n'est pas à New York, ici.

Le soleil avait sombré à l'horizon et la nuit tombait lorsqu'il me raccompagna au supermarché. Il était tard. Je n'avais pas vu le temps passer.

— Merci pour la glace, lançai-je par la fenêtre ouverte.

— Je t'en prie. Désolé de ne pas avoir la clim dans ma vieille bagnole.

— J'ai l'habitude, je suis toujours à vélo. On se retrouve quand pour les révisions ? ajoutai-je, histoire de faire durer le plaisir et retarder le moment de nous séparer.

— Demain ? J'ai un jour de congé parce que le père de Trent part à Biloxi. Et toi, tu travailles ?

— Non plus.

— Super. Je passe te chercher.

Je frémis à l'idée qu'il découvre notre mobile-home pourri.

— Je préfère qu'on se retrouve quelque part.

— D'accord. Au glacier, si tu veux.

Je fis oui de la tête.

— Encore merci pour tout.

— Attends de commencer les révisions et tu vas vite déchanter. Je suis très sévère, je te préviens.

Je n'arrivais pas à imaginer ce beau garçon nonchalant en intello boutonneux.

— Du moment que je décroche le diplôme.

Je lui décochai une œillade complice, reculai d'un pas et agitai la main tandis qu'il s'éloignait.

L'antivol de ma bicyclette était grippé et je m'escrimai une bonne minute pour en venir à bout. Lorsque je parvins à le débloquent, je l'attachai autour du cadre et effectuai un demi-tour pour me retrouver nez à nez avec Mme Holloway. La grosse femme me toisa de la tête aux pieds au point que j'en oubliai de respirer.

— Je vous croyais souffrante, mademoiselle St. James.

— C'est vrai, madame, murmurai-je, mal à l'aise. Un ami est venu me chercher, mais j'ai oublié

mon vélo.

À son expression, je compris qu'elle ne me croyait pas. J'avalai péniblement ma salive et lui adressai un petit signe de la main auquel elle ne répondit pas. Un pied sur le trottoir, je pris de l'élan et rentraï directement à la maison.

Je trouvai ma mère affalée sur le canapé devant le journal télévisé. Une bouteille de whisky à moitié vide gisait sur la table entre deux canettes de Coca-Cola. Elle était ivre, ça se voyait, et elle ne réagit pas quand je franchis la porte.

Mon petit frère jouait sous la télévision. Il se jeta à mon cou.

Je le soulevai dans mes bras. Il était trop grand pour ces manifestations d'affection, mais je n'avais pas l'intention de l'en priver.

— Salut, mon chou. On va au lit ?

Il secoua la tête entre deux bâillements.

— Maman, dis-je, je vais le coucher.

Elle grogna en guise de réponse en agitant vaguement la main. Je considérai un moment le mollusque qu'elle était devenue avant d'emporter mon petit frère dans sa chambre.

— Où est mamie ? demanda Davy d'une voix ensommeillée pendant que je fouillais dans les tiroirs à la recherche d'un pyjama propre.

— Elle travaille tard ce soir, mon chéri. Elle viendra te faire un câlin tout à l'heure.

J'avais la gorge nouée. Heureusement qu'il était aussi angélique que ma grand-mère le criait sur les toits. Il aurait bien pu être un sale gosse, vu la façon dont elle le gâtait. Mais Davy était un petit garçon modèle. Il venait d'une bonne lignée, disait-elle à qui voulait l'entendre. Son père, paix à son âme, était un brave homme.

Tout se résumait à une histoire de géniteur. Son père biologique était quelqu'un de bien. Pas le mien. C'était suffisant pour qu'elle me considère comme le diable.

Je lui ôtai son T-shirt et écarquillai les yeux de surprise. Il avait au bras droit de légères ecchymoses dont je ne me rappelais pas l'existence.

— Mon chou, comment t'es-tu fait ça ?

Les paupières closes, il se balançait d'avant en arrière.

— Je ne sais pas.

Emplie de compassion, je lui passai le haut de son pyjama, le portai dans son lit et le bordai soigneusement.

Après quoi, j'allumai la veilleuse et observai les ombres chinoises danser sur les murs. La petite lampe m'avait appartenu quand j'étais enfant : un cadeau de mon père. De mon beau-père. Des notes de musique s'élevèrent dans la petite chambre. Le cœur serré, je songeai que la mienne était bien plus spacieuse quand j'avais son âge. Mon frère méritait tellement mieux...

Je fermai la porte et retournai auprès de ma mère. La tête renversée sur le canapé, elle ronflait comme un sonneur. Elle avait déjà sombré dans le néant. Je l'observai depuis le couloir avant d'aller me cloîtrer dans ma chambre.

— C'est quoi ça ?

— Des manuels.

La table croulait littéralement sous les livres.

— Où les as-tu récupérés ?

— À la librairie. Il y en avait un tas d'autres, mais je me suis dit que c'était suffisant pour commencer.

Il y en avait bien assez, en effet. Je n'avais pas rédigé de devoirs depuis des années, et la pile qui s'élevait devant moi m'effrayait un peu.

— Et si on allait dans un endroit plus tranquille ? suggéra-t-il.

Le glacier était déjà plein de monde et la situation n'allait pas s'améliorer. Je lui jetai un regard méfiant.

— Tu as une idée ?

— Oui. Il y a une bibliothèque dans le coin ?

C'était le cas. Je n'y avais jamais mis les pieds. Je me détendis, prenant conscience de la nervosité qui m'avait gagnée lorsqu'il avait proposé un endroit plus intime. Jusque-là, il s'était montré digne de confiance.

— Oui, bien sûr, je vais te montrer.

La bibliothèque d'Oyster Cove se trouvait près de la plage, à deux pas du glacier. La ville était si petite que rien n'était jamais très loin de l'eau. Everett se gara devant le bâtiment et leva les yeux.

— Pas mal.

À force de passer devant, je ne regardais plus la vieille bâtisse. La façade érodée par les ouragans qui soufflaient de l'océan portait la patine des ans. Avec ses colonnades dans le style typique du sud des États-Unis, elle n'était pas très vaste, mais presque aussi belle et majestueuse que d'autres monuments notables de la région.

— Je ne la remarque même plus, observai-je en entrant.

— Dommage.

Il examina attentivement les lieux et je m'efforçai de voir à travers ses yeux. L'intérieur un peu désuet avait gardé quelque chose du charme d'antan. Le plafond du second étage était coiffé d'un dôme de verre par où s'engouffrait le soleil, inondant l'espace de lumière. Les escaliers étaient ornés de rampes en fer forgé un peu branlantes, comme je le constatai en montant les marches.

Il y avait un monde fou là-haut. Après l'ouragan Katrina, qui avait balayé la moitié de la ville, la bibliothèque avait déménagé au dernier niveau. Les étagères de livres nous encerclaient de toutes parts. Everett réussit à dénicher deux places libres dans un angle.

Il posa les livres sur la table et prit une chaise.

— Alors, par quoi on commence ?

Je haussai les épaules. Son désir de m'aider était vraiment surprenant. Comment se faisait-il qu'un beau gosse comme lui accepte de rendre gratuitement service à une fille qu'il connaissait à peine ? Le fait est qu'il s'était procuré des livres et me consacrait son dimanche après-midi en espérant... quoi exactement ? Je ne savais que penser de ce garçon dont la personnalité m'intriguait et m'intimidait à la fois.

Je m'installai à ses côtés et entrepris de classer les bouquins par matière. J'étais si près que je pouvais respirer son odeur. Un mélange de savon, de lotion après-rasage et de quelque chose

d'indéfinissable. J'avais les sens en ébullition, comme sous l'effet d'une drogue, et je sentis une vague de chaleur m'envahir tout entière.

Oh là, du calme. Ce n'est pas le moment de t'emballer.

Il me jeta un drôle de regard.

— Ça va, tu es sûre ?

— On ne peut mieux, répondis-je très vite d'une voix de fausset.

Je m'écartai pour attraper un livre à l'autre bout la table, puis je me mis à fouiller dans le tas, histoire de me donner une contenance.

— Tu étais bonne dans les matières scientifiques ?

— Moyenne, dis-je, tandis que mon pouls revenait à la normale.

— Et en sciences humaines ?

— Un peu meilleure.

— En maths ?

Mon sourire s'effaça.

— Nulle.

— Tadaaam, nous y voilà !

Il sélectionna un livre dans la pile et me tendit une boîte de crayons. Je la pris en veillant à ne pas le toucher.

— C'est très simple : tu vas t'entraîner avec les annales, regarder les corrigés et effectuer le plus d'exercices possible.

Je jetai un coup d'œil à l'écran de mon téléphone. Dix heures. La journée promettait d'être longue.

Curieusement, je commençai du bon pied. Avant midi, j'avais déjà résolu deux problèmes et j'avais l'impression que mes faibles connaissances acquises au lycée me revenaient plus vite que prévu. Everett croyait dur comme fer que je pouvais combler mes lacunes, je ne voulais pas le décevoir. Je m'essayai ensuite avec succès à améliorer l'expression écrite.

À treize heures, mon estomac se mit à gargouiller. À treize heures trente, je me renversai sur ma chaise.

— Je donnerais n'importe quoi pour un po'boy !

— Un quoi ?

— Tu n'as jamais entendu parler des sandwiches po'boy ?

Il eut l'air perplexe.

— C'est comme un hoagie ?

Un « hoagie » ? C'était quoi cet animal-là ? Jamais entendu parler. Un sandwich mixte, peut-être ?

— Allez viens, c'est moi qui régale, dis-je.

Les manuels retournèrent au fond du sac et nous à la voiture.

— Je t'emmène dans un endroit où on mange les meilleurs po'boy de la région, ajoutai-je sur le chemin.

Le bistrot ne se trouvait pas à Oyster Cove, mais à quelques kilomètres au nord de la ville. Nous étions presque arrivés sur l'autoroute lorsque je lui indiquai une station-service isolée.

— C'est là ? demanda-t-il, étonné, en garant la voiture.

— Oui.

Je comprenais sa surprise. La station-service n'avait pas de nom. Elle était plantée au milieu de nulle part, invisible depuis la route. Elle avait été édiflée à cet endroit cinquante ans auparavant et n'avait pas l'air d'avoir été rénovée depuis.

— Tu vas voir ce que tu vas voir, dis-je en passant la porte. Coucou, Meg !

Debout derrière le comptoir, la vieille dame me décocha son sourire édenté.

— Bonjour, ma belle, il y a un bail qu'on ne t'a pas vue.

J'avais eu le coup de foudre pour Meg dès le premier jour. Un peu plus âgée que ma grand-mère, elle était gaie, chaleureuse et loin d'être aussi guindée. Elle avait les cheveux rouge vif, à croire que la coiffeuse avait eu la main un peu lourde, mais cette teinte lui allait à merveille.

Et puis, elle faisait la meilleure friture du coin.

Je désignai Everett du doigt.

— Il vient de New York et il n'a jamais mangé de po'boy. Pourriez-vous lui en préparer un ?

— Dans cinq minutes, ma jolie.

Everett promenait un regard médusé autour de lui. À l'exception des boxes alignés devant les fenêtres, qui avaient l'air assez récents, la salle semblait avoir été ravagée par un tsunami. Les murs étaient jaune pisseux après des décennies d'huile de friture et de fumée de cigarette, mais les tables luisaient de propreté.

— Je ne suis pas parano, d'habitude. On ne risque pas une intoxication alimentaire, hein, rassure-moi ?

La question me fit sourire.

— Je te conseille de ne pas mettre les pieds à la cuisine. Cela dit, j'ai mangé ici des dizaines de fois et je n'ai jamais été malade. Ne t'inquiète pas...

Je m'interrompis et me dirigeai vers l'un des boxes peints de couleurs vives. Everett s'installa en face de moi.

— Tu veux bien me parler un peu de toi ? demandai-je.

— Je suis un type plutôt raseur, comme tu sais.

— Oui, mais un raseur qui vit à New York. Allez, raconte, c'est comment la côte Est ?

Everett se carra sur la banquette, le regard tourné vers les vieilles pompes à essence à travers la fenêtre. Je me demandais si elles étaient encore en état de marche ; je n'avais jamais vu personne faire le plein ici. L'endroit était un peu plus fréquenté d'habitude, surtout à cette heure, mais ce jour-là, il était désert, à l'exception de Meg en cuisine et de son fils qui balayait le sol.

Everett finit par se décider. Il plissa le front, cherchant ses mots.

— On court partout à New York. Il y a toujours quelque chose à régler d'urgence, ou mieux, le jour d'avant. Quand les gens s'interrompent un moment, c'est pour reprendre des forces, pas pour profiter de l'instant. Il y a beaucoup de faux-semblants aussi, même si je n'en étais pas conscient avant de débarquer ici. On ne connaît jamais vraiment ceux avec qui on vit ou avec qui on travaille. On cultive le culte des apparences, l'obsession de l'image. La mode joue également un rôle important, bien sûr. Il y a des codes à connaître, même dans les situations les plus banales, au risque d'être éjecté de la société. Si on ne fait pas comme tout le monde, alors on n'est personne.

Le tableau m'avait l'air plutôt sinistre. Je lui glissai un regard oblique, persuadée qu'il y avait dans son discours quelque chose de plus profond qu'il n'y paraissait.

— Tu veux quoi, en somme ? demandai-je pour rompre le silence qui commençait à s'éterniser.

Il s'ébroua, comme si je le tirais de sa rêverie, et m'adressa un sourire penaud.

— Tenter de nouvelles expériences et ne pas être forcé d'entrer dans un moule qui ne me convient pas. Et toi ? Qu'aimerais-tu faire plus tard ?

Il posa la question avec une simplicité désarmante. Je pris le temps de la réflexion avant de répondre, les yeux rivés sur mes mains.

— Je ne sais pas. À une époque, je voulais être vétérinaire, ensuite j'ai commencé le piano et j'ai rêvé de me produire sur scène.

— Pourquoi pas ? C'est encore possible, non ?

— Voilà des années que je n'ai pas touché un piano, et je n'arriverais jamais à devenir vétérinaire.

C'est trop dur. Je ne sais même plus ce que je veux, d'ailleurs.

— Si tu avais le choix, tu ferais quoi ?

— Je filerais loin d'ici, n'importe où.

Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais il fut interrompu par l'arrivée de Meg, chargée de deux plateaux.

— Voilà pour toi, ma belle, dit-elle en me tendant le plus petit, et voilà pour vous, jeune homme.

Bon appétit.

Everett considéra le sandwich posé devant lui. J'en salivais rien qu'à l'odeur.

— Tu n'as jamais goûté des huîtres frites avant ? Ne regarde pas, contente-toi d'avaler.

— Pas très rassurant, commenta-t-il, amusé.

Je mordis dans mon pain. J'avais trop faim pour répondre. Il s'empara vaillamment de la moitié de son sandwich et y planta les dents. Il haussa les sourcils tout en mâchant, et pendant quelques minutes, on mastiqua de concert en silence.

— C'est bon, hein ? demandai-je après quelques minutes de pur bonheur.

— Incroyable, répliqua-t-il la bouche pleine. Comme la vue, d'ailleurs.

Il me regardait en prononçant ces mots, et ce commentaire me prit par surprise. J'eus beau me creuser la cervelle, je ne trouvai pas de réponse appropriée et terminai mon sandwich sans rien dire.

— Alors, c'est quoi le programme pour le reste de la journée ? reprit-il entre deux bouchées.

— Je dois aller chercher mon petit frère à l'école à quinze heures. Il faut que je rentre avant pour récupérer la voiture de ma mère.

— Tu n'as pas une voiture à toi ? Ce serait quand même plus pratique, non ?

Je posai le regard sur le tas de ferraille qui lui servait de moyen de transport, certaine qu'il comprendrait.

— Disons qu'en ce moment, mon véhicule n'est pas vraiment en état de marche.

— Ton véhicule ? C'est-à-dire ?

Je lui souris.

— Une bagnole que j'adore. Sauf qu'elle est en panne en ce moment.

— Je peux t'aider ?

— Tu sais réparer une transmission ?

— Moi non, mais Trent oui.

Je réfléchis à cette proposition. Je commençais à me lasser du vélo. Je ne pouvais pas me rendre où je voulais et être coincée en ville commençait à me porter sur les nerfs. Je me levai.

— J'aimerais bien avoir avant une idée du prix des réparations. C'est une vieille Ford manuelle, ça ne devrait pas être trop compliqué.

— Je lui en parlerai. On se voit demain ?

— Seize heures, ça te va ?

— Super. Je passe te chercher.

— Non, je préfère...

— Bon, d'accord. On pourrait se retrouver au bout de la rue où je t'ai déposée l'autre jour ?

Pourquoi pas, au fond ?

— Oui.

J'allai saluer Meg avant de repartir. Everett m'ouvrit galamment la portière. Être traitée avec égards me réjouit, et je dus lutter pour effacer un sourire stupide de mon visage.

— Dis-moi pourquoi un garçon de New York est venu construire des maisons dans le Mississippi ? dis-je, alors que nous reprenions la route en direction du sud.

— J'avais envie d'un changement. Trent est un ami, et quand il m'a proposé un job dans l'entreprise de son père, j'ai trouvé l'idée sympa.

— Et tu as fait tout ce chemin pour ça ? Tu ne serais pas en train de te défilier, par hasard ?

Il esquissa un petit sourire sans quitter la route du regard.

— Tu vas faire des recherches sur Google à mon sujet ?

Je secouai la tête.

— Je ne suis pas fana d'Internet.

— Ça tombe bien, moi non plus.

C'était bizarre de rencontrer quelqu'un qui ne soit pas scotché devant son écran sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je faillis lui en demander la raison, mais je me ravisai, de peur qu'il ne me retourne la question.

— Tu comptes rester encore longtemps ici ?

— Je n'avais pas prévu de prolonger au-delà de l'été. Je ne ferai peut-être pas de vieux os dans le bâtiment, mais finalement, j'aime bien le coin. C'est très tranquille. Sans parler des autres avantages, ajouta-t-il en me regardant en face.

Je pinçai les lèvres pour réprimer un sourire béat. Une vague de chaleur me traversa et je me hâtai de regarder par la fenêtre pour dissimuler ma gêne. L'idée de lui plaire me ravissait, surtout après avoir été un fardeau depuis si longtemps.

Un coup d'œil à ma montre m'indiqua que j'étais presque en retard.

— Merci pour ton aide, dis-je en posant ma main sur la sienne.

Il la porta à ses lèvres et y déposa un baiser. Secouée de frissons, je sentis une moiteur brûlante entre mes cuisses.

— Tu peux compter sur moi, souffla-t-il.

Je me fis violence pour descendre de voiture et déverrouiller mon vélo. Everett attendit que je démarre et me fit un signe de la main tandis que je m'éloignais. Une sensation délicieuse m'envahit. La vie valait la peine d'être vécue, après tout. La poisse qui me poursuivait depuis si longtemps m'accordait peut-être une pause.

Je nageai dans le bonheur jusqu'au camping. Je ne vis nulle part la voiture de ma mère. Inquiète, j'abandonnai mon vélo au bas du perron et gravis les marches à toute allure pour vérifier s'il y avait quelqu'un à la maison. Personne. Il était quinze heures quarante, j'avais juste le temps d'aller récupérer Davy.

Sauf que je n'avais pas de voiture.

J'essayai de joindre ma mère sur son portable, qui était éteint. Pas question d'appeler ma grand-mère. Quoi que je fasse, je serais responsable à ses yeux. Ma mère faisait peut-être des courses et elle n'avait pas vu l'heure, qui sait ? Pour tuer le temps, j'entrepris de ramasser les bouteilles de bière éparpillées dans le salon en attendant son retour.

À trois heures dix, j'appelai la maternelle. L'auxiliaire qui me répondit proposa de vérifier si mon petit frère était encore là.

— Non, dit-elle en revenant. La maîtresse a dit que sa mère était passée le chercher.

Je la remerciai avec effusion et arpentai nerveusement le salon, les yeux rivés sur la pendule. Je me ruai dehors dès que j'entendis le bruit du moteur dans l'allée.

— Je croyais que c'était mon tour d'aller le chercher, explosai-je pendant qu'elle détachait Davy de son siège.

— Tu n'étais pas là, rétorqua-t-elle, une pointe d'agressivité dans la voix. J'ai essayé de t'appeler, mais je suis tombée sur un message d'erreur.

Mince. J'avais oublié de lui communiquer mon nouveau numéro.

— Je suis désolée, maman, j'ai changé de portable il y a deux jours.

Elle me fusilla du regard.

— Bon sang, quelle négligence... Tu es une foutue écervelée, Lacey May.

Je détestais qu'elle soit soûle. Elle ne m'aurait jamais parlé ainsi avant la mort de Ben. Je ne l'avais jamais entendue jurer avant que nous nous installions ici. Je vis rouge.

— Je suis arrivée dix minutes en avance. Et toi, tu étais où ?

— Je suis allée chercher des cigarettes.

Je poussai un soupir exaspéré.

— Maman ! Tu sais que tu ne dois pas prendre le volant quand tu as bu.

— C'est de ta faute, maugréa-t-elle la mine sombre en reposant mon frère à terre. Si tu avais été là, comme prévu...

— Maman, tu viens de dire que tu es partie acheter des cigarettes. Tu as conduit alors que tu avais bu, je t'avais pourtant...

Paf !

Ma tête fut projetée en arrière et je vacillai. J'étais choquée jusqu'au plus profond de mon être. Même aux pires moments, Gretchen St. James n'avait jamais levé la main sur moi.

Je restai là, assommée, une main sur la joue. Le regard fixe, ma mère avait l'air aussi surprise que moi. Je résistai à l'envie de lui rendre coup pour coup. Lui infliger une souffrance égale à celle que je ressentais.

— Sissy ?

Davy nous regardait, ses yeux bleus ronds comme des soucoupes. J'étais au bord des larmes à la pensée qu'il avait été témoin de la scène. Je ne savais pas quoi dire. La colère et l'impuissance me submergèrent. J'étais incapable d'esquisser un geste.

Ma mère me dévisagea, les yeux écarquillés, avant de se tourner vers mon frère.

— Qu'est-ce que tu veux pour le dîner, mon chéri ? demanda-t-elle comme si je n'existais pas.

Ce fut la goutte qui fit déborder le vase.

Je savais où ma mère gardait ses réserves d'alcool. Elle n'était pas très inventive en matière de cachette. J'étais sûre qu'elle conservait plusieurs bouteilles de tequila et de vodka dans le petit placard sous l'évier. J'y avais déjà fait une razzia.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Sans répondre, j'attrapai une flasque de vodka et l'examinai. Elle était intacte.

— Lacey May !

Je pivotai vers elle.

— Va te faire voir, éructai-je, ravie du regard scandalisé qu'elle me lança.

Je ne lui avais jamais parlé sur ce ton. Jamais je n'aurais osé insulter ma mère. La seule en qui j'avais confiance dans cette maison. C'était bien fini.

Je sortis en trombe en claquant la porte. Je récupérai mon vélo, fourrai le flacon dans la poche arrière de mon short et pédalai à toute vitesse.

Je roulai au petit bonheur et parvins à la plage sans trop savoir comment. J'abandonnai mon vélo sur le sable et gagnai le bord de l'eau. Je m'effondrai sur la jetée, débouchai la fiole et avalai une grande rasade du liquide qui me brûla la gorge.

À dix-sept heures, j'étais complètement saoule et survoltée.

La vodka avait toujours cet effet sur moi. Raison pour laquelle c'était ma boisson préférée. Quelle que soit l'issue de la soirée, je pouvais toujours arguer que c'était la faute de l'alcool. Je n'y étais pour rien. À force, je finissais par y croire.

Enfin presque.

Le numéro de Mason me vint immédiatement à l'esprit, même s'il n'était pas enregistré dans le répertoire de mon nouveau téléphone. D'habitude, je l'appelais toujours à la rescousse lorsque je me retrouvais dans cet état ; il venait me récupérer où que je me trouve. Le sexe était le prix à payer. Il s'arrangea pour que mon niveau d'alcoolisation ne baisse pas, de telle sorte que j'acceptai sans protester. Ce qui n'était plus le cas le lendemain matin quand j'avais desoûlé.

Je me mis à pianoter les chiffres familiers sur le clavier, lorsqu'un reste de lucidité m'interrompit. Je m'empressai de les effacer. Je balançai la bouteille vide dans la corbeille la plus proche. Elle ricocha contre la paroi et retomba sur le sable. Je la récupérai en trébuchant et la fis passer soigneusement dans l'orifice.

Un fou rire irrésistible me secoua.

Adossée à la poubelle, je rallumai mon téléphone et consultai mes derniers messages. Je relus ma conversation avec Everett. J'étais sur le point d'appuyer sur la touche « répondre » pour lui expédier un nouveau message, quand la fonction « appel » s'enclencha toute seule.

Tant pis. Je collai l'appareil à mon oreille et écoutai la sonnerie.

— Salut. Je ne pensais pas que tu me rappelleras si vite.

— Salut, répondis-je d'une voix pâteuse. Tu fais quoi ce soir ?

— Pas grand-chose. Je regarde la télé avec Trent. Et toi ?

— Je suis bourrée. Ma mère m'a collée une raclée devant mon frère, alors je lui ai piqué une bouteille de vodka et je l'ai vidée à la plage, articulai-je lentement pour être sûre qu'il comprenne.

Il y eut un silence au bout du fil.

— Où es-tu ?

Je regardai autour de moi.

— À la plage, répétai-je, hilare.

— Non, sérieusement, Lacey. Que vois-tu autour de toi ?

Je levai les yeux au ciel. Il était têtue, ce garçon.

— Euh... je suis près de la jetée, pas loin de l'autoroute 90.

— D'accord, ne bouge pas, j'arrive.

— Oooh ! Tu es adorable.

Je déchantai en comprenant qu'il m'avait raccroché au nez. Avec un grognement de frustration, j'enfonçai les mains dans le sable, puis contemplai mes pieds. Où étaient passées mes chaussures ?

En l'attendant, j'avais réussi à en dénicher une, mais l'autre restait introuvable.

Arpentant le sable meuble d'un pas mal assuré, je saluai de la main un couple de promeneurs et accueillis avec un sourire radieux le garçon brun qui se dirigeait vers moi.

Je levai les bras en l'air en signe de victoire. Et ni une ni deux, je me jetai à son cou. Ma tête lui arrivait à la mâchoire. Je me blottis contre sa poitrine.

— Où étais-tu passé, mon prince ?

Un sourire perplexe se dessina sur sa magnifique bouche.

— Je te ramène chez toi.

— Non, roucoulai-je en me plaquant contre lui. Je suis très bien ici.

Il se raidit, et je vis sa pomme d'Adam monter et descendre lorsqu'il avala sa salive. Il se dégagait en douceur.

— Lacey, tu es complètement beurrée.

— Oui, et alors ?

J'approchai mon visage pour l'embrasser mais il détourna la tête, de sorte que je déposai un baiser sur son menton. Il avait bon goût. Il se crispa, les doigts plantés autour de ma taille. Je fis courir mes lèvres au creux de son cou, savourant le doux picotement de sa barbe naissante.

En relevant la tête, je le vis entrouvrir les lèvres et crus qu'il allait m'embrasser. Au lieu de quoi, il m'empoigna fermement les hanches et recula d'un pas.

— J'ai très envie de t'embrasser, Lacey, mais pas quand tu es dans cet état.

Je fis la moue.

— Tu n'es pas drôle.

— Viens, je te ramène chez toi.

Je levai le doigt. J'étais sûre d'oublier quelque chose. Après une courte pause, mon cerveau se remit en branle et je brandis ma chaussure.

— Attends une seconde. J'ai perdu l'autre.

Son regard passa tour à tour de la chaussure à mon visage.

— Je crois l'avoir aperçue au bord de la route.

— Ah oui ?

Je m'écartai et retournai à l'endroit où je pensais avoir laissé ma bicyclette. Rien. Je fronçai les sourcils.

— Je pensais être venue en vélo...

— On va récupérer ta chaussure et puis je te raccompagne.

— Non, dis-je, solidement campée sur mes jambes.

Les brumes de l'alcool se dissipaient, en même temps que ma bonne humeur.

— Ma mère est furieuse contre moi et, à cette heure-ci, ma grand-mère est certainement rentrée aussi.

Ce qui signifiait des problèmes à n'en plus finir. D'autant que j'étais encore ivre. C'était comme si j'avais décroché le gros lot... sauf que j'étais suffisamment lucide pour savoir que ce que j'avais gagné ne valait pas un clou.

— Tu veux grignoter quelque chose ?

Je mis quelques secondes à assimiler ses paroles.

— Oui, je meurs de faim.

Mon estomac protesta. Un flux de bile remonta dans ma bouche.

Oh, ça ne va pas du tout...

— Allez viens, il y a un snack pas loin, on pourra peut-être...

C'est le moment que je choisis pour lui vomir sur les pieds.

Une heure plus tard, j'aurais voulu me cacher sous la table pour mourir.

— J'ai honte d'avoir débité de telles âneries et vomi sur toi en plus, répétais-je pour la centième fois.

— T'inquiète, j'en ai vu d'autres sur le chantier. Et tu n'as pas dit d'âneries non plus. Alors arrête de te morfondre. On est tous passés par là, un jour ou l'autre.

Je restai prostrée, au désespoir, me repassant chaque détail de la demi-heure écoulée. Je faillis m'excuser encore une fois et réussis de justesse à tenir ma langue.

— Tu dois être déshydratée. Bois un peu d'eau, ça te fera du bien.

J'avais déjà avalé deux grands verres, mais je pris docilement une nouvelle gorgée. J'avais encore la tête lourde à cause de l'alcool. La gêne provoquée par mon comportement m'avait douchée. J'avais le moral dans les chaussettes.

— Et puis je m'en veux de t'avoir appelé alors que j'étais complètement paf, murmurai-je, passant du coq à l'âne.

Il inclina la tête de façon à croiser mon regard.

— C'est vrai que j'ai été un peu étonné que tu m'appelles. D'habitude, tu te contentes de m'envoyer un message. Mais c'était une bonne surprise, tu me crois ?

— Oui.

Je picorai ma polenta en train de refroidir et en repris une petite bouchée. Le po'boy à l'huître dont je m'étais régalée quelques heures plus tôt était désormais répandu sur le sable et sur les chaussures d'Everett. Mon estomac criait famine, mais je n'avais pas envie de l'écouter.

— Tu veux me raconter ce qui s'est passé avec ta mère ?

Question gênante, à laquelle je décidai de répondre avec franchise. Je baissai la tête pour cacher mes yeux embués de larmes. J'étais encore trop ivre pour contrôler entièrement mes émotions.

— On s'est disputées. Elle m'a giflée. C'était la première fois. Même quand j'étais enfant, je n'ai jamais reçu de fessée. Ma grand-mère m'a déjà frappée avec une ceinture, mais ma mère n'avait jamais levé la main sur moi.

— Je suis terriblement désolé, Lacey.

Je haussai les épaules et avalai une autre cuillerée de maïs.

— Je déteste vivre ici, dis-je dans un accès de désespoir.

— Pourquoi tu ne pars pas, alors ?

Je levai les yeux vers lui, puis piquai de nouveau du nez dans mon bol.

— Pour aller où ? Toute ma famille est ici.

— Et celle de ton beau-père ? Tu ne pourrais pas reprendre contact ?

Le souvenir de grand-mère Jane me traversa l'esprit.

— Non. Ils se fichent de moi. Je ne suis pas de leur sang.

— Ça veut dire quoi ?

— Que je ne fais pas partie de leur famille. Mon beau-père m'a adoptée parce qu'il n'avait pas le choix. Je n'étais pas vraiment sa fille.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Personne n'est forcé d'adopter l'enfant d'un autre s'il n'en a pas envie.

Je haussai les épaules, désireuse de changer de sujet. Mes souvenirs étaient trop pénibles, et je me sentais incapable de gérer mes émotions.

Le silence retomba.

— Écoute, je connais un endroit où tu pourrais dormir ce soir, reprit-il un peu plus tard.

Ma méfiance se réveilla.

— Où ça ?

— La maison que je garde possède une annexe pour les invités. L'entrée est indépendante. Il n'y a pas de cuisine, mais sûrement une salle de bains. Je n'y ai jamais mis les pieds, mais il doit bien y avoir un lit ou un canapé.

Je pris le temps de la réflexion.

— Et Trent ? objectai-je en me demandant pourquoi je ne sautais pas immédiatement sur l'occasion. Il m'offrait un lit. Une nuit que je ne passerais pas au camping. C'était toujours ça de gagné.

— Je vais lui envoyer un message, même si je suis sûr qu'il n'y verra aucune objection.

L'idée d'éviter les reproches de ma grand-mère et le silence insupportable de ma mère était alléchante. Je réfléchis un petit moment.

— Tu peux lui demander tout de suite ?

Everett pianota sur le clavier de son téléphone tandis que je fixais le mien. J'aurais dû avertir ma mère, mais je m'en sentais incapable. La gifle m'avait laissé un souvenir cuisant, une blessure à vif. D'aussi loin que je me souviens, elle ne m'avait jamais battue sous l'emprise de la colère, même lorsque j'étais petite.

Le portable d'Everett sonna.

— Il dit qu'il n'y a pas de problème. Ah, il veut savoir si tu aimes la pizza.

Je le gratifiai d'un grand sourire.

— J'adore.

*

J'allais enfin pénétrer dans la maison de mes rêves.

Le jardin était magnifique, avec ses parterres de fleurs et sa pelouse parfaitement entretenue. Les colonnades blanches qui encadraient le perron étaient aussi gigantesques que ce que j'avais imaginé. Celui qui avait édifié cette demeure n'avait pas lésiné sur la dépense. On l'aurait crue sortie d'un documentaire sur la guerre de Sécession.

Je me retrouvai dans le décor d'*Autant en emporte le vent* dès que j'eus franchi le seuil. Le mobilier du vestibule était délicatement sculpté et ajouré. Je me gardai bien d'y toucher, de peur de casser quelque chose. J'aperçus un immense lustre à pendeloques, ruisselant de gouttes de cristal et de cuivre doré, suspendu au plafond au-dessus de nos têtes, et repérai l'escalier qui occupait tout le mur de droite.

— C'est extraordinaire, m'exclamai-je, impressionnée par cette surabondance de splendeur.

— Un peu snob à mon goût, fit Everett sans s'émouvoir. Garder un endroit pareil a de quoi rendre parano. Ce que je vais gagner cet été ne suffirait pas à acheter un seul de ces meubles.

Une délicieuse odeur de pizza parvint à mes narines, et j'entendis du bruit quelque part, au fond de la maison. Je suivis Everett dans la cuisine où Trent venait d'ouvrir un immense carton sur le comptoir. Il empila plusieurs parts de pizza sur une assiette en plastique sans même lever la tête à notre entrée.

— Tu nous en as gardé un peu, j'espère ? demanda Everett.

— Il y en a plus qu'assez. Je file, j'ai un rendez-vous.

— Sérieux ? Avec qui ?

— Aucune idée. Cole m'a appelé à la rescousse. Je devine que le plan à trois qu'il avait en tête était un malentendu, alors il essaie de rattraper le coup. Salut, Lacey, ajouta-t-il en s'avisant de ma présence.

Je me contentai d'agiter la main. J'étais mal à l'aise, comprenant que j'allais me retrouver seule avec Everett. Il m'embrouillait et m'excitait tour à tour. Avec l'alcool que j'avais ingurgité, cela promettait un sacré sac de nœuds.

Everett se dirigea vers le réfrigérateur, qu'il ouvrit.

— L'histoire de Cole, c'était trop beau pour être vrai, j'en étais sûr. Oh non, ne me dis pas que tu t'es enfilé la dernière bière ?

— Si. J'allais justement te laisser un mot pour te demander d'en racheter.

— Enfoiré !

Ils se chamaillaient comme si je n'existais pas. Au fond, c'était très bien comme ça. Par association d'idées, je me demandai comment ils s'étaient rencontrés. J'ignorais quelle université Trent avait fréquentée après le lycée, mais j'étais à peu près certaine que ce n'était pas à New York.

— Au fait, tu pourrais jeter un œil sur une vieille transmission quand tu auras un moment ? questionna Everett.

— Ta vieille caisse a enfin rendu l'âme ?

— Non, c'est pour une amie. Elle aimerait savoir combien les réparations lui coûteraient.

Trent loucha vers moi en haussant les épaules.

— C'est possible. Tu me diras où, quand, etc. À plus, les tourtereaux.

Je tressaillis à ces mots et le regardai partir avec son assiette débordant de pizza. Un silence gêné s'ensuivit. Pour me donner une contenance, j'examinai le salon, une pièce spacieuse, moderne et confortable. Comme chez bon nombre de célibataires, il y régnait un désordre indescriptible – des vêtements traînaient partout et des bouteilles de bière encombraient chaque meuble. Pourtant, l'endroit était accueillant et ne ressemblait pas vraiment à un décor de cinéma.

— Tu veux voir l'annexe ?

— Bonne idée.

La demeure occupait un immense terrain d'au moins un hectare. Elle était adossée à une autre maison plus petite qui bouchait la vue. De grands chênes se dressaient derrière la bâtisse blanche à deux étages. On aurait dit le pavillon des domestiques, ou une maison d'invités, une sorte d'hôtel en miniature.

La vieille porte pivota sur ses gonds en grinçant. L'endroit ne semblait pas avoir été habité depuis un moment. L'intérieur était agréable, sans être aussi luxueux que la maison de maître. La pièce à vivre, vaste et chaleureuse, était sobrement meublée. Une table de billard était installée contre un mur et un canapé garni d'une housse faisait face à un téléviseur grand écran.

Everett souleva le drap qui recouvrait l'un des fauteuils.

— Tout est neuf ici parce que le rez-de-chaussée a souffert après l'ouragan, à ce que m'a dit Trent. Il y a l'eau, l'électricité et même le câble. Si tu as faim, tu n'auras qu'à venir dans l'autre maison.

Je repérai un meuble imposant protégé par un drap à l'extrémité de la pièce. Le souffle coupé, je courus presque sur le sol carrelé et retirai le tissu, qui glissa et tomba en tas à mes pieds.

Everett s'approcha.

— Si j'avais su qu'il était là, je t'aurais invitée plus tôt.

J'effleurai du bout des doigts le bois poli d'un magnifique piano à queue avant de le contourner. Enfant, j'avais appris à jouer sur un instrument d'une autre marque, exactement pareil. Je renonçai à m'asseoir sur la banquette branlante et soulevai le couvercle.

J'enfonçai le do médian et découvris qu'il était désaccordé. Déçue, je plaquai quelques accords et écoutai les sons discordants résonner dans la pièce. Je refermai le couvercle avec un soupir.

— Avec la chance que j'ai, le contraire m'aurait étonnée.

— Je suis sûr que je finirai par t'entendre un de ces jours, affirma Everett avec conviction. Je croisai son regard. Il paraissait aussi déçu que moi. Je surmontai ma frustration et lui souris.

— Je sais déjà ce que je te jouerai.

Il me dévisagea, intrigué. Je levai la main sans lui laisser le temps de répondre.

— À condition que tu me trouves d'abord un piano en bon état.

— Marché conclu. Maintenant, on va voir où tu peux dormir.

Il souleva deux autres draps et finit par dénicher un vieux canapé marron, qui détonnait dans le décor, quelques coussins et un vieux plaid que je disposai sur le divan.

Ils étaient rembourrés avec des noyaux de pêche, mais j'avais connu pire.

— Tu es sûre que tu ne veux pas coucher à la maison ? Il y a un tas de chambres vides.

Je secouai la tête.

— Tu n'as pas confiance ? observa-t-il, l'air un peu vexé.

— Exactement. Sauf que c'est à moi que je ne fais pas confiance.

Je détournai la tête. Cette conversation à propos des préparatifs pour la nuit me rendait mal à l'aise. Je me laissai tomber sur le canapé.

— C'est parfait. Merci.

— Si tu as besoin de quelque chose, n'hésite pas à venir me voir. Je ne verrouillerai pas la porte de derrière.

J'acquiesçai sans me retourner pour ne pas céder à l'attraction irrésistible que je ressentais pour lui.

— Bonne nuit, dit-il après un nouveau silence gêné.

— Bonne nuit.

Une fois seule, je me remis à respirer. J'avais retenu mon souffle sans même en avoir conscience.

Le soleil n'était pas encore couché, mais je sentais déjà la torpeur me gagner. Je m'entortillai dans le plaid et m'allongeai sur les coussins. Comme je devais travailler à six heures le lendemain matin, il me fallait prévoir une marge pour appeler un taxi. En effet, après avoir rapidement nettoyé les baskets d'Everett et malgré des recherches approfondies sur la plage, mon vélo était resté introuvable. Non que j'y tienne particulièrement, mais cela impliquait une marge de manœuvre encore plus réduite. J'avais l'impression qu'une nasse se refermait autour de moi.

Pour le moment, au moins, j'étais en sécurité et j'avais un endroit où dormir. Je me blottis dans l'épaisse couverture et fermai les yeux, espérant que le sommeil ne tarderait pas à venir.

*

Je réussis à arriver à l'heure au supermarché le lendemain matin. Heureusement que je gardais une tenue de rechange dans mon casier pour parer à toute éventualité. Je détestais commencer à l'aube, mais malgré le canapé inconfortable, j'avais étonnamment bien dormi et je me sentais en pleine forme, pour une fois.

La journée se déroula sans accroc jusqu'au début de l'après-midi. Je pressentis une catastrophe lorsque je surpris le regard horrifié de Clare fixé sur un point, au-dessus de ma tête. Je me retournai pour voir Mason qui se dirigeait droit sur moi. Impossible de lui échapper.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais l'intention d'avorter ?

Je le fixai sans comprendre.

— Je... quoi ?

— Tu aurais dû me dire que tu étais enceinte. Je me serais occupée de toi !

Je le regardai fixement, estomaquée. La scène était surréaliste.

— Mason..., bredouillai-je, cherchant mes mots. Je n'ai pas... Je n'étais pas...

— Tu as avorté ? s'écria Dolly, la caissière que j'assistais.

À son air horrifié, je mesurai la gravité de la situation.

— Bien sûr que non. Je ne ferais jamais une chose pareille !

À l'évidence, elle ne me croyait pas.

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelé ? insista Mason.

Je le dévisageai, bouche bée, incapable d'articuler un mot. C'était une mauvaise plaisanterie... un cauchemar...

— Mason... je n'étais pas enceinte... et... je n'ai pas avorté.

— Comment as-tu pu tuer un bébé qui ne demandait qu'à naître ?

J'étais le centre de l'attention générale. Tous les regards se tournaient vers moi. L'air me manqua, je ne pouvais plus respirer. Je n'avais plus eu de crise d'asthme depuis très longtemps, de sorte que je m'étais débarrassée de mon inhalateur, persuadée de ne plus en avoir besoin. La sensation familière d'un poing qui me comprimait le cœur et les poumons comme dans un étau me fit paniquer et je luttai pour aspirer l'air.

— Reculez, tout le monde ! lança Clare. Doucement, ma belle. Vas-y, inspire, expire.

Rob surgit à son tour.

— Qu'est-ce qu'il vous arrive, Lacey ? Ça ne va pas ?

— Je crois qu'elle a une crise d'asthme.

Clare m'entoura de ses bras et me guida vers le fond du magasin.

— Penche-toi et concentre-toi sur ta respiration.

Mason s'accroupit devant moi.

— Ça va, mon chou ? demanda-t-il avec une inquiétude feinte.

— Dégagez ! gronda Clare en s'interposant entre lui et moi. Lacey, personne ne te fera de mal. Allez, respire.

J'aspirai de grosses bouffées d'air en suffoquant jusqu'à ce que je sente mes poumons se dilater. J'essuyai mon visage ruisselant de larmes d'un revers de main.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

La voix de Mme Holloway faillit provoquer une nouvelle crise. Je gardai les yeux obstinément fixés sur le sol.

— Lacey a eu une crise d'asthme, intervint Clare.

Je levai les yeux. La gérante du magasin me toisait, une moue méprisante aux lèvres. Son regard glacé passa de Mason à Clare et Rob.

— Je vois. Ça va mieux ?

Je parvins enfin à respirer, même si je n'avais pas encore tout à fait récupéré. Je hochai la tête.

— Oui, madame, bredouillai-je d'une voix éteinte.

— Parfait. Veuillez me suivre, mademoiselle St. James,

Mon estomac se noua. Je devinais ce qui allait suivre. J'étais incapable de regarder cette femme en face. Mes yeux se posèrent sur Mason, qui s'était fondu dans le décor pour observer la scène, surveillant les réactions de chacun. Une lueur mauvaise brillait au fond de ses yeux et une petite ride au coin de sa bouche m'indiqua qu'il retenait un sourire.

C'était bien une mauvaise blague et j'en faisais les frais.

Clare prit la parole.

— Madame Holloway, ce n'est pas de sa faute...

— Mademoiselle Bishop, veuillez vous occuper de vos clients, interrompit la responsable d'un ton rogue.

J'avais comme une somnambule. En dépassant la caisse, j'entendis Dolly répondre d'une voix forte à la question de je ne sais qui.

— Dieu nous garde, elle a avorté !

— Ce n'est pas vrai, protestai-je.

Mais il était trop tard.

Le temps que je ressorte de chez la gérante, tout le magasin serait au courant. La vérité n'avait aucune importance ; le potin était trop croustillant pour qu'on s'encombre de détails.

Je suivis Mme Holloway au fond du magasin, jusqu'à son bureau qui était à peine assez grand pour contenir une table et deux chaises. Elle referma la porte derrière nous.

— Vous devinez pourquoi je vous ai convoquée, n'est-ce pas ?

Parce que vous ne m'avez jamais aimée. Ce que ma grand-mère avait dû raconter à Glenda Holloway avait empoisonné mes relations avec la gérante depuis le premier jour. Je ne rechignais pas à la tâche, j'étais rarement en retard, mais rien ne trouvait grâce à ses yeux.

— On vous avait avertie de ne pas laisser vos problèmes personnels perturber votre travail, reprit-elle sans attendre ma réponse.

Elle s'installa à son bureau et ouvrit un tiroir.

— Asseyez-vous, mademoiselle St. James.

J'obéis, trop fatiguée pour résister. Apparemment, Rob lui avait signalé la première visite de Mason.

Elle compulsa ses dossiers et sortit ma fiche.

— Je n'aime pas les menteurs parmi mon personnel, poursuivit-elle. Vous avez falsifié vos horaires à plusieurs reprises en pointant trop tôt ou trop tard.

Abasourdie, je l'écoutai énoncer des infractions largement exagérées, voire imaginaires. Je la fixai avec incrédulité, m'évertuant à contrôler les émotions qui me submergeaient. Elle me descendait en flammes sans rien laisser au hasard. Elle énuméra toutes les fois où, selon elle, j'avais dépassé les bornes, me prouvant par a plus b que la conclusion était inévitable et méritée. L'avertissement de Rob, qui tenait en une ligne, figurait en bonne place dans la liste.

— J'ai pris un risque en vous embauchant, Lacey, parce que votre grand-mère est une amie. Malheureusement, au vu du résultat, je crains de devoir résilier votre contrat. On va vous accompagner jusqu'à votre casier pour vérifier que vous ne récupérez que ce qui vous appartient et non pas la propriété de la société.

Je serrai les poings sous la table. J'allais être escortée comme une voleuse, quelqu'un à qui on ne pouvait pas faire confiance et qu'il fallait surveiller. Pas la peine de crier à l'injustice, ça ne servirait à rien. Pareille réaction ne ferait que conforter l'opinion que Glenda Holloway avait de moi, et il me restait assez de fierté pour éviter de me donner en spectacle.

Elle me dévisageait, comme si elle brûlait de connaître ma réponse. Les secondes s'écoulèrent.

— Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

Je ne bronchai pas, ce qui parut la contrarier.

— Votre comportement sera consigné dans votre dossier, de sorte que vos futurs employeurs connaîtront les raisons de votre licenciement.

Je la fixai d'un regard vitreux. La porte s'ouvrit sur Elton, l'agent de sécurité. Je frémis à l'idée qu'un témoin assisterait à la scène mais je n'en laissai rien paraître, ravalant les larmes de frustration qui menaçaient de jaillir. Mes poumons me brûlaient toujours. Je me dominaï. Je n'allais quand même pas la supplier ni céder à l'affolement ou à la panique.

Glenda émit un grognement de contrariété et fit un signe à Elton.

— Veuillez la reconduire et assurez-vous qu'elle ne fauche rien. Votre grand-mère sera scandalisée d'apprendre que vous avez assassiné froidement son arrière-petit-enfant, ajouta-t-elle à mon intention.

Muet, Elton me regarda fourrer mes affaires dans un sac en plastique. Après quoi, il m'escorta vers la sortie et ne me quitta que lorsque je me retrouvai dehors. Mason était invisible mais je m'en fichais à ce moment-là. Je traversai le vaste parking à bonne allure.

— Lacey !

La voix de Clare résonna dans mon dos. Je poursuivis mon chemin sans me retourner. Malgré les larmes qui me brûlaient les yeux, je ne m'arrêtai pas, même lorsqu'elle répéta mon nom. Pas question qu'elle me voie pleurer, ni elle ni personne. Je ne le supporterai pas.

Un mur de béton haut de près de deux mètres encerclait le supermarché. De l'autre côté, il n'y avait rien, hormis un chemin de terre que personne n'empruntait jamais. Je m'y engageai et m'avançai jusqu'à être invisible depuis la rue.

Je m'adosai contre le mur et m'effondrai sur le sol en sanglotant.

— Tu m’as l’air distraite.

— Mmm...

J’étais sur des charbons ardents. Je n’avais parlé à personne de mon renvoi. Je repoussais constamment le moment, espérant retrouver rapidement un autre travail dans l’intervalle. Sauf que, de ce côté-là, j’avais fait chou blanc. La dispute avec ma mère quarante-huit heures plus tôt n’était pas oubliée. Nous n’en avions pas reparlé, et ce non-dit entre nous me pesait.

Je fixai le problème de maths avec une telle intensité que je commençais à voir trouble. Je finis par m’affaler sur ma chaise avec un gros soupir.

— Les maths n’ont jamais été mon fort.

— En tout cas, tu progresses. C’est un bon début.

Je levai le nez en ronchonnant. Il corrigeait mon dernier exercice. Je l’observai de profil avec sa tignasse brune qui lui tombait sur les yeux, son nez un peu aquilin, qui lui allait si bien, et sa mâchoire carrée soulignant sa virilité. Le T-shirt moulant qu’il portait mettait en valeur ses biceps saillants.

J’avais toujours été attirée par les hommes à la carrure de déménageur, et je dois dire qu’Everett était bien loti sur ce plan-là. Je me surprénais parfois à l’admirer en douce et je me dépêchais de détourner la tête pour me concentrer sur ses explications. Il y avait longtemps qu’un garçon – que je venais juste de rencontrer en plus – ne s’était montré si gentil envers moi sans rien attendre en retour.

Le fait qu’il était charmant ne gâchait rien.

— À propos, dit-il, j’ai une bonne et une mauvaise nouvelle concernant la transmission. Trent est trop occupé en ce moment pour la réparer, mais il pourrait l’échanger avec une autre qu’il a en réserve.

— Génial ! C’est quoi la mauvaise nouvelle ?

— Ce n’en est pas vraiment une. Il veut connaître la marque pour voir si la transmission est compatible.

— Avoue que tu meurs d’envie de savoir quel bolide je conduis.

Il me gratifia d’un coup de coude amical dans les côtes.

— La question m’a effleuré, c’est vrai.

Ce n’était pas top secret.

— C’est une Ford Bronco de 1973 avec une boîte manuelle. Everett ouvrit de grands yeux et émit un long sifflement.

— Je vois. On ne joue pas dans la même cour ! Attends une minute, je vais demander à Trent ce qu’il en pense.

La réponse arriva sans tarder.

— C’est bon. Il est libre demain.

Le lendemain était un samedi. Par chance, je ne travaillais pas à la sandwicherie.

— Demain ? Oui, c’est possible. Je dois d’abord prévenir mon oncle Jake pour qu’il évite de nous tirer dessus quand on viendra chercher la Bronco.

Jake vivait au milieu d’une pinède, au nord de la ville. En fait, il n’était pas réellement de la famille, c’était un ami de longue date de ma grand-mère. Ma passion pour les voitures nous avait rapprochés.

— Et si on emmenait la transmission là-bas ? Trent pourrait emprunter le pick-up de son père. Ce serait probablement plus pratique et moins cher que de transporter la Bronco.

— D’accord, vois avec lui s’il peut arranger ça, acquiesçai-je après réflexion. Et maintenant, au boulot, je te paye pour m’aider à réviser, pas pour pianoter sur ton portable.

— Oui, chef !

*

L'opération marcha comme sur des roulettes.

Trent m'impressionna. Ce gringalet manipulait cette lourde pièce avec l'aisance d'un type deux fois plus costaud.

— Ce garçon est doué pour la mécanique, affirma Jake tandis que nous observions Trent et Everett qui s'activaient, couchés sous la Bronco.

Je souris.

— Lequel ?

— Pas le tien. Celui-là, ça m'étonnerait qu'il sache la différence entre une clé anglaise et une Allen. Le blond, en revanche, il est vraiment doué.

Venant de Jake, c'était un sacré compliment. Mon oncle aurait probablement réparé mon 4×4 lui-même si j'avais osé le lui demander. Pour l'heure, il les aidait autant que le lui permettaient ses genoux, en bouillie à cause d'un accident de moto.

Trent émergea de sous la voiture.

— Monte, on va essayer, dit-il en s'essuyant les mains sur son jean.

Je grimpai sur le siège et mis la clé dans le contact. C'était génial de retrouver mon cher 4×4. Comme il était juché sur des crics, j'avais l'impression de dominer le monde du haut de mon perchoir.

— C'est parti ! dis-je en tournant la clé.

J'appuyai avec précaution sur le champignon. L'antique Bronco hoqueta. Elle hibernait depuis si longtemps qu'elle n'appréciait pas trop qu'on la dérange, apparemment. Je recommençai. Finalement, je dus m'y reprendre à trois fois pour que le démarreur fonctionne enfin.

Everett passa la tête par la portière.

— Passe la marche arrière.

Croisant mentalement les doigts, je poussai le levier vers le sol et réussis à l'actionner. L'exclamation que poussa mon oncle m'indiqua que les roues tournaient.

— Essaie toutes les vitesses.

Je m'exécutai, le pied sur l'embrayage. Je souris d'une oreille à l'autre en passant la cinquième : j'avais retrouvé mon vieux coucou ! J'écrasai l'accélérateur, savourant les pétarades du pot d'échappement avant de revenir au point mort.

— C'est génial ! m'exclamai-je en me laissant glisser à terre.

Jake agrippa Trent par le bras.

— Mon garçon, viens avec moi une seconde, dit-il en l'entraînant à l'écart, me laissant seule avec Everett.

Je fixai la Bronco, un sourire benêt aux lèvres, incapable d'en détacher les yeux. Elle n'avait peut-être pas de roues, mais, bon sang, il y avait longtemps que je n'avais pas été aussi heureuse.

— Et tu trouves que ma voiture est miteuse ? intervint Everett, me tirant de ma contemplation.

Personnellement, j'aimais bien ce que Jake appelait « la patine ». La rouille ne me dérangeait pas, au contraire. Elle donnait même un certain lustre à ma vieille bagnole.

— Voyons, dis-je, faussement vexée, reconnais que c'est un diamant brut. Et puis, l'habit ne fait pas le moine. Tu veux voir le moteur ?

Il lâcha un sifflement admiratif lorsque je soulevai le capot.

— C'est vachement beau, même si je ne sais pas à quoi sert la moitié de ces trucs.

À une époque, j'engloutissais chaque dollar péniblement gagné dans mon 4×4. On peut appeler cela une lubie, mais je misais beaucoup sur cette voiture. Aussi, quelle n'avait pas été ma déconvenue quand la transmission m'avait lâchée au moment précis où je perdais mon emploi précédent.

— Simple curiosité, mais pourquoi ne demandes-tu pas à Jake de t'héberger un bout de temps ?

La question doucha mon enthousiasme.

— Sa femme ne m'aime pas beaucoup.

— Ah ?

Je n'avais aucune envie de m'étendre sur le sujet. À peine plus âgée que moi, Emmaline Dupré ne cachait pas son hostilité à mon égard. Elle me considérait comme une rivale et s'évertuait à m'éloigner de son mari. L'inertie de Jake ne faisait qu'attiser sa rancœur. En tout cas, il m'avait toujours soutenue dans mes projets, mettant son jardin à ma disposition pour bricoler et parquer la Bronco.

Pour faire diversion, je me pendis à son cou.

— Merci, tu es le meilleur !

Il m'enlaça à son tour. Je m'étais encore laissée aller, comme l'autre jour sur la plage, songeai-je avec embarras. Maintenant que les brumes de l'alcool s'étaient évaporées, je n'avais plus d'excuse. C'était incompréhensible. Il faisait naître en moi des désirs confus que j'avais du mal à contrôler. Je me figeai, espérant qu'il devinerait mes envies et prendrait l'initiative. Il ne bougeait pas. Mal à l'aise, je voulus m'écartier, mais il ne relâcha pas son étreinte. Il m'observait, la tête inclinée, une lueur interrogative au fond des yeux.

Mon regard tomba sur sa bouche et je me penchai en avant, prise d'une folle envie d'y goûter. Je me dominaï à temps. C'était si agréable de sentir ses bras autour de moi. Je ne savais pas comment le remercier d'être... lui. Seulement voilà, il connaissait la vie que je menais. Il avait assisté à l'esclandre du bar, l'autre soir, sans parler de la scène sur la plage où il m'avait retrouvée complètement bourrée. Cette pensée ne cessait de m'obséder. J'étais morte de honte.

Je valais mieux que ça, évidemment, mais je lui avais donné une fausse image de moi-même. Impossible de revenir en arrière.

Avisant Jake et Trent qui revenaient vers nous, je m'écartai d'un pas. Il me lâcha à contrecœur, laissant courir ses doigts sur mon bras nu qui se hérissa de chair de poule.

Trent était euphorique et Jake souriait de toutes ses dents.

— N'oublie pas que j'ai besoin de l'accord de ton père pour que tu puisses travailler pour moi.

— Jake participe à des courses, expliqua Trent, surexcité. Il me propose de m'embaucher dans son équipe de mécaniciens.

Mon oncle lui assena une bourrade dans le dos.

— Peut-être même comme pilote, si tu sais tenir un volant.

Que Jake veuille engager le jeune mécano ne me surprenait pas. Il aimait la vitesse, malgré ses accidents à répétition. Cette passion était la raison pour laquelle il avait les genoux en capilotade et de sérieux problèmes de dos, sans parler d'une grange bourrée de véhicules en tous genres, à rendre jaloux un fana de sport auto. Et c'était sans doute aussi pourquoi il aimait sortir avec des jeunettes.

Du moins d'après ma grand-mère.

— Tu crois que je peux rentrer avec la Bronco ? demandai-je à Trent.

Il haussa les épaules.

— Tout a l'air de marcher au poil, mais il faut l'essayer si tu veux en avoir le cœur net.

Jake loucha vers moi par-dessus le capot.

— Cette grosse machine est propre comme un sou neuf ! C'est une honte ! Surtout qu'il a pas mal

plu par ici dernièrement.

J'esquissai un petit sourire.

— Jake, tu as toujours cette mare de gadoue à l'autre bout du terrain ?

*

Le temps que nous rentrions à Oster cove, chaque centimètre de la Bronco était couvert d'argile rouge, et Everett venait juste de s'arrêter de hurler « Oh merde » toutes les trois secondes. Son expression lorsque j'avais fait vrombir le moteur avant de me lancer dans un rodéo au fond de ce qui ressemblait à un immense lac de boue était vraiment impayable.

— Je commence à comprendre pourquoi tu as cassé la transmission, observa-t-il.

— Maintenant au moins, tu pourras te vanter de t'être embourbé dans le Mississippi.

— *Down in Mississippi and up to no good.*

— Pas possible, tu connais le tube de Sugarland ? Je n'aurais jamais cru qu'un citadin comme toi aimait la musique country.

Son rire me fit chaud au cœur. Je n'avais pas passé une journée aussi merveilleuse depuis... très très longtemps.

— Je me suis bien amusé aujourd'hui.

Je lui jetai un regard oblique. À en juger par l'étincelle de gaieté que je surpris dans ses yeux bleus et le petit sourire qui retroussait le coin de sa bouche, il avait l'air sincère.

— Moi aussi.

Le silence retomba pendant que je me garais devant la grande villa blanche. Il ne descendit pas tout de suite. Les nuages denses qui obscurcissaient le ciel obstruaient la lumière du soleil couchant.

Il plissa les yeux.

— Je n'ai jamais rencontré une fille aussi calée question voiture. C'est plutôt sexy, je trouve.

Ses paroles me donnèrent envie de rire et de pleurer en même temps. L'amitié avec un garçon était pour moi une expérience inédite. Inutile de nier qu'il m'attirait, même si je m'évertuais à réprimer mes pulsions. J'avais tellement l'habitude de foncer tête baissée que j'avais le plus grand mal à refréner mes élans. Mais je n'étais pas prête à renoncer à notre relation.

Je ne répondis rien. Il regarda par la fenêtre d'un air absent.

— Écoute, je sais que tu traverses une mauvaise passe. Je ferais n'importe quoi pour t'aider. Cela dit, je veux que tu saches que je t'apprécie énormément.

Une partie de moi me souffla que je devais m'en réjouir – il m'appréciait ! –, pourtant je faillis céder à la panique. J'avais peur que cette relation ne s'achève comme toutes les autres et qu'il me laisse tomber, une fois qu'il aurait obtenu ce qu'il voulait. Je ne savais pas quoi répondre. Pourquoi était-ce si difficile d'être « normale » ?

Il soupira de nouveau.

— À demain.

La panique m'envahit lorsqu'il ouvrit la portière et s'apprêta à descendre.

— Je me suis fait virer, dis-je sans préambule.

Je ne sais pas pourquoi je prononçai ces mots à ce moment-là.

Everett s'immobilisa.

— Comment ça ?

— Je... on m'a accusée de quelque chose que je n'ai pas fait. Du coup, la gérante m'a mise à la

porte.

Les paroles de Mason résonnaient encore à mes oreilles. Il y avait tellement de choses qu'Everett ignorait encore à mon sujet.

Il plissa le front, une lueur d'inquiétude dans les yeux.

— Tu vas tenir le coup, tu es sûre ?

Je hochai la tête, réprimant l'émotion qui menaçait de me submerger. Il n'avait même pas cherché à savoir ce qu'on m'avait reproché, il se préoccupait seulement de mon bien-être. Tant de sollicitude me donna presque envie de pleurer.

— J'ai averti le snack où je travaille. Ils m'ont promis quelques heures supplémentaires.

Il se pencha par la portière.

— Tu n'as pas intérêt à annuler nos séances de révision. Je préfère un chèque en bois à une rupture de contrat. Et ne t'avise pas de faire l'école buissonnière. Je sais où tu habites, je te préviens.

Je me mordis les lèvres pour ne pas sourire.

— Eh, Lacey ?

— Oui ?

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu m'appelles, O.-K. ?

Le vent était chargé de gouttelettes d'eau, signe avant-coureur de l'orage. Des feuilles de chêne et des bouts de bois encombraient la chaussée, mais je n'avais pas envie de partir. Je n'avais pas envie de le quitter. J'aurais voulu passer plus de temps en sa compagnie, apprendre à mieux le connaître. Mais pas question de me laisser entraîner sur une pente savonneuse qui impliquerait toutes sortes de tentations. Je reprendrais mes vieilles habitudes et me remettrais à tirer des plans sur la comète, raison pour laquelle je devais me sauver en vitesse.

Je redémarrai dès qu'il eut refermé la portière, réprimant le désir qui me tenaillait. J'avais le cœur gros en écrasant l'accélérateur pour réintégrer l'endroit que je haïssais le plus au monde.

Indécise, j'examinai les boîtes alignées au rayon parapharmacie. Il y avait longtemps que je n'avais pas acheté de coloration maison. Je ne me souvenais pas qu'il existait un tel choix de nuances et de marques.

J'enroulai machinalement une mèche de cheveux autour de mon doigt. En me réveillant ce matin-là, j'avais eu une curieuse impression en me regardant dans le miroir de la salle de bains. Non que je sois laide ou hirsute, mais je détestais l'image que je renvoyais. Raison pour laquelle je me trouvais là.

J'attrapai l'une des boîtes, observai le modèle sur le devant de l'emballage puis la retournai pour avoir un aperçu du résultat. En temps normal, je serais allée chez le coiffeur, mais j'avais réduit mon budget depuis que j'avais perdu mon emploi. J'avais beau avoir envie de changer de tête, je devais choisir mes priorités. La teinture de grande surface était bon marché et j'étais prête à le faire moi-même pour économiser un peu d'argent.

— Salut, ça fait un bail qu'on ne t'a pas vue, lança une voix familière.

Surprise, je tournai la tête et aperçus Cherise tout sourire, poussant un caddie. Je me dépêchai de reposer la boîte sur le rayon et l'entendis glousser.

Jusque-là, je n'avais vu la serveuse que sous les lumières tamisées du bar et, trompée par sa belle assurance, je l'avais crue plus vieille. En plein jour, elle avait l'air à peine plus âgée que moi. En bonne fille du Sud, elle portait un short en jean avec un petit débardeur qui lui allaient divinement bien, sans oublier des santiags pour apporter la touche finale. Contrairement à moi, elle avait l'air bien dans sa peau et dans sa tête. Ses cheveux bruns étaient noués en une souple queue-de-cheval sous la casquette rouge de l'université du Mississippi.

Elle attendait ma réponse, un sourcil levé.

— C'est vrai, dis-je, désolée...

Elle agita la main.

— Pas besoin de t'excuser. Apparemment, tu avais besoin d'une pause. Tu as envie de changer de look ? ajouta-t-elle avec un sourire entendu.

— Euh...

Elle pencha la tête sur le côté et m'étudia un moment.

— Pourquoi pas ? Ça pourrait être rigolo. Tiens, je suis sûre que celle-ci t'ira, reprit-elle en me tendant la couleur qu'elle venait de sélectionner.

Je renversai la boîte et contemplai un modèle doté d'une souple chevelure noisette.

— Merci, dis-je en pianotant nerveusement sur l'emballage.

Elle changea de sujet.

— Au fait, tu sais que je ne travaille plus là-bas ? C'était un peu trop la corrida, à mon goût. Je reprends le Calamity Jane, au centre-ville.

— Comme serveuse ?

— Non, gérante. Le bar appartient à une banque. Viens me voir un de ces soirs. Je ferai plus attention à filtrer les entrées, promis.

Le Calamity Jane était légendaire à Oyster Cove bien avant que j'arrive. Situé sur le bord de mer, il avait été dévasté par l'ouragan et réhabilité deux ans auparavant. Je n'y avais jamais mis les pieds, malgré l'envie que j'en avais.

— On verra, répondis-je sans conviction. J'essaie de changer... cette vie ne me ressemble pas.

— Tu as raison. Il faut chercher sa voie, poursuivit-elle devant mon regard surpris. Ce n'est pas

facile, bien sûr, mais c'est ce qui donne un sens à l'existence. À bientôt, ma belle, conclut-elle avec un clin d'œil complice en s'éloignant.

Je la suivis des yeux avant de me diriger vers la caisse.

Le temps que l'employée enregistre l'article, je sortis mon portable et envoyai un message à Everett.

< T'es où ? >

< Sur la 90, pas loin de la plage. Pourquoi ? >

Une idée se formait dans ma tête.

< Pour rien. >

De retour chez moi, je me changeai, puis grimpai dans mon 4×4.

Une demi-heure plus tard, je roulais sur l'autoroute de la côte en quête du chantier. J'avais posé sur le siège passager un sac isotherme rempli de différents parfums de granités – la spécialité de la région à la belle saison. Heureusement que j'avais été prévoyante car je mis un certain temps avant de trouver l'endroit. Je finis par apercevoir un groupe d'ouvriers et me garai au bord de la route qui longeait la mer.

Je repérai immédiatement Trent. Il portait un débardeur noir maculé de poussière. Il m'aperçut et appela quelqu'un par-dessus un mur pendant que je sortais la glacière de la voiture. Un doute s'insinua dans mon esprit. Qu'est-ce qui m'était passé par la tête ? C'était vraiment une idée stupide.

J'avalai péniblement ma salive quand Everett se matérialisa à côté de Trent avec sa tignasse brune ébouriffée et ses larges épaules. Il était torse nu et, malgré la distance, je distinguai ses muscles sous sa peau hâlée. Il ôta ses gants de protection et les glissa sous son bras sans me quitter des yeux.

J'en demeurais bouche bée. Je me hâtai de la refermer et, immobile comme une statue, le sac à mes pieds, j'agitai vaguement la main. Je m'apprêtais à battre en retraite. Au lieu de quoi, je restai figée sur place et le regardai approcher. Une épaisse couche de transpiration et de poussière recouvrait son torse. Des taches grises, probablement du ciment, lui striaient les bras. Je mourais d'envie de le toucher.

— Mes yeux sont là-haut, tu sais.

Je levai subitement le nez, les joues en feu, avant de partir d'un grand éclat de rire. Ce qui suffit à relâcher la tension, du moins de mon côté.

— J'ai apporté des granités.

— Des quoi ?

J'ouvris la glacière et attrapai un cornet de glace de couleur bleue que je lui tendis avec une petite cuillère.

Il le prit et enfourna une cuillerée dans sa bouche.

— Chez moi, ça s'appelle de la glace pilée.

Le soleil tapait fort. Je ruisselais de sueur même sans bouger. Je vivais là depuis plusieurs années, mais j'avais encore du mal à supporter la chaleur humide qui régnait sous ces latitudes durant les mois d'été.

Je retrouvai l'usage de la parole.

— Je me suis dit que vous auriez probablement envie d'un petit rafraîchissement à cette heure-ci.

— J'espère que tu as vu large et qu'il y en a pour tout le monde, intervint Trent que je n'avais pas vu revenir.

— Euh... oui... je crois. J'en ai pris huit, mais je peux aller en chercher d'autres si tu veux.

Le sourire de Trent s'élargit en inspectant mon chargement.

— Non, c'est suffisant. Mon père vient de partir chercher du matériel avec quelques-uns des gars. Je suis sûr qu'ils se seront arrêtés en route pour boire quelque chose et qu'ils n'auront pas pensé à nous.

Il ramassa la glacière et gratifia Everett d'une bourrade dans le dos.

— Mon vieux, elle est vachement sympa, ta copine !

Je sursautai, mais je n'eus pas le temps de le contredire qu'il rebroussait déjà chemin pour rejoindre les autres. Plusieurs garçons plus ou moins vêtus s'étaient approchés par curiosité. Ils entouraient Trent qui avait posé la glacière en équilibre sur une pile de parpaings. Chacun choisit un parfum.

— Je crois que tu viens de te faire des amis.

J'esquissai une grimace gênée en désignant Trent.

— Au fait, à propos de ce qu'il a dit...

Everett balaya ma remarque d'un revers de main.

— Ne t'en fais pas pour ça. Tu veux que je te présente ?

— À qui ?

— À votre fan-club, chère mademoiselle.

Je le suivis sans enthousiasme. Ils n'étaient pas aussi nombreux que je l'avais cru, une poignée à peine, et ils semblaient avoir tous à peu près le même âge. Ils se retournèrent d'un bloc à mon arrivée. Être l'objet de l'attention générale me mit mal à l'aise. Je les saluai de la main.

Everett les nomma un par un.

— Tu connais déjà Trent, le fils du patron. Voici Cole, Jake, Daniel et Vance. Les gars, je vous présente Lacey St. James.

Cole – il portait un catogan – s'approcha et me dévisagea sans vergogne. C'était indubitablement le plus séduisant du groupe, malgré son regard dur qui me déconcerta.

— On se connaît ?

Il me semblait l'avoir vu quelque part. Soudain, la mémoire me revint.

— Tu es le bassiste des Twisted Melody. Je vous ai déjà entendus jouer dans le coin.

Le groupe se produisait régulièrement dans les bars de la région. Ashley m'avait confié avoir couché avec plusieurs musiciens, mais je n'avais pas voulu connaître les détails.

Vance donna un coup d'épaule amical à Cole et me tendit la main.

— Enchanté. Ne fais pas attention au beau gosse. Tu seras toujours la bienvenue si tu reviens avec de bonnes choses.

Daniel me regardait fixement, un sourire niais aux lèvres. Il semblait être le benjamin du lot, tout juste sorti du lycée et encore. Il me toisa de haut en bas, et son sourire s'agrandit.

— Moi aussi j'ai l'impression de t'avoir déjà vue quelque part, non ?

Je n'aimais pas la manière dont il me fixait. Un tas d'autres garçons m'avaient regardée ainsi. J'aurais préféré être plus vêtue, malgré la température estivale. Un frisson glacé me parcourut l'échine. Je haussai les épaules, affichant une désinvolture de façade.

— Probable, c'est un petit patelin ici.

Trent dut sentir mon malaise, car il saisit la nuque de Daniel d'une main.

— Allez, on retourne au boulot, ordonna-t-il avec autorité. Tu peux venir rendre visite à mon colocataire quand tu veux, ajouta-t-il à mon intention avec une œillade complice avant d'aller retrouver les autres.

La réaction de Daniel m'avait refroidie. J'adressai un sourire embarrassé à Everett. Il m'observait, la tête penchée, son fameux petit sourire au coin des lèvres.

— Merci pour la glace pilée.

— Le granité.

Il rit.

— Comme tu veux.

Il y eut un silence gêné. Je me mordis les lèvres.

— Bon... euh... je dois y aller...

— Ça te dirait d'aller écouter Cole ?

— Je suis presque sûre de l'avoir déjà entendu.

— Le chanteur du groupe s'est tiré. Paraît-il qu'il veut jouer dans la cour des grands, quelque chose comme ça. Du coup, c'est Cole qui le remplace. C'est son premier concert demain soir, on y va tous pour l'encourager. Ça te dit ?

Sur le point de refuser, je me ravisai. Avec lui, je marchais sur des œufs, comme si je me tenais constamment sur mes gardes. Me retrouver avec une troupe de garçons inconnus, dans un bar en plus, risquait de m'entraîner sur une pente glissante, le genre de situation que j'essayais justement d'éviter. Mais sa proposition était alléchante. Pourquoi faire la fine bouche ? Je n'avais pas beaucoup l'occasion de m'amuser, ces derniers temps, à croire que je m'infligeais une punition.

Peut-être était-il temps de me lâcher un peu.

Everett s'inclina vers moi.

— Ne te force pas si tu n'en as pas envie.

J'aurais aimé pouvoir accepter sans me poser de question. L'invitation paraissait inoffensive, seulement je m'étais déjà assez ridiculisée devant lui comme ça. Et puis sa présence était trop envahissante pour que j'arrive à aligner deux pensées cohérentes. La main me démangeait de toucher sa peau nue. En désespoir de cause, je fermai les poings et m'enfonçai les ongles dans la paume.

— Je peux réfléchir ?

C'était la seule réponse que j'avais trouvée, même si j'avais envie de crier « oui ! » de toutes mes forces sans la moindre arrière-pensée.

Il avança d'un pas.

— Bien sûr, pas de problème. Sinon, on trouvera autre chose.

Faisait-il allusion au sexe ? Ses paroles étaient ambiguës, mais la lueur narquoise dans ses yeux, son ton nonchalant pouvaient avoir une autre signification.

— Bon, c'est d'accord, dis-je au bout d'un moment, histoire de répondre quelque chose.

Il me décocha un grand sourire.

— À plus !

Il tourna les talons et regagna le chantier. Je le regardai s'éloigner, essayant de rassembler mon courage pour partir. J'aurais donné n'importe quoi pour rester un peu plus longtemps en compagnie de ce garçon qui semblait s'intéresser à moi pour ce que j'étais et non pour ce que je pouvais lui donner. Je l'avais lu dans ses yeux : je n'étais pas un simple jouet qu'il mettrait au rebut quand il se serait lassé. Il me respectait, plus encore que ma propre famille, je l'avais deviné à la façon dont il me regardait.

J'en voulais davantage, et ce désir, la faim que je ressentais au plus profond de mon être me terrifiaient. Ce besoin qui m'habitait m'avait longtemps enchaînée à Mason. Pourquoi renoncer à ma liberté pour un type qui allait probablement disparaître à la fin de l'été sans un regard en arrière ?

Bon sang, j'en avais tellement envie...

Je restais plantée là plusieurs secondes à l'observer jusqu'à ce qu'il se retourne, interrompant mes réflexions. Il était beau à couper le souffle avec ses bras puissants, ses épaules larges, ses... Il allumait en moi un feu que je tentais désespérément d'éteindre. Le cœur serré, je sautai dans la Bronco et démarrai. Direction le snack, mon seul et unique gagne-pain du moment.

Pas question de m'engager dans une relation amoureuse pour l'instant. Mais si je laissais passer l'occasion, rencontrerais-je plus tard un autre garçon que je désirerais aussi fort qu'Everett ? Question sans réponse.

— Lacey, savez-vous comment Davy s'est fait une bosse à la tête ?

— Euh... non, madame.

L'institutrice de mon petit frère n'avait pas l'habitude de m'adresser la parole quand je venais le chercher. À part le fait que Melinda Jones avait la quarantaine, j'ignorais tout de cette petite femme brune, excepté l'adoration que lui portait Davy.

— Votre frère est arrivé en classe ce matin avec une bosse sur le front. Étiez-vous au courant ?

Surprise, je secouai la tête.

— Je suis sortie juste après l'avoir couché hier soir. Ma mère ne vous a rien dit en le déposant ce matin ?

L'institutrice eut l'air gênée, ce qui m'inquiéta.

— Si vous apprenez quelque chose, signalez-le moi, s'il vous plaît.

Cette phrase sibylline m'obnubila pendant tout le trajet. En attachant mon frère sur le siège auto, j'examinai son front et repérai une petite contusion à peine visible sur sa peau pâle, juste au-dessus du sourcil.

— Davy, comment tu t'es fait ça ?

— Je me suis cogné en jouant.

Son regard morne ne fit rien pour calmer mes craintes. Je me rappelai les hématomes que j'avais remarqués sur son bras, ce qui aggrava encore mon malaise.

Ma mère rentra vers cinq heures.

— Maman, tu sais comment Davy a eu ce bleu au front ? attaqua-t-elle d'emblée.

Elle haussa les épaules en se dirigeant vers le réfrigérateur.

— Sûrement à l'école.

Je secouai la tête.

— D'après Mme Jones, il était déjà comme ça en arrivant ce matin.

Elle me tournait le dos, mais je sentais qu'elle était tendue.

— Qu'es-tu en train d'insinuer, Lacey ?

Elle venait de terminer sa journée de travail à la poste. D'ordinaire, elle ne montait sur ses grands cheveux que lorsqu'elle était fin soûle. J'espérais qu'elle aurait une réponse aux sourdes inquiétudes qui me tenaillaient.

— Rien du tout, maman, me récriai-je, sentant venir une dispute. J'ai juste cru bon de t'informer de ce que m'a dit l'institutrice de Davy.

Elle referma la porte du réfrigérateur.

— Tu ne crois quand même pas que... commença-t-elle avant de s'interrompre. Tu ne penses pas que ta grand-mère... ?

Je déglutis, essayant de garder la tête froide.

— Maltraite Davy ? Je ne sais pas.

Ma mère tressaillit et pivota vers moi.

— C'est elle qui l'a conduit à l'école ce matin. Je ne me rappelle pas avoir vu la bosse au petit déjeuner. Non, ma mère ne ferait jamais ça...

Après des années de frustration, les mots m'échappèrent malgré moi.

— Elle n'y est pas allée de main morte avec moi depuis que nous sommes ici.

— Oui, mais toi, c'est différent. Elle aimait beaucoup Ben, alors que ton père, euh...

Le ton de sa voix, ses propos... J'en avais le cœur serré. Je me secouai pour ne pas sombrer dans le découragement.

— Elle te battait quand tu étais enfant ?

Je devinai sa réponse dans ses yeux et y décelai aussi une lueur de détermination.

— Lacey May, laisse-moi m'occuper de ça. Si quelqu'un a fait du mal à mon bébé, je le découvrirai.

Elle semblait avoir retrouvé l'énergie qui l'avait abandonnée depuis des années. J'étais soulagée de voir qu'elle avait repris du poil de la bête, même provisoirement. Et si j'étais triste de constater qu'elle faisait deux poids deux mesures entre Davy et moi, au moins elle allait réagir. De toute façon, quelle que soit mon opinion au sujet de Diana, je ne l'aurais jamais accusée de maltraitance envers mon petit frère sans preuve.

L'atmosphère se détendit.

— D'accord, maman, répondis-je avec un sourire un peu crispé.

— On prépare à dîner ?

— Bonne idée.

Elle se retourna pour sortir les ingrédients du réfrigérateur et du placard. J'essayai d'oublier les marques sur le corps de mon petit frère au cours de la soirée que nous avons passée tous les trois, sans la présence envahissante de ma grand-mère. J'avais l'impression que nous étions redevenus une famille presque normale, comme autrefois, avant que l'enfer ne nous tombe dessus.

*

— Si tu veux un bon conseil, fonce, baise avec lui, affirma Connie.

La déclaration de ma collègue, une femme beaucoup plus âgée que moi, me hérissa le poil tandis que, alléchée par la perspective de se régaler de potins croustillants, la cliente que je venais de servir s'attardait à la porte pour entendre la fin de la conversation. Elle jeta un bref regard par-dessus son épaule avant de se décider à partir.

— Ce n'est pas si simple, répliquai-je, en me demandant quelle folie m'avait poussée à en parler à mes collègues.

La voix rocailleuse de Connie avait une force de conviction.

— Bien sûr que si. Pourquoi ne pourrais-tu pas coucher avec lui ? Je ne vois pas où est le problème, J'aurais voulu me taper la tête contre les murs. Comment faire comprendre à une femme mûre à la libido exacerbée que je voulais changer de vie ?

— À mon avis, tu t'y prends très bien, déclara une petite voix flûtée derrière moi.

Elise posa les tranches de pain sur le comptoir et entreprit de les enfourner sur la grille.

— Je trouve même ça plutôt romantique, ajouta-t-elle avec un sourire timide en triturant une mèche de ses longs cheveux bruns.

Je me tournai vers Connie.

— Ah, tu vois ? Merci, Elise.

— Dieu la bénisse. Cela dit, je ne suis pas sûre que mademoiselle sainte nitouche que voici soit la mieux placée pour donner des conseils sur ce plan-là. Sans vouloir te vexer, ma jolie, l'avis d'une vierge effarouchée manque peut-être un peu d'objectivité.

— La question n'est pas là. Je songe sérieusement à mettre une croix sur les hommes, voilà.

— Ce serait d'un triste ! gloussa Connie.

Me confier à mes collègues n'était peut-être pas la meilleure des idées, mais cela me faisait un bien

fou de me défouler un peu. Du moins, je l'avais cru avant d'ouvrir la bouche. De deux choses l'une : soit je m'étais trompée sur leur compte, soit j'avais tellement besoin de m'épancher que, de toute façon, je l'aurais fait avec n'importe qui.

Dès le lendemain de mon renvoi du supermarché, tout le monde était au courant et voulait que je raconte ma version des faits. Je ne savais plus où me mettre. Que je n'aie peut-être pas envie d'en parler ne les avait pas effleurées ; le moulin à rumeurs de cette petite ville devait être alimenté, sinon, il se retournait invariablement contre vous. J'en avais par-dessus la tête et je ne souhaitais pas en faire les frais.

Par chance, on avait augmenté mes horaires, même si cela ne compensait pas le manque à gagner. Sans parler du prix de l'essence pour la Bronco, moi qui roulais jusque-là gratuitement à vélo. Bref, je vivais au-dessus de mes moyens. Seulement voilà, ce job me plaisait, même s'il n'était pas très excitant. J'aimais le contact avec les clients et mes collègues étaient sympathiques. Cet emploi ne me mènerait à rien, j'en avais conscience, mais pour le moment, je n'avais pas trop envie de réfléchir.

J'ouvris la bouche pour poser une nouvelle question lorsque le carillon de la porte résonna soudain, signalant l'arrivée d'un nouveau client. Sauvée par le gong, me dis-je, soulagée, en pivotant sur moi-même.

— Que puis-je faire pour...

Je m'interrompis en reconnaissant la nouvelle venue.

— Bonjour ! fis-je, un sourire incertain aux lèvres.

Clare, car c'était elle, agita la main. Elle n'avait pas l'air dans son assiette.

— Bonjour.

Un silence gêné s'ensuivit. Elle avait apparemment une idée en tête, quant à savoir quoi, mystère.

— Je te sers quelque chose ? demandai-je, ne sachant trop sur quel pied danser.

— On peut parler une minute ?

Je ne m'attendais pas à ça. Je lançai un regard interrogateur vers mes deux collègues. Connie haussa les épaules.

— T'inquiète, on pourra se passer de toi un moment.

— Merci.

J'ôtai mes gants en plastique et suivis Clare dehors. Je l'aimais bien, même si je la connaissais à peine. C'était un peu surréaliste de la rencontrer ici.

— Comment as-tu su où me trouver ?

— L'une des caissières m'a dit t'avoir aperçue ici un jour, alors je me suis dit que je ne risquais rien d'aller voir.

— Tu es en pause déjeuner ? Quoi de neuf après mon départ ? ajoutai-je, certaine que mon renvoi était le principal sujet des ragots, vu qu'il datait de moins d'une semaine.

Clare émit un petit rire.

— Aucune idée. J'ai démissionné juste après.

J'accusai le coup.

— C'est vrai ?

La jolie rousse hocha la tête.

— Mme Holloway n'a pas eu l'air émue plus que ça, mais Rob a essayé de me faire changer d'avis. Il était choqué par la façon dont tu as été licenciée. J'ai l'impression qu'il aurait pris ta défense s'il avait su.

— Oui, peut-être..., murmurai-je sans conviction. Ça devait finir par arriver, de toute façon.

— C'est quand même invraisemblable ! Et en plus, c'est injuste. Je n'ai pas mâché mes mots pour

dire à Rob ma façon de penser : si la responsable se permettait d'agir de cette manière avec toi, rien ne l'empêcherait de faire pareil avec moi. Comment voulais-tu que je reste avec cette épée de Damoclès au-dessus de ma tête ? La plupart des collègues sont de cet avis, mais elles ont trop la trouille de perdre leur job pour le dire. À ta place, je l'aurais traitée de tous les noms d'oiseaux, cette vieille bique.

Son discours véhément me laissa sans voix. Moi qui croyais que les mauvaises langues s'activeraient sur mon compte et qu'on s'en tiendrait là.

— Je vais aussi bien que possible, tu sais, dis-je, une fois ma surprise passée. Heureusement que j'ai la sandwicherie, même s'il me faudrait quelques heures supplémentaires pour joindre les deux bouts.

— Ça tombe à pic. J'ai un boulot pour toi. Ça t'intéresse ?

Je la dévisageais, éberluée. Je venais de comprendre pourquoi elle tenait à me parler à l'abri des oreilles indiscrètes.

— C'est-à-dire ?

— Tu connais le country club au nord de la ville ? J'ai réussi à décrocher un poste d'hôtesse grâce à la recommandation d'un membre de l'église que je fréquente. J'ai commencé le jour où j'ai démissionné du supermarché. Imagine-toi que plusieurs de mes collègues là-bas avaient entendu parler de ton histoire. Elles m'ont accablée de questions pour connaître les détails.

J'étouffai un soupir, effrayée par l'ampleur du scandale auquel j'étais mêlée malgré moi.

— Mme Holloway n'est pas en odeur de sainteté, figure-toi. C'est une vieille harpie, sauf que personne n'ose le lui dire en face. Quel tas d'hypocrites, alors ! Tout le monde est bien disposé en ta faveur, même si j'en ai peut-être rajouté un peu.

Apparemment, Clare aimait bien tourner autour du pot. Je jetai un coup d'œil à l'intérieur du snack. Connie et Elise ne nous quittaient pas des yeux.

— Tu en as rajouté ? C'est-à-dire ? Je dois bientôt retourner travailler, précisai-je, espérant qu'elle comprendrait l'allusion et abrégérait les préambules.

— Oh, excuse-moi ! Bref, j'ai parlé de toi au patron et il aimerait te faire passer un entretien !

— C'est vrai ?

— Absolument. Norma-May est en congé de maternité, c'était la responsable des banquets. Les autres aimeraient bien avoir son poste parce que les pourboires peuvent doubler le salaire. J'étais stupéfaite qu'on me propose de la remplacer, vu que je suis nouvelle. J'aurais cru qu'ils choisiraient quelqu'un avec un peu plus d'ancienneté.

— Clare !

— Bref, un poste d'hôtesse est vacant. C'est assez urgent. Tu ferais bien de te présenter le plus vite possible.

Je restai sans voix, ne sachant si c'était une occasion à saisir ou une nouvelle désillusion annoncée. Apparemment, elle interpréta mon silence comme un refus.

— Réfléchis, d'accord ? On se connaît à peine, je sais, mais je n'ai pas avalé la façon dont on t'a virée.

— J'hésite. Quand est-ce que je pourrais me présenter à l'entretien, à ton avis ?

— Tu finis à quelle heure aujourd'hui ?

Deux heures plus tard, je me retrouvai dans la voiture de Clare en me demandant dans quelle galère je m'étais embarquée.

Le portail du club franchi, j'aperçus plusieurs Mercedes et Cadillac stationnées à côté de la guérite du voiturier et au moins deux voitures de sport italiennes dernier cri sur le parking. Je tirai nerveusement sur ma jupe tandis que Clare se dirigeait vers le fond, dans l'emplacement réservé aux employés. Elle se gara et descendit en vitesse, tandis que je prenais le temps de m'examiner dans le rétroviseur. Mais qu'est-ce que je fabriquais ici ?

Elle ouvrit ma portière et me tira presque dehors

— Tu es parfaite, me rassura-elle en m'inspectant du regard. Nous sommes à peu près de la même taille, même si tu as un peu plus de poitrine que moi.

En revenant me chercher au snack à la fin de mon service, elle m'avait fourré un sac dans les mains et m'avait poussée sur la banquette arrière pour que je me change. C'était une riche idée, vu que j'étais vêtue en tout et pour tout d'une paire de jeans et d'un vieux T-shirt. Elle m'avait apporté un chemisier et une jupe aux couleurs printanières, jaune et orange vif – qui n'avaient pas l'air de provenir d'une boutique bon marché – ainsi que des sandales compensées un peu trop grandes. Dans cette tenue, j'avais l'impression d'être un imposteur, une SDF parachutée dans un cercle huppé et j'avais peur d'être démasquée.

Je m'efforçai de rester zen et suivis Clare à travers un immense vestibule qui débouchait dans un couloir menant à des bureaux. Une foule de gens tirés à quatre épingles s'agitaient en tous sens.

— Il y a un mariage, alors tout le monde doit mettre la main à la pâte, précisa Clare, tandis que nous remontions le flot à contre-courant. Viens, l'administration n'est pas très loin.

La cohue se clairsema à proximité de l'espace fitness. Non loin des courts de tennis, des femmes en jupette blanche, une raquette à la main, nous dépassèrent sans nous accorder regard. Tant mieux. Je préférais l'anonymat et me demandai ce qu'elles auraient pensé si j'avais débarqué en jean troué et en tongs.

Nous étions enfin arrivées dans le saint des saints. Le décor était luxueux. Cela se voyait à une foule de détails, tels les sols en marbre, les boiseries anciennes, les objets d'art exposés dans des vitrines. D'immenses lustres pendaient des hauts plafonds, et des appliques en cristal habillaient les murs. L'endroit respirait la richesse sans tomber dans le mauvais goût, ce qui n'était pas pour me rassurer. Qu'est-ce que je fabriquais ici ? Je n'étais pas à ma place.

— J'ai envoyé un message à Drew, enfin, à monsieur Ford, pour l'avertir, signala Clare. C'est lui qui m'a fait passer mon entretien d'embauche. Ne bouge pas, je reviens tout de suite.

Ma nervosité redoubla lorsqu'elle disparut au détour d'un couloir. Je feuilletai les revues étalées sur la table basse devant les canapés et admirai les bibelots dans les vitrines. Mon inquiétude redoubla à mesure que les minutes s'écoulaient. Où était passée Clare ? Je surveillais l'endroit où elle avait disparu, mais ce n'était qu'un simple couloir, semblable à celui que nous avions emprunté.

Craignant de me perdre si je m'y aventurais, je me rabattis sur la salle d'attente. Il y en avait une seconde plus petite en enfilade, de l'autre côté d'une porte cintrée. J'aperçus des rafraîchissements disposés à côté d'un piano à queue. J'entrai et sirotai un verre d'eau tout en caressant le bois laqué du bout des doigts avant de m'installer sur la banquette, puis je soulevai le couvercle avec un luxe de précautions. Comme ce n'était pas vraiment le lieu où faire des gammes, je me bornai à plaquer de mémoire quelques accords sur le clavier.

— Vous savez jouer ?

De surprise, j'enfonçai une touche et me couvris la bouche d'une main, horrifiée, tandis que l'onde sonore se propageait entre les murs. Je bondis sur mes pieds pour faire face à mon interlocuteur, qui m'observait avec intérêt.

— Je suis désolée, je ne l'ai pas fait exprès.

Le jeune homme, à qui je donnais entre vingt-cinq et trente ans au maximum, n'avait pas l'accent de la région. Il était blond, élancé, le regard brillant d'intelligence.

— Vous aviez l'air d'être à votre affaire, dit-il d'une voix douce. Et je vous en prie, ne vous excusez pas. Je ne pense pas que le piano ou nos hôtes aient été importunés par un son aussi léger.

— Il y a des années que je n'ai pas joué, dis-je, les yeux obstinément baissés. C'est un très bel instrument. J'ai appris sur un Steinway exactement pareil.

— Donc vous êtes musicienne. C'est bien ce que je pensais. Je m'appelle Andrew Ford, enchanté, ajouta-t-il, la main tendue.

Je la serrai, non sans hésitation.

— Lacey St. James. Clare m'a dit de vous voir pour le poste d'hôtesse.

En parlant de Clare, où était-elle passée ? Je jetai un coup d'œil alentour, mais je ne l'aperçus nulle part.

Andrew parut lire dans mes pensées.

— Nous manquons de personnel en ce moment, alors je l'ai envoyée assister le maître d'hôtel. Nous avons un mariage cet après-midi et trois de nos serveurs sont absents pour cause de maladie. Vous tombez à pic.

J'avais le vertige et m'efforçai de me ressaisir. Travailler dans un endroit pareil devait rapporter beaucoup plus que le snack.

— Ce n'était pas prémédité, monsieur Ford.

Le « monsieur » le fit tiquer.

— « Monsieur Ford », c'est mon père, pas moi. En attendant, appelez-moi Andrew, puisque nous ne faisons que bavarder de choses et d'autres. Voudriez-vous me jouer quelque chose ? ajouta-t-il sans transition en désignant le piano du menton.

Stupéfaite, je ne savais trop comment réagir. Je finis par me rasseoir, les yeux rivés sur les touches.

— Il y a des années que je n'ai pas touché un piano, répétai-je d'une voix éraillée par l'émotion, pendant qu'Andrew contournait le piano pour se planter près de moi. Avez-vous une préférence ?

— Ce qui vous plaira.

Comme par un fait exprès, du moment qu'il me laissait le choix, j'avais l'esprit vide. Histoire de gagner du temps, je laissai mes doigts courir sur les touches, jouant une octave avant de revenir au do du milieu. Le piano possédait des qualités sonores très proches d'un instrument de concert. Je n'avais jamais eu l'occasion de jouer sur un si bel objet.

De peur de me ridiculiser, je commençai par *La lettre à Élise* de Beethoven, l'un des premiers airs que j'avais appris. Mes doigts virevoltaient sur le clavier. Apparemment, ils avaient gardé leur agilité malgré le manque de pratique. Je jouai avec brio et fis un sans-faute dont je fus la première étonnée.

— Pas mal, concéda Andrew quand je ralentis le tempo. À présent, quelque chose d'un peu plus rythmé peut-être ?

J'enchaînai avec la *Marche turque* de Mozart, souriant aux anges à mesure que la mélodie entraînante s'élevait dans la pièce. J'avais oublié l'extraordinaire sensation des touches sous mes doigts. Je commis quelques erreurs jusqu'à ce que mes mains, restées si longtemps inactives, s'échauffent au souvenir de cette mélodie que j'aimais tant. Les sonorités envoûtantes de la musique, ma musique, n'en

finissaient pas de résonner dans ma tête.

— Connaissez-vous quelque chose de plus moderne ?

Une minute plus tard, j'entendis Andrew glousser en entendant les premiers accords de *I Kissed a Girl* de Katy Perry. Je pinçai les lèvres pour réprimer un sourire, puis enchaînai sans transition avec *Poker Face* de Lady Gaga. J'avais appris ces deux airs à l'oreille en attendant de pouvoir acheter les partitions. C'étaient mes chansons préférées à l'époque où j'avais arrêté les leçons.

Je relevai la tête et glissai un œil en direction d'Andrew. Il souriait, l'air épaté.

— Impressionnant. Quel est le morceau le plus difficile que vous connaissiez ?

Je terminai le dernier couplet et pris le temps de la réflexion. Je sursautai en entendant des applaudissements nourris fuser brusquement autour de moi. J'avais des admirateurs sans le savoir. Les femmes que j'avais vues un peu plus tôt près des courts de tennis ainsi qu'un couple âgé extrêmement élégant. Je jetai à Andrew un regard affolé qu'il ne manqua pas de remarquer.

— Trop tard. Maintenant qu'ils sont là, vous ne pouvez plus reculer.

Il y avait belle lurette que je ne m'étais pas produite en public. Brusquement, une partition qui avait représenté un défi de taille me revint à la mémoire.

— Il y a longtemps que je n'ai pas joué ce morceau, dis-je. Je risque de la massacrer, je vous préviens.

— J'ai du mal à le croire.

J'aurais aimé éprouver la même confiance en mes capacités rouillées. Je m'assouplis les doigts avant d'attaquer la *Rhapsodie Hongroise n° 2* de Liszt. C'était le dernier morceau que j'avais étudié avant la mort de mon père – mon beau-père. Je croyais que ces tristes souvenirs raviveraient mon chagrin. Je me trompais. Au lieu de quoi, je m'abîmai tout entière dans la musique qui surgissait sous mes doigts. La partition était semée d'embûches et je préfèrai sauter une grande partie du prélude avant de me lancer dans les passages délicats.

Ma mémoire me jouait des tours. Je parvins à contourner les difficultés pour ne pas laisser voir que j'avais pris quelques libertés. Je commis davantage de fautes, cette fois, mais je réussis à ne pas m'affoler. Je terminai sur une dernière fioriture particulièrement brillante, ovationnée par le public massé autour de moi.

— Je n'avais pas entendu ce morceau depuis le jour où j'ai vu Bugs Bunny l'interpréter au cinéma, déclara la femme âgée en me décochant un clin d'œil avant de repartir avec son mari.

Je me mordis les lèvres pour déguiser mon enthousiasme. Pas facile.

Quand tout le monde s'en fut allé, Andrew s'apprêtait à dire quelque chose lorsqu'un homme à la chevelure grisonnante s'approcha du piano. Drew, se raidit mais l'autre ne lui prêta aucune attention. Il s'arrêta à côté de la banquette et me dévisagea.

— Vous êtes venue pour le job de pianiste ?

— Euh...

Je lançai un regard interrogatif à Andrew. Le job de pianiste ?

— Oui, répondit-il à ma place.

Le vieil homme hocha la tête sans me quitter du regard.

— La prochaine fois, vous irez dans une salle du fond pour ne pas déranger les clients. Cela dit, vous êtes embauchée. Les préparatifs du mariage Bozeman-Gautier ont pris du retard, ajouta-t-il à l'adresse d'Andrew. Veille à ce que tout soit prêt à temps.

— Oui, monsieur.

Cet échange me laissa perplexe.

— Qui est-ce ? demandai-je quand il eut disparu.

— Mon père. Le propriétaire et le P.-D.G. du club. S'il dit que vous êtes engagée, c'est que vous n'avez pas de souci à vous faire.

— Je ne savais pas que j'auditionnais, murmurai-je en retenant un cri de joie. Il a aimé ce que j'ai joué, vous croyez ?

— Ne le prenez pas mal, mais je pense que votre talent n'a rien à voir dans l'histoire.

Ces paroles, prononcées d'une voix neutre me piquèrent au vif. Les bras ballants, je croisai le regard confus d'Andrew et détournai la tête.

— Zut... ce n'est pas ce que je voulais dire... Celle d'avant nous en a fait baver des ronds de chapeau... Vous êtes très douée, rien à voir avec l'autre...

Un silence gêné s'ensuivit. Il me tendit une liasse de papiers.

— Si le poste vous intéresse, remplissez ces formulaires. Mon numéro est noté dessus, appelez-moi pour qu'on fixe un prochain rendez-vous. Vous me les rapporterez en même temps.

Je ramassai les papiers et me levai sans rien dire.

— Vous êtes vraiment douée, répéta-t-il tandis que je battais en retraite vers la sortie.

Je me retournai. Il se frottait la joue, l'air perplexe.

— Je ne pensais pas trouver quelqu'un d'aussi brillant dans cette petite ville.

— En fait, je ne suis pas d'ici, lançai-je avant de gagner la porte.

Je me repassai son commentaire en boucle, même si je comprenais que cela n'avait rien de personnel et qu'il avait un vieux compte à régler avec celle qui m'avait précédée. Je trouvais Andrew très sympathique. Impossible de décliner sa proposition. J'étais en train de réaliser un rêve dont je ne soupçonnais même pas l'existence. J'en trépisais presque d'excitation.

Il retourna à ses occupations tandis que je prenais la direction opposée, à la recherche de Clare. Je pêchai mon portable au fond de mon sac pour vérifier ma messagerie, puis entrepris d'envoyer un texto à Everett. J'en avais déjà rédigé la moitié pour lui raconter mon aventure lorsque je m'interrompis, les yeux fixés sur l'écran. Je ne soupçonnais pas à quel point j'étais devenue accro. J'en fus profondément troublée. La nature de notre relation me plongeait dans un grand désarroi. Était-il juste un ami, ou davantage ?

Clare choisit ce moment pour reparâître. J'effaçai le message et refermai le téléphone. Elle sautillait de joie et me sauta carrément au cou.

— C'était toi qui jouais du piano tout à l'heure ? C'était génial !

Son enthousiasme m'arracha un sourire.

— On dirait que je ne vais pas travailler comme serveuse.

— Tout juste ! J'ai appris qu'ils en avaient déjà embauché deux. Tu n'aurais pas eu le poste, de toute façon.

J'avais une sacrée chance. Pour une fois.

— Ne t'en fais pas ! Ce job est dix fois plus intéressant et mieux payé. L'autre pianiste s'en vantait à longueur de journée.

— Merci. Je me demande ce que je ferais sans toi, bredouillai-je, ne sachant comment lui exprimer ma gratitude.

— À quoi servent les amis ? fit-elle avec un immense sourire.

— Tu travailles ce soir ?

Elle hocha la tête.

— N'empêche que j'ai le temps de te raccompagner à ta voiture.

— Tu finis à quelle heure ?

— Vers vingt et une heures. Pourquoi ?

— Ça te dirait de m'accompagner au concert ?

Le McHenry était un bar assez récent et unique en son genre.

Pour commencer, il était situé à l'extrémité nord de la ville, à la limite de la banlieue chic, non loin du country club. Du coup, les boissons étaient deux fois plus chères qu'ailleurs. Paradoxalement, l'endroit était très prisé des noctambules et affichait toujours complet en fin de semaine. Ce soir-là ne faisait pas exception. Il était bondé d'étudiants en goguette.

— Je ne suis jamais venue ici ! hurla Clare à mon oreille tandis que nous longions un mur en béton en direction du club. C'est l'un des endroits les plus branchés du coin, à ce que j'ai entendu dire.

Une fois à l'intérieur, je fonçai sur une table qui venait de se libérer.

— Le meilleur de la région, tu veux dire ! criai-je sur le même ton. On va bien s'amuser !

Je feignais un enthousiasme que j'étais loin d'éprouver. En réalité, j'étais morte de trac. Les gars du chantier étaient invisibles. Difficile d'ailleurs de reconnaître qui que ce soit au milieu de cette foule, d'autant qu'il y avait certaines personnes que je voulais à tout prix éviter. Je reportai mon attention sur Clare, histoire de penser à autre chose.

Avec son chemisier boutonné jusqu'au cou et sa jupe sage au-dessus du genou, elle avait un look très BCBG qui lui allait à merveille.

— Tu es très chic, je trouve.

— Elle observait avec curiosité le bar plein comme un œuf.

— Merci, je n'ai pas trop l'habitude de sortir, tu sais.

— Quand l'orchestre va jouer, ça va chauffer, tu vas voir !

J'avais déjà entendu Twisted Melody, le groupe qui devait se produire ce soir-là. Ils étaient très bons. Quant à savoir si Cole serait à la hauteur, je l'ignorais. Il était encore tôt et la scène était déserte. La sélection du DJ n'était pas trop mauvaise, heureusement. Une ou deux bières plus tard, j'allongeai une bourrade sur l'épaule de Clare.

— On va danser ? Tu me montres un peu ce que tu as dans le ventre ?

— Je suis archinulle, protesta-t-elle avec un petit rire nerveux.

— Viens, il faudra bien que tu apprennes un jour ou l'autre.

Je l'attrapai par la main et l'entraînai vers un espace vide au milieu de la piste. Dès que j'y eus posé le pied, je me rendis compte à quel point la danse m'avait manqué. Je me sentais enfin libre au milieu des corps qui se contorsionnaient autour de nous. On aurait dit que la musique résonnait en moi et qu'il me suffisait de fermer les yeux pour oublier tous mes soucis.

Je laissai résolument de côté ces considérations et fis tourner Clare.

Elle riait à gorge déployée.

— Bon, allez, montre-moi à quel point tu ne sais pas danser.

Elle n'avait pas menti, elle était raide comme une poupée de bois. Au bout d'un moment, elle se décoïna un peu. Le DJ passait de la musique disco censée plaire au jeune public, alors que les autres boîtes privilégiaient le bon vieux rock'n'roll des familles.

Longtemps plus tard, Clare, hors d'haleine, cessa de se trémousser et j'en profitai pour me déhancher sur un rythme endiablé, les yeux clos, comme en transe. Soudain, je sentis quelqu'un me coller par derrière et je revins sur terre. Je rouvris les yeux et pivotai sur moi-même pour me retrouver nez à nez avec un tout jeune homme, une casquette vissée sur la tête. Il était captivé par mon décolleté. Il tenta de m'attirer à lui, mais Clare s'interposa.

— Désolée, elle est avec moi, fit-elle en me prenant par la

main.

J'éclatai de rire devant le regard médusé du garçon, tandis qu'elle se plaquait contre moi.

À voir le sourire extatique du gosse, je décidai de lui en mettre plein la vue et frottai langoureusement mes fesses contre le bassin de Clare. Elle prit la chose avec humour et me donna une petite tape sur le derrière, ce qui nous fit glousser de rire.

Un coup d'œil à la scène m'apprit que l'orchestre se préparait. Cole et Everett devaient être arrivés, mais il y avait tellement de monde que, même juchée sur mes hauts talons, je ne distinguais rien pardessus la marée des visages.

— On va prendre un verre ? proposai-je à Clare.

Elle poussa un petit cri ravi, visiblement déjà un peu pompette, et me suivit sans se faire prier.

— C'est génial, s'égosilla-t-elle tandis que nous jouions des coudes à travers la foule. Quelle expérience ! Je n'ai pas l'habitude de ce genre d'endroit.

— Pas possible ?

Elle avait à peu près mon âge. Au fond, j'ignorais tout d'elle. Elle pouvait aussi bien avoir grandi dans un couvent, pour ce que j'en savais. Je lui tendis une bouteille d'eau avec un sourire encourageant.

— Tiens, avale-moi ça.

Je parvins à attirer l'attention d'un serveur.

— Deux tequilas, s'il vous plaît.

— Tu es folle ou quoi ? protesta-t-elle.

— Voilà le mode d'emploi pour boire un shot de tequila : lécher, une pincée de sel, relécher, boire et croquer.

Elle contempla le liquide ambré avant de soulever avec précaution le verre orné d'une rondelle de citron.

— Je n'ai rien compris.

Je ramassai la salière au milieu de la table. Puis je léchai le dos de ma main, y saupoudrai quelques grains de sel, léchai de nouveau ma main et avalai d'un trait. Le liquide me brûla la gorge et je suçai vite le citron vert.

— À toi.

Clare saisit la salière d'une main mal assurée. Elle rassembla son courage et se jeta à l'eau. Après avoir bu le shot, elle chercha la rondelle de citron au petit bonheur et y mordit entre deux hoquets.

— C'est atroce, bredouilla-t-elle d'une voix cassée.

Je me sentis un peu coupable. J'aurais dû commander de l'alcool de meilleure qualité.

J'éclatai de rire en la voyant faire signe au barman.

— C'est une question d'habitude, dis-je. Je te promets de te ramener à bon port, ce soir. Ces deux-là sont pour toi. Tu vas y arriver comme une grande, j'en suis sûre.

Je la regardais ingurgiter le second verre avec une grimace lorsque je sentis que l'on me poussait par-derrière. Je m'écartai en vacillant sur mes stilettos et sentis un liquide froid dégouliner le long de ma hanche. Stupéfaite, je pivotai sur mes talons pour voir Ashley qui me renversait son verre dessus avec un sourire mauvais.

Je suffoquai sous le coup de la surprise. Le tissu trempé me collait à la peau. Je tirai sur mon petit haut pour le détacher de mon ventre.

Ashley me décocha un sourire carnassier en agitant les mains avant de disparaître dans la foule.

— Quelle garce ! beugla Clare à côté de moi.

Everett s'avança vers nous.

— Que s'est-il passé ? questionna-t-il d'une voix forte pardessus le brouhaha.

— Rien.

Je scrutai la salle et repérai un petit groupe hilare qui faisait des messes basses en me regardant. Ma bonne humeur s'évapora comme neige au soleil. J'avais envie de rentrer sous terre.

— Je vais aux toilettes, soufflai-je à l'oreille de Clare.

— Je t'accompagne.

Je fis non de la tête et gagnai le fond de la salle comme un zombie. Le liquide froid imbibait mes vêtements et me glaçait la peau. J'étais sûre qu'il allait coller en séchant. Par chance, je portais un corsage vert où la traînée visqueuse ne se voyait pas trop et j'espérais que la soirée ne serait pas complètement gâchée.

Everett m'attendait devant la porte lorsque j'émergeai des lavabos. Je m'adossai au mur et épongeai l'étoffe trempée à l'aide d'une poignée de serviettes en papier.

— C'est la fille avec qui tu avais déjà eu maille à partir le jour où on s'est rencontrés ?

Je hochai la tête en silence. J'avais l'impression que tous les regards étaient rivés sur moi et je n'avais qu'une envie – disparaître sous terre. Je m'apprêtais à m'excuser et à le planter là quand je fus assez inspirée de lever les yeux. Je restai sans voix, le souffle coupé. Il portait une chemise bleu foncé cintrée et un jean noir taille basse qui soulignait ses hanches minces. Le souvenir de son torse nu que j'avais admiré un peu plus tôt dans la journée me fit saliver au point que j'en oubliai ce que je voulais dire.

Sur ces entrefaites, deux filles surgirent des toilettes, penchées l'une vers l'autre pour se faire entendre malgré le vacarme. Celle qui avait de longs cheveux noirs et le visage outrageusement maquillé se campa devant Everett et le dévisagea avec intérêt. Les yeux de son amie s'élargirent et elles restèrent plantées là à le regarder, excitées comme des puces.

Dégagez, sales garces, il est à moi.

Ma réaction me surprit. Everett ne parut même pas remarquer le manège de ces gourdes qui le fixaient ouvertement et me toisaient avec dédain. Je voyais bien qu'elles se donnaient mutuellement du courage avant de lui adresser la parole. Brusquement, j'éprouvai l'envie de frapper quelqu'un.

Bon sang !

— J'ai besoin de prendre l'air, bafouillai-je.

Sans vérifier s'il m'avait entendue, je jouai des coudes en direction de la porte. Derrière moi, j'entendis la musique du DJ faiblir tandis que le groupe se préparait à attaquer le premier morceau. Je n'avais qu'une idée en tête – fuir cette foule en délire – et je me précipitai vers la sortie en bousculant tous ceux qui me barraient le passage.

Le ciel nocturne était nuageux et l'humidité accablante. Les orages étaient fréquents en cette saison, mais comme il n'y avait pas un souffle de vent, je ne m'inquiétais pas trop. Je contournai la façade et m'adossai au mur avec un soupir de soulagement. Un bruit de pas troubla le silence et Everett se glissa près de moi.

— Je croyais que tu voulais faire un tour, dit-il avec son fameux petit sourire en coin.

Sa présence m'apaisa, comme d'habitude. Mon débardeur poisseux me collait à la peau et je l'agitai pour le faire sécher.

— Très drôle... Je ne savais plus où me mettre tout à l'heure, au cas où tu ne l'aurais pas vu.

— Ah bon ? Personnellement, j'adore les concours de T-shirts mouillés.

J'éclatai de rire.

— Oh, toi, ça va...

Il se pencha et m'assena une petite tape sur l'épaule.

— Alors, c'est comme ça qu'on s'amuse dans le coin ?

Je renversai la tête pour observer le ciel. Soudain, un rayon de lune perça entre les nuages et je distinguai devant nous un bosquet de pins qui avait résisté à la civilisation.

— Ce n'est pas si violent d'habitude. Remarque, pour toi, c'est typique du Sud : des ragots et le far west, ajoutai-je sans réussir à cacher mon amertume. Je suis devenue miss Catastrophe, dernièrement. À croire que j'attire les ennuis.

Il m'interrompit, le doigt pointé en direction des arbres tout proches.

— C'est quoi ça, là-bas ?

Je tournai les yeux dans cette direction sans rien distinguer dans le noir. Au moment où j'allais lui demander des explications, j'aperçus une lueur scintillante, suivie d'une seconde. Je compris immédiatement.

— Des lucioles.

Il plissa les yeux dans l'obscurité, la bouche entrouverte. Dieu qu'il était beau ! Je faillis éclater de rire devant sa réaction. J'avais eu exactement la même quand j'avais aperçu ma première luciole.

— Tu veux les voir de plus près ?

Sans attendre sa réponse, je lui saisis la main et l'entraînai vers les minuscules lumières au milieu des arbres. Les aiguilles et les pommes de pin crissaient sous nos pas. Les lucioles ne se laissaient pas attraper d'habitude, mais l'air frais les avait rendues un peu léthargiques, de sorte que je réussis à en coincer une contre un tronc arbre.

Je tendis mes mains en coupe à Everett.

— Tiens. Elle ne va pas te mordre, ne t'en fais pas.

Je ressentis comme une décharge électrique lorsque ses mains se glissèrent sous les miennes. Je me raidis et me mordis les lèvres pour ne pas gémir. Je n'avais pas envie de rompre le charme. Je finis par déposer l'insecte au creux de ses paumes et le regardai clignoter faiblement entre ses doigts.

— C'est minuscule, murmura-t-il tout bas, comme s'il craignait de l'effrayer.

Il porta les mains à ses yeux et les entrouvrit avec précaution pour regarder à l'intérieur. La bestiole ne bougeait pas. Soudain, elle prit son envol, comme si la chaleur de sa peau l'avait ranimée. Elle voltigea autour de sa tête un petit moment avant de disparaître dans les fourrés.

— C'est cool, hein ? dis-je. C'est l'une des choses les plus sympas que j'ai découvertes en arrivant ici. Ma mère m'avait donné un bocal et elle m'avait dit de...

Everett s'inclina vers moi. Je m'interrompis brusquement, le dos contre un tronc d'arbre, tandis qu'il posait ses mains de part et d'autre de mes épaules. Il baissa la tête et frotta sa joue contre la mienne.

— Toi aussi, tu es une des choses les plus sympas que j'ai découvertes ici.

Je cherchais mes mots. Il ne me touchait pas, mais son corps tout près du mien provoquait en moi de curieuses réactions. Les pointes de mes seins se dressèrent douloureusement et je sentis une onde brûlante me parcourir de part en part. J'humectai mes lèvres sèches et coulai un regard entre mes cils, fascinée par ses lèvres pleines à quelques centimètres des miennes. L'envie me démangeait d'appuyer les mains sur son torse pour en savourer la fermeté.

— Tu sens bon, murmura-t-il, le nez dans mon cou.

Je retins mon souffle lorsqu'il se déplaça de l'autre côté.

— C'est quoi, ton parfum ?

En fait, je n'en avais pas mis ce soir-là, ce qui rendait la situation encore plus excitante. Incapable de me retenir, je plaquai les paumes sur son torse et sentis ses muscles se crispier alors que j'en redessinai les pleins et les déliés du bout des doigts.

Il laissa échapper un gémissement et se mit à me mordiller l'oreille. Je suffoquai. J'enroulai les

doigts dans la soie de sa chemise, brûlant d'envie de me coller encore plus étroitement contre lui. Je meignis doucement tandis qu'il mordillait, suçait, léchait tour à tour le lobe de mon oreille de sa langue brûlante.

Soudain, des phares balayèrent le parking, illuminant brièvement l'endroit où nous nous trouvions avant de s'éteindre. Cela me fit l'effet d'une douche froide. Je m'avisai que nous étions bien visibles, même dans l'obscurité. Je froissai sa chemise entre mes doigts, le cerveau flottant dans le brouillard, incapable de prendre une décision. Je réussis à le repousser au prix d'un énorme effort, terriblement frustrée quand il finit par s'écarter.

Je pris une profonde inspiration.

— Ce n'est pas l'endroit le plus glamour pour s'embrasser, tu sais.

— Au contraire. Te prendre contre un arbre serait sacrément glamour, si tu veux mon avis.

Le peu de bon sens qui me restait déserta mon cerveau devant les images osées que suscitaient ses paroles. Pourtant, j'étais incapable de me laisser aller.

Je m'éclaircis la gorge.

— Oui, mais il y a des tiques dans le coin.

Plus sexy que ça, tu meurs.

J'émis un petit cri de surprise quand il me souleva dans ses bras et je m'accrochai à son cou pour ne pas tomber lorsqu'il pivota pour se retrouver le dos à l'arbre.

— C'est mieux comme ça ?

Je me retrouvai à califourchon sur ses cuisses, les seins pressés contre son torse dur, et je sentis ses biceps se tendre sous l'effort.

— Pas vraiment, haletai-je d'une voix haut perchée. Elles vont mettre le grappin sur toi maintenant.

Il éclata de rire.

— J'adore quand tu me dis des mots doux.

Je lui tapotai le bras et il me relâcha.

— Tu veux une petite démonstration ?

Il tourna la tête vers moi.

— Chiche !

Mon corps répondit instantanément au défi, mais je parvins à me dominer et tentai de changer de sujet. Il y avait quelque chose que j'étais censée faire ce soir... ah oui...

— Il faut que j'y retourne, dis-je en désignant le club. J'ai promis à Clare de la ramener chez elle. Je vais voir si tout va bien.

J'étais à peu près certaine qu'elle s'en tirait parfaitement sans moi. C'était un prétexte bidon, mais je n'avais pas trouvé mieux et je m'y accrochai comme à une bouée de sauvetage. Everett me gratifia d'un grand sourire et s'effaça galamment pour me laisser passer.

— Les dames d'abord.

La queue pour entrer dans le bar s'était encore allongée. Par chance, le videur nous laissa passer sans problème. La salle était plongée dans l'obscurité et le concert battait son plein. Je m'immobilisai, les yeux rivés sur la scène.

— C'est Cole ?

— Oui.

Si je n'avais pas su que nous nous trouvions dans un bar au fin fond du Mississippi, j'aurais cru assister à un vrai concert de rock. Les Twisted Melody interprétaient l'un des derniers tubes des Fall Out Boys comme des pros et, à en juger par les acclamations, le public déchaîné était de cet avis.

— Il est sacrément bon.

— Il sera content de l'entendre. Viens, on va rejoindre ta copine.

Autant chercher une aiguille dans une botte de foin. Pas la moindre rousse à l'horizon. Je commençais à m'inquiéter. C'était stupide. Clare était une grande fille, elle pouvait se débrouiller toute seule. Sauf qu'elle m'avait avoué n'avoir jamais fréquenté ce genre d'endroit. Et puis elle n'avait pas hésité à lâcher son boulot pour moi. C'était donc à mon tour de m'occuper d'elle.

Je m'approchai du comptoir.

— Excusez-moi, dis-je au barman. Vous n'auriez pas vu la fille qui m'accompagnait tout à l'heure ?

— Si. Elle était avec un type coiffé d'un chapeau de cowboy. Il avait l'air pas mal bourré, lui aussi.

J'ouvris de grands yeux.

— Elle était ivre ?

Nous ne nous étions pas attardés longtemps dehors, et même si elle ne tenait pas bien l'alcool, elle n'aurait pas pu être soûle avec les deux malheureux shots de tequila qu'elle avait ingurgités.

Il haussa les épaules.

— Il lui a offert un verre et ils ont dansé un peu. Je crois qu'elle ne se sentait pas bien. Il l'a accompagnée dehors.

J'en eus froid dans le dos.

— Ils sont sortis par où ?

L'homme m'indiqua l'issue principale. Je fonçai vers la porte, bousculant tous ceux qui se trouvaient sur mon chemin. Une fois dehors, je me ruai vers le parking éclairé, essayant de repérer un type en train de remorquer une rousse à moitié sonnée.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Everett, surgi de nulle part.

— Il faut retrouver Clare. C'est urgent.

Paniquée, je me mis à explorer le parking au pas de course, manquant me tordre les chevilles sur les gravillons. J'ôtai mes chaussures, indifférente à la morsure des petits cailloux.

Everett ratissait l'allée parallèle. J'espérais qu'à nous deux nous réussirions à tirer Clare de ce guêpier. J'aurais dû demander au barman depuis combien de temps ils étaient partis. Everett et moi nous étions absents une vingtaine de minutes à peine, et j'espérais qu'ils ne s'étaient pas déjà volatilisés.

Je scrutai méthodiquement l'intérieur des coupés et des 4×4. J'étais si concentrée que je ne fis pas attention où je mettais les pieds. Je ressentis soudain une douleur fulgurante et hurlai en me cramponnant à une voiture pour ne pas tomber. Everett survint presque instantanément à mes côtés.

— Ça va ?

Mon pied nu pissait le sang. La blessure me faisait un mal de chien et j'étouffai un cri de douleur lorsque Everett se pencha pour me palper le pied.

— Oui, c'est juste que...

Du coin de l'œil, j'aperçus un 4×4 qui manœuvrait pour sortir du parking, tous phares éteints. À travers la fenêtre côté conducteur, je devinai une silhouette portant un chapeau de cow-boy et une autre affalée sur le siège passager. Je repoussai Everett et me jetai devant le véhicule.

La grosse voiture stoppa devant moi dans un crissement de pneus et de gravier. Je restai là, pliée en deux sur le capot, souffrant le martyr. La portière du conducteur s'ouvrit et un homme blond en jaillit.

— C'est quoi ce bordel ? hurla-t-il, très énervé.

Je clopinai du côté passager et ouvris la portière. Personne. Je la refermai à la volée, ouvris la portière arrière et grimpai sur la banquette.

— Clare, tu m'entends ? Réveille-toi, ma belle.

— Qu'est-ce tu fous, connasse ? s'époumona le type.

Des mains m'empoignèrent par les hanches pour me tirer de là, puis elles me relâchèrent. J'entendis

quelque chose déraiper sur les cailloux. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et aperçus Everett campé devant le conducteur, étalé par terre quelques mètres plus loin. Impossible de distinguer son visage mais, à en juger par sa posture, il se préparait à lui casser la figure.

— Tu n'as pas intérêt à bouger jusqu'à ce qu'elle ait terminé, aboya-t-il.

Rassurée sur ce point, je secouai Clare et lui tapotai les joues.

— Allez, ma douce, réveille-toi.

Clare souleva les paupières avec difficulté et esquissa un sourire ensommeillé.

— Je ne me sens pas bien, bredouilla-t-elle d'une voix pâteuse.

— Hé mec, j'allais juste la ramener chez elle, glapit le cow-boy.

J'étais folle de rage. Je reculai et réussis à extraire du 4×4 mon amie à demi comateuse au moment où il se redressait.

— Qu'est-ce que tu lui as fait avaler ?

— Je ne lui ai rien...

Je me jetai sur lui, l'attrapai par sa chemise et l'obligeai à reculer.

— Tu te fous de moi ou quoi ? Qu'est-ce que tu lui as donné ?

— T'es complètement dingue, salope !

Il me repoussa. Je retombai lourdement sur mon pied blessé. La douleur me fit tituber et je m'affalai. Je vis l'une de ses bottes reculer, comme s'il allait me frapper. Heureusement, Everett le mit de nouveau K.-O. d'un coup de poing bien senti. Je perçus des bruits de lutte inquiétants et me demandai qui d'Everett ou de Clare avait le plus besoin d'aide. Mais quand j'entendis des gémissements à l'intérieur du véhicule, je me précipitai sans hésiter.

Je dégageai Clare de la voiture et l'aidai à se relever. Je posai mon pied avec précaution sur le sol et réussis à progresser tant bien que mal. Nous contournions le véhicule au moment où Everett se relevait d'un bond et s'interposait entre le type et nous.

— Remonte dans ta caisse et dégage, aboya-t-il.

L'autre le fusilla du regard, essuyant d'un revers de main son menton sanguinolent tout en se dirigeant vers le 4×4 d'une démarche incertaine.

— Tu vas me le payer, connard. Mes potes vont te défoncer, c'est moi qui te le dis.

J'avais envie de me jeter sur lui pour effacer le rictus méprisant sur ses lèvres. À la place, je préférai écraser son chapeau sous mon talon. Il poussa un juron mais se garda de le récupérer. Il sauta dans son véhicule dont le moteur tournait toujours et écrasa le champignon. Les roues projetèrent du gravier qui arrosa les véhicules voisins et ricocha sur nous, tandis qu'il sortait en trombe du parking. La voiture fit une brusque embardée en franchissant l'étroit portail. J'eus à peine le temps de relever la plaque d'immatriculation qu'il avait disparu.

Clare cilla.

— Qu'est-ce que je fabriquais là-dedans ? marmonna-t-elle, désorientée en s'appuyant lourdement sur moi.

— Je la ramène chez elle, dis-je à Everett.

— On va prendre ma voiture, tu ne peux pas conduire avec ton pied.

Il avait raison. Le simple fait de remuer les orteils provoquait une douleur lancinante.

La petite auto était juste assez grande pour que je puisse m'installer à l'arrière avec Clare.

Elle geignait doucement, la tête sur mes genoux.

— On va où ? s'enquit Everett.

Il fallut s'y reprendre à deux fois pour lui faire dire où elle habitait. Finalement, on se gara devant des immeubles de plusieurs étages. C'était une résidence plutôt chic avec une vue imprenable sur la

mer. Everett la porta dans l'escalier et je les suivis en fourrageant dans son sac à la recherche des clés.

— Allonge-la sur le canapé, s'il te plaît.

J'allumai la lumière dans la cuisine et inspectai le contenu du réfrigérateur. J'en sortis deux bouteilles d'eau, attrapai un torchon et retournai m'asseoir à côté de Clare.

Elle m'agrippa la jambe.

— Je ne me sens pas bien, hoqueta-t-elle.

— Je sais, ma chérie. Ça va aller. Tu peux voir si tu trouves une bassine ou un seau, s'il te plaît ? demandai-je à Everett.

— Tu as une idée de ce qu'il lui a fait avaler ? dit-il en revenant un peu plus tard avec la poubelle de la salle de bains.

— À mon avis, c'est soit de l'ecstasy, soit du GHB. Elle a l'air plus épuisée qu'excitée, donc je pencherais pour le GHB. Je ne peux pas la laisser seule dans cet état.

— Bien sûr que non.

Il s'assit sur la table basse tandis que j'épongeais le front de Clare avec le torchon humide.

— Je peux voir ? fit-il en désignant mon pied douloureux.

J'aurais voulu ne pas y penser tellement j'avais peur de la gravité de la blessure. Je posai la jambe sur ses genoux avec une grimace tandis qu'il examinait la plante de mon pied.

— Ça n'a pas trop saigné, c'est bon signe, mais il faut nettoyer la blessure.

Il fouilla dans la salle de bains à la recherche d'une pharmacie de premier secours et, dix minutes plus tard, il enveloppa la plaie de gaze.

— Tu connaissais ce type avec le chapeau de cow-boy ?

Je lui jetai un regard méfiant.

— Non, pourquoi ?

— Tu avais l'air très remontée contre lui.

J'essayai de reprendre mon calme.

— Je ne le connaissais pas, mais... j'avais une amie au lycée qui a été droguée et violée elle aussi. Ça a fichu sa vie en l'air.

Il me dévisagea, les mains toujours posées sur mon pied.

— Comment est-ce arrivé ?

Je ne répondis pas. Je n'avais pas envie de m'étendre sur le sujet. Il acheva de me bander le pied et fixa une bande élastique à l'aide d'une petite épingle.

— Promets-moi d'aller consulter si la plaie s'infecte, si elle devient rouge et douloureuse.

Son ton protecteur me fit sourire.

— Promis.

— Tu veux que je reste ?

J'en avais très envie. Clare jouait avec mes cheveux, les yeux clos, bredouillant des phrases incohérentes d'une voix à peine audible.

— Tu travailles demain ?

Il confirma de la tête.

— Je ne suis pas chez moi, et je ne sais pas ce que dirait Clare, tu comprends ?

Il hocha de nouveau la tête, une lueur de regret au fond des yeux.

— Bien sûr.

— Au fait, j'ai un nouveau boulot, fis-je au moment où il se levait pour partir, histoire de le retenir encore un petit moment. Au country club. Je vais jouer du piano pour les rupins.

Un sourire illumina son visage.

— C'est génial. Tu dois être super contente.

— Oui, très. Je ne sais pas si tu pourras venir m'écouter, c'est un club privé.

— Les parents de Trent sont membres. On fera sûrement un saut un de ces jours.

— J'aimerais beaucoup.

Il contourna le canapé en direction de la porte, s'arrêta en chemin et déposa un baiser sur le haut de mon crâne.

Je fermai les yeux, savourant l'instant.

— Tu passes ton diplôme mardi, c'est ça ?

J'acquiesçai.

— On se fait une dernière séance de révision lundi soir ?

Je souris.

— Entendu.

Clare était sincère, mais ses excuses concernant son « comportement » de l'autre soir au bar commençaient à me taper sur les nerfs.

Elle s'était réveillée le lendemain, l'esprit complètement embrumé, sans aucun souvenir de la veille. Elle m'avait demandé de lui raconter ce qu'il s'était passé, et je m'étais bornée à lui dire qu'elle avait trop bu et qu'Everett et moi l'avions ramenée chez elle. Pas un mot sur le cow-boy ni sur ma conviction qu'elle avait été droguée. Elle l'avait très mal pris, persuadée de nous avoir gâché la soirée.

Entre-temps, Everett s'était débrouillé pour me ramener ma voiture, de sorte que j'étais libre de mes mouvements. Je quittai mon amie, grimpai dans la Bronco et pris la direction du mobile-home. Chemin faisant, je jetai de fréquents coups d'œil au siège passager où s'empilaient les papiers qu'Andrew m'avait remis la veille. Saisie d'une inspiration subite, je me garai sur le parking d'un supermarché, non loin du camping.

— Je peux vous emprunter un stylo ? demandai-je à la caissière en payant ma crème glacée. Je repérai devant la climatisation une table libre où je m'installai pour remplir le questionnaire. Je sortis mon portable et, après avoir longuement hésité, je me décidai à envoyer un SMS à Andrew.

< Bonjour. Où puis-je vous déposer les papiers ? Lacey St. James. >

J'en étais à la moitié des formulaires, quand j'entendis mon téléphone vibrer.

< Suis disponible dans une demi-heure. RV devant le club house. Je vais communiquer votre nom au vigile à l'entrée. >

< Pour info, je conduis une Ford Bronco 1973. >

La réponse arriva presque instantanément.

< La classe ! Demandez au voiturier de la garer à côté de la Lamborghini de mon paternel. Il va enrager. >

J'éclatai de rire.

< Je risque d'être licenciée avant même d'être officiellement embauchée. >

< Non. Ne vous en faites pas. >

Je ne savais pas trop quelle tenue adopter, mais je me doutais que la minijupe que je portais depuis la veille au soir ne serait pas très appropriée dans ce club sélect. Heureusement que j'avais un jean de rechange sur le siège arrière.

Les gardiens avaient du mal à croire que j'avais l'autorisation d'entrer et ils vérifièrent leur liste. Par mesure de sécurité, ils téléphonèrent au club, sans doute pour joindre Andrew. Je trouvai la situation plutôt cocasse, ce qui était probablement le but recherché. À quoi bon être le patron si l'on ne pouvait pas s'amuser un peu ?

Après avoir passé le portail, j'allai me garer devant le club house. Le voiturier n'en crut pas ses oreilles quand je lui transmis le message d'Andrew.

Il considéra avec méfiance ma voiture, la prunelle de mes yeux, comme s'il se demandait où il pourrait bien dissimuler ce monstre ambulante.

— M. Ford n'a pas pu vous dire ça ! protesta-t-il, l'air embarrassé.

Sur ces entrefaites, Andrew sortit du bâtiment et se planta devant le voiturier, qu'il dominait d'une bonne tête.

— C'est pourtant bien ce que j'ai dit, confirma-t-il avec bonne humeur en ébouriffant les cheveux du garçon. Relax, Jasper. J'adorerais voir la réaction de mon père.

— Sauf votre respect, monsieur, c'est moi que votre père va virer s'il voit ça.

Andrew soupira.

— Tu as raison.

Il me fit signe d'approcher. J'attrapai les papiers sur le siège passager et tendis les clés au voiturier.

— On va dans mon bureau parler gros sous et s'occuper de la paperasse. Ensuite, je vous ferai visiter les lieux.

Il franchit plusieurs portes, puis tourna à gauche avant d'emprunter un long couloir. Un peu plus tard, il finit par s'arrêter devant un battant qu'il poussa. Il me guida vers un vaste bureau. La fenêtre donnait sur une piscine découverte, un niveau plus bas. Des palmiers et des plantes tropicales entouraient le bassin. Plusieurs personnes se prélassaient sur des chaises longues et je ne vis qu'un seul nageur dans l'eau, occupé à faire des longueurs.

Je désignai la fenêtre du doigt.

— C'est un havre de paix.

— Oui, nous avons conçu l'espace dans ce but. Mais les apparences peuvent être trompeuses...

Je ne savais trop comment réagir à ces propos. D'ailleurs lui-même eut l'air déconcerté par sa sortie. Il secoua légèrement la tête et m'indiqua une chaise.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Il me prit les papiers des mains tandis que je m'installai en face de lui. C'était plutôt étrange qu'un si jeune homme assume de telles fonctions. Je me serais attendue à quelqu'un de plus âgé. Il était grand et élancé, la carrure athlétique. Avec son polo et son pantalon de toile, il faisait plus vieux que son âge. Peut-être à cause de l'assurance qu'il affichait, comme si le poids des responsabilités était devenu une seconde nature.

— Auparavant, nous avions un musicien à plein-temps, reprit-il, seulement l'époque a changé et on a resserré les budgets. Mais comme nos clients les plus âgés semblent y tenir, nous veillons à les satisfaire. La dernière musicienne en date effectuait chaque jour le déplacement depuis Biloxi et elle arrivait systématiquement en retard. Je suis soulagé d'apprendre que vous n'êtes pas loin.

— J'ai vraiment le poste ?

Andrew sourit pour me mettre à l'aise.

— Bien sûr. Il nous reste juste quelques formalités : le salaire et les primes.

Les primes ? Je n'avais jamais touché de primes de ma vie. Il faut dire que c'était mon premier job dans la musique, du coup je n'avais aucune idée de la rémunération.

— Celle qui vous a précédée était contractuelle. Nous lui remboursions ses frais de déplacement. Puisque vous êtes tout près, je vous propose plutôt une augmentation de salaire.

— C'est parfait ! fis-je, enthousiaste. Désolée, je suis un peu excitée, ajoutai-je en pinçant les lèvres.

Il me tendit un dossier.

— Vous possédez déjà un vaste répertoire, mais voilà quand même les partitions des morceaux les plus demandés. Avez-vous un endroit où vous pouvez répéter ?

Je pensai au piano désaccordé de la maison d'amis d'Everett et fis non de la tête.

— On va vous trouver quelque chose, ne vous en faites pas. Une des églises voisines pourrait peut-être vous prêter une salle, et nous avons aussi un ou deux pianos d'étude quelque part dans le club. Vous

habitez près d'ici, donc ce serait sans doute la meilleure solution, à mon avis.

Je me raidis lorsqu'il évoqua mon domicile. J'aurais préféré ne pas mentionner l'adresse de ma grand-mère pour ne pas risquer d'être mal jugée, mais comment faire autrement ? En tout cas, à en juger par son expression, Andrew ne savait pas où je vivais, ou alors il s'en moquait.

— J'aimerais beaucoup répéter ici, dis-je.

— Bon, alors le problème est réglé. Venez, on va faire le tour du propriétaire.

Comme il me l'avait promis, j'eus droit à une visite guidée qui nous mena du bâtiment principal jusqu'au terrain de golf dans l'une des voitures. Si j'y croyais encore, j'aurais dit qu'il incarnait le stéréotype du gentleman du Sud – aimable, séduisant et visiblement riche.

Il aurait fait un bon parti, sauf qu'il n'avait pas du tout l'air intéressé par ma petite personne, ce qui n'était pas plus mal, au fond.

— On peut jouer au golf sans être membre, mais ce n'est pas le cas des autres..., déclara-t-il tandis que nous rebroussions chemin.

Il s'interrompit quand une jeune fille déboula au coin du couloir et le percuta de plein fouet. Il la rattrapa par le bras pour l'empêcher de tomber. Elle poussa un cri de frayeur et lâcha son chargement qui s'éparpilla à nos pieds. Des balles de golf se répandirent dans le couloir en ricochant sur les murs et roulèrent à travers la porte jusqu'au green.

— Oh ! Je suis désolée !

— Clare ?

Elle pivota vers moi, clignant des yeux comme une chouette.

Hilare, Andrew s'agenouilla pour ramasser les boîtes en fer-blanc éparpillées par terre.

— C'est de ma faute, Melle Bishop. Laissez-moi faire.

Les yeux rivés au sol, il ne vit pas Clare rougir comme une tomate. Elle m'adressa un « Oh mon Dieu ! » silencieux avec un regard horrifié, et s'agenouilla à son tour afin de récupérer les balles.

— Je suis d'une maladresse, gémit-elle.

— Attends, je vais t'aider, dis-je en récoltant quelques balles projetées plus loin.

J'en profitai pour observer la scène. Andrew ne quittait pas des yeux Clare, qui courait laborieusement derrière les balles, dans l'étroit couloir. Elle s'activait en évitant soigneusement de regarder son patron tout en se confondant en excuses.

On aurait dit qu'un lien mystérieux liait ces deux-là. Je me promis de la cuisiner à la première occasion.

Andrew regarda Clare disparaître dans le couloir et parut surpris de me trouver encore là.

— Voulez-vous voir autre chose ?

— Non, je dois partir. Merci beaucoup pour la visite.

— Venez, je vous raccompagne.

Personne ne dit mot pendant que le voiturier amenait la Bronco à la barrière. Je surpris son sourire quand il descendit de voiture. Je comprenais exactement ce qu'il ressentait. J'éprouvais exactement la même chose. Ma vieille Bronco ne laissait personne indifférent. Elle ne payait peut-être pas de mine, mais elle pouvait se faufiler absolument partout et elle m'insufflait le calme et la sérénité dont j'avais besoin chaque fois que j'y montais.

Everett m'avait expédié un message pour préciser le lieu et l'heure du rendez-vous.

« Il faut d'abord que je rentre récupérer mes bouquins », répondis-je.

Je me garai à la place de ma mère, ne comptant pas m'attarder plus d'une petite minute. J'avais déjà préparé mes livres dans un sac à dos posé sur mon lit. Je ne tenais plus en place. L'examen avait lieu le lendemain matin, et je croisai les doigts en priant pour que tout se passe bien. Je venais de monter la

dernière marche du perron quand la porte s'ouvrit en grand.

— Espèce de petite garce !

Je sentis des mains me repousser brutalement. Surprise, je tombai en arrière et me retrouvai le dos à la rambarde. Le visage furieux de ma grand-mère emplît l'espace tandis qu'elle me bousculait brutalement. Je lâchai un cri d'effroi et manquai trébucher. Je réussis à me retenir à la rampe pour ne pas dégringoler au bas de l'escalier, ce qui ne m'empêcha pas d'atterrir sur les fesses. Plantée en haut des marches, elle me dominait de toute sa taille.

— J'étais sûre qu'on ne pouvait pas te faire confiance !

Le cœur battant, je rampais sur le gravier à mesure qu'elle descendait les marches.

— Mamie..., dis-je machinalement, oubliant dans mon trouble de l'appeler par son prénom comme je le faisais d'habitude.

— Ne t'avise plus de m'appeler comme ça. Tu n'es pas ma petite-fille !

L'angoisse m'étreignit la poitrine et je commençai à suffoquer. Je me relevais à grand-peine que déjà elle se jetait sur moi comme une furie. J'avais le choix entre me battre et prendre les jambes à mon cou. J'optai pour la seconde solution, contournant la Bronco pour mettre la plus grande distance possible entre nous. J'étais déconcertée, effrayée par cette fureur que je ne m'expliquais pas. Je me trouvais dans le noir le plus complet. Je ne voyais qu'une chose – ma grand-mère était enragée au point de vouloir me tuer.

Je l'avais déjà vue en rogne, mais jamais à ce point-là.

— Tu vis sous mon toit, tu manges ma nourriture, tu dors dans mon lit, et tu es capable de... de...

— Mais de quoi à la fin ?

Je tournai autour du 4×4 tandis qu'elle me pourchassait. En d'autres circonstances, cette course-poursuite absurde m'aurait amusée, sauf que là, j'étais en danger sans même comprendre pourquoi. Même si ma grand-mère n'avait jamais caché son aversion à mon égard, j'étais sa petite-fille. Nous étions du même sang.

Incapable de m'attraper, Diana martela rageusement du poing le capot de ma voiture.

— Je n'aurais jamais dû accepter de t'héberger. Tu vas me payer ce que tu as fait à ton petit frère.

— Ce que j'ai...

Je m'interrompis, frappée d'une stupeur qui laissa place à une rage froide quand je compris ce qu'elle insinuait.

— Comment oses-tu me mettre ça sur le dos ! Tu inverses les rôles. C'est toi le monstre, pas moi !

Elle fit de nouveau le tour de la Bronco, le visage empourpré de colère. Au même moment, une autre voiture se gara derrière nous. Je me retournai et vis ma mère qui nous observait, les yeux écarquillés, le teint cireux. Attaché sur la banquette arrière, mon frère se dévissait le cou pour voir ce qu'il se passait. Je me remis à galoper pour échapper à ma grand-mère, qui m'égratigna au passage le bras de ses ongles acérés.

— Maman ! criai-je alors qu'elle sortait de la voiture. Pars tout de suite. Emmène Davy le plus loin possible.

Elle fit la sourde oreille. Horrifiée, je la regardai détacher la ceinture de mon frère qu'elle souleva dans ses bras. Son visage avait une expression hantée que je ne lui avais jamais vue tandis qu'elle se dirigeait à grands pas vers la maison.

Tout allait s'arranger. Mon nouveau salaire nous permettrait de vivre ailleurs, là où mon frère serait en sécurité.

— Maman ! Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Gretchen, emmène Davy à l'intérieur pendant que je m'occupe de cette petite garce.

Les mots s'enfoncèrent dans mon cœur comme un poignard. Le silence obstiné de ma mère remua le couteau dans la plaie. Je la considérai d'un air incrédule.

— Maman, appelai-je à voix basse.

Elle s'immobilisa une fraction de seconde sans se retourner.

— Je ne peux pas, murmura-t-elle.

Sur ces mots, elle grimpa les marches quatre à quatre et disparut à l'intérieur.

J'avais le souffle court, les oreilles bourdonnantes, la gorge horriblement nouée. Des mains m'agrippèrent le bras. Je fus projetée sur le côté et m'affalai par terre. J'avais envie de me mettre en boule et de pleurer, mais la batte de baseball que j'aperçus dans les mains de Diana m'en dissuada. Elle poussa un juron en l'agitant dans ma direction. J'esquivai le coup de justesse, tandis qu'elle s'enfonçait dans le pare-chocs arrière du 4×4.

— Si jamais tu cherches à revoir ton petit frère, je te tue, hurla-t-elle tandis que je me remettais debout tant bien que mal. C'est compris ?

Elle se préparait à assener un nouveau coup lorsque j'atteignis la portière. Je l'ouvris et la repoussai d'un violent coup de pied : elle heurta ma grand-mère de plein fouet et l'envoya valser quelques mètres plus loin. Je grimpai à l'intérieur, claquai la portière et mis le moteur en marche au moment où la barre de fer s'abattait sur la fenêtre côté passager. La vitre explosa, m'aspergeant de minuscules éclats de verre.

J'appuyai sur l'embrayage et enclenchai la marche arrière. Ma grand-mère pivota sur elle-même, entraînée par le souffle de la voiture. J'enfonçai la pédale de frein pour éviter la clôture du voisin, puis démarrai sur les chapeaux de roues en projetant des gravillons tous azimuts. J'avais les poumons en feu mais je m'en fichais, il fallait que je dégage de là le plus vite possible.

J'exhalai une sorte de bruit de gorge, la respiration sifflante. Une fois arrivée sur l'artère principale, je stoppai sur le bas-côté, la vision obscurcie par des taches noires. On aurait dit qu'une main de fer me broyait les poumons. Je hoquetai, suffoquée par les sanglots.

J'émergeai du 4×4 en titubant, pliée en deux, essayant vainement de reprendre mon souffle. J'avais déjà eu des crises d'asthme, mais jamais aussi forte. Les larmes que je retenais menaçaient de m'étouffer. Je me concentrai sur ma respiration pour tenter de retrouver mon souffle. Inspire, expire.

Inspire.

Expire.

L'étau qui me serrait la gorge se relâcha. Je me ressaisis, mais je savais que je ne devais pas conduire dans cet état. J'avais les jambes et les cuisses en sang à cause des éclats de verre, même si je ne ressentais aucune douleur. Ma blessure au pied s'était réveillée maintenant que l'adrénaline était retombée.

Pourquoi, maman ?

À force de réfléchir, mon souffle était redevenu de plus en plus bruyant et laborieux. Je m'obligeai à me vider l'esprit pour me concentrer uniquement sur ma respiration. J'inspirai d'abord à petits coups pour ménager mes poumons durement éprouvés, puis de plus en plus profondément.

Dès que je me sentis mieux, je tirai mon portable de ma poche et appelai Everett. Un message automatique m'annonça que mon correspondant n'était pas joignable. Perplexe, je raccrochai et fis un deuxième essai. Je raccrochai à la troisième tentative infructueuse. En désespoir de cause, j'accomplis ce que je m'étais juré ne plus jamais faire.

Je composai le numéro de Mason.

J'espérais qu'il ne répondrait pas et que je tomberais sur le répondeur, ce qui me dispenserait de lui parler. Malheureusement, il décrocha à la seconde tonalité.

— Allô ?

J'ouvris la bouche, aucun son n'en sortit. La partie raisonnable de mon cerveau me hurlait de raccrocher, mais mon corps ne m'obéissait pas. J'avais le cœur brisé, il ne cessait de se casser en morceaux de plus en plus petits. C'était plus que je pouvais supporter. Mason était la personne que j'appelais à la rescousse dans ces moments-là. Il avait toujours répondu présent en toutes circonstances. Même si j'allais le regretter plus tard, même s'il risquait de me demander des choses que je répugnais à faire, je savais qu'il viendrait m'aider.

— Allô ? Allô ? Qui est là ?

Les mots ne venaient pas. J'espérais de toutes mes forces qu'il raccrocherait, mais il répéta sa question d'une voix de plus en plus agressive à mesure que le silence s'éternisait.

— Écoutez, si c'est une blague...

Un sanglot que j'avais essayé de retenir m'échappa.

Mason s'interrompit au milieu de sa phrase.

— Lacey ?

Toute trace d'agressivité s'était évaporée, laissant la place aux inflexions cajoleuses que je connaissais trop bien. Un sentiment de familiarité mêlée de peur me hérissa le poil. Pourtant, j'étais incapable de raccrocher. Pas maintenant que mon monde s'était écroulé.

— Lacey, c'est toi ? Tu as besoin de moi ?

Un bip résonna dans le combiné. Je consultai l'écran où s'affichait un numéro inconnu avec l'indicatif local. Rares étaient ceux à qui j'avais communiqué mes nouvelles coordonnées, de sorte que ce ne pouvait être que le travail ou quelqu'un que je connaissais. Dans un sursaut de lucidité, je pris conscience de mon erreur. J'avais décidé de prendre un nouveau départ, alors pourquoi ressusciter le passé ?

— Écoute, Lacey, si c'est toi, je n'ai pas toute la journée. Où es-tu ?

Son ton exaspéré m'incita à agir. Qu'est-ce qui me passait par la tête ? Je raccrochai sans répondre et pris le correspondant en attente.

— Allô ?

— Ouf, tant mieux, j'avais peur que tu ne décroches pas en voyant un numéro inconnu.

Je faillis fondre en entendant la voix d'Everett.

— J'ai essayé de t'appeler...

— Lacey ? Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Ma grand-mère m'a jetée dehors.

J'en avais gros sur le cœur – mon frère victime de sévices, la trahison de ma mère, Mason qui connaissait mon nouveau numéro –, mais je ne pouvais pas lui en dire plus.

— Tu es où ?

Dire que j'étais prête à communiquer à un quasi inconnu l'information que je n'avais pas voulu livrer à Mason. Je reléguai cette pensée aux oubliettes et lui indiquai l'adresse.

— Ne bouge pas, j'arrive dans cinq minutes, conclut-il avant de couper.

J'inspirai et expirai à fond. L'étau qui comprimait mes poumons se desserra et je pus enfin respirer normalement. J'émergeai de mon 4×4 dès que je vis arriver la petite auto miteuse.

— Ça va ?

— J'ai eu une crise d'asthme, mais c'est passé maintenant.

C'était la deuxième en moins de deux semaines. Peut-être était-il temps de renouveler l'ordonnance pour un inhalateur.

— Viens, c'est moi qui conduis.

Je n'aimais pas beaucoup être commandée, ce qui ne m'empêcha pas de monter docilement dans sa voiture et de boucler ma ceinture sans rechigner. Le trajet s'effectua en silence, comme si Everett avait compris qu'il me fallait du temps pour récupérer. J'appréciai sa prévenance. De toute façon, je n'aurais pas pu commenter à chaud ce qui venait de m'arriver. D'y repenser me donnait envie de pleurer et je savais que, si j'ouvrais les vannes, je ne pourrais plus m'arrêter.

Plusieurs véhicules étaient parqués devant la grande maison, comme s'il y avait une fête. Everett les dépassa et alla se garer à l'arrière, devant l'annexe des invités. Il coupa le contact, sortit de la voiture et se dépêcha d'en faire le tour pour m'ouvrir la portière. Sa galanterie m'enchantait, mais je m'abstins de tout commentaire et me bornai à descendre sans mot dire.

Il déverrouilla la porte, alluma la lumière et s'effaça pour me laisser entrer. Le changement me sauta aux yeux – on avait fait le ménage, il n'y avait plus de drap ni le plus petit grain de poussière sur les meubles.

— Comment as-tu deviné que j'allais venir ?

— Si j'avais su que tu allais rester, j'aurais redoublé d'efforts.

— Rester ?

Il me précéda dans l'escalier sans répondre.

— Viens, on va visiter le haut.

Il y avait trois étages, chacun comportant de nombreuses chambres, un peu à la manière d'un hôtel. On aurait vraiment dit les quartiers des domestiques, même s'il était clair qu'elles étaient inoccupées depuis des années. L'aménagement était simple mais vieillot. Certains rideaux et couvre-lits étaient usés jusqu'à la trame, et personne n'y avait touché depuis des lustres. Je ne repérai pas la moindre trace de poussière, comme si une armée de domestiques était passée par là.

Il y a juste de la bière dans le frigo du rez-de-chaussée, mais je peux aller chercher quelque chose à la maison. À moins que tu préfères prendre le petit déjeuner avec nous demain matin.

— Everett, ce n'est pas la peine de...

Il secoua la tête.

— Viens, je veux te montrer quelque chose.

Je le suivis au rez-de-chaussée. Il se dirigea vers le piano, un petit sourire aux lèvres.

— Vas-y, essaye-le.

Les touches étaient nettes et brillantes. Je lui lançai un regard oblique avant de m'asseoir sur la banquette, effleurant le clavier du bout des doigts avant d'y plaquer un accord. Plus de sons discordants. Les notes s'élevaient sous mes doigts, claires et pures.

— Tu l'as fait accorder ?

— Je t'avais dit que je voulais t'entendre.

Je levai le nez et croisai son regard bleu fixé sur moi. Une mèche de cheveux bruns retombait sur son front, mais il n'y prêta aucune attention. Il s'appuya contre le piano, la tête légèrement inclinée. J'eus toutes les peines du monde à me concentrer.

— Tu as une préférence ?

— Non, j'adore les surprises.

Je m'accordai le temps de la réflexion. Je n'avais pas joué la plupart des morceaux de mon répertoire depuis des années. Une mélodie toute simple, parmi les premières que j'avais étudiées, me revint en mémoire, et je plaquai les premières notes de *Memory* d'Andrew Lloyd Webber sur le clavier. Les notes résonnaient dans la pièce tandis que mes doigts dansaient sur les touches. Je connaissais bien ce morceau qui me servait autrefois d'échauffement, et cette mélodie nostalgique me transporta à une époque reculée où l'existence était plus simple.

— Ça vient de *Cats*, la comédie musicale, hein ?

Je hochai la tête sans m'interrompre. La tension qui pesait sur mes épaules finit par se relâcher grâce à la magie des notes familières. À la fin du morceau, c'était comme dire au revoir à un vieil ami.

— Tu as déjà vu une comédie musicale sur Broadway ? demandai-je en refermant le couvercle.

— Mes parents oui, pas moi, ce n'est pas vraiment mon truc.

— Tu faisais quoi de tes loisirs, alors ?

— Du hockey, de l'aviron, un groupe de réflexion. Ne te moque pas, mais je fréquentais même un club d'échecs pendant ma première année de fac.

— Tu ne jouais pas de musique, alors ?

— Non, mais j'adore t'écouter.

Cet aveu me réchauffa le cœur. Je le dévisageai un long moment avant de reporter mon regard sur le clavier.

— Bon, je dois y aller.

— Tu peux rester ici. Il y a de la place à revendre.

L'idée de m'imposer me révoltait.

— Que diraient les propriétaires s'ils savaient qu'une inconnue squatte chez eux ?

— Ne fais pas ta fière. Apprends à accepter l'aide qu'on te propose.

— Everett...

— Tu as une autre solution ?

La question directe me cloua le bec. Il n'y avait pas d'alternative. Je pouvais à la rigueur dormir dans ma voiture ou demander à oncle Jake de m'héberger quelques jours chez lui. Or c'était un ami de ma grand-mère, ce qui impliquait qu'il pourrait lui dire où je me trouvais. Inutile de prendre le risque.

— C'est provisoire, le temps que tu te retournes. Je ne pense pas que ça les dérange, sauf si tu t'incrustais, évidemment.

J'examinai le rez-de-chaussée. Les meubles anciens respiraient un luxe auquel je n'étais pas habituée. Même le piano, bien que de moins bonne qualité que celui du club, était de bien meilleure facture que la plupart de ceux sur lesquels j'avais pu m'exercer. J'avais l'impression d'être une intruse, mais Everett avait raison. Il n'y avait pas d'autre solution.

— D'accord, mais c'est temporaire, dis-je. Je dormirai sur le canapé.

— Comme tu veux.

— Il y a une fête à côté ? J'ai vu des voitures dehors.

— Trent a invité les gars de l'équipe à regarder un match. Il y a une immense télé à écran plat. Il doit rester de la pizza et de la bière, si tu as envie.

Mon estomac se révolta à l'idée d'avaler un morceau de pâte huileuse. Je fis signe que non, me relevai et allai m'asseoir sur l'un des canapés.

— On se fait une dernière séance de révision, tu veux ? suggéra-t-il.

— Non, pas ce soir.

— C'est demain que...

Je renversai la tête en arrière, les yeux fixés au plafond.

— Je sais, mais... je ne peux pas. Et puis mes livres sont restés dans le mobile-home...

— Je vois, dit-il d'une voix douce. Ce que je ne pige pas, en revanche, c'est pourquoi ta famille t'en veut comme ça. Il y a autre chose, pas vrai ?

Je blêmis et pris une grande inspiration avant de me jeter à l'eau.

— Tu te rappelles ce que je t'ai raconté l'autre jour ? Mon vrai père n'était pas un type bien. Il est mort juste avant ma naissance. Ma grand-mère lui a tiré dessus.

Il se figea. « Qu'est-ce qu'il te prend de lui raconter ça ? » tempêta une petite voix intérieure. Allait-il prendre ses jambes à son cou ? J'étais curieuse de voir sa réaction quand il comprendrait à quel point je tournais en rond. S'il sortait de ma vie, quelque chose se briserait en moi en emportant le dernier espoir auquel je me raccrochais. Je devais en avoir le cœur net avant d'aller plus loin.

— Que s'est-il passé ?

— Ma mère voulait le quitter. Elle s'est réfugiée chez ma grand-mère. Il l'a suivie et il l'a menacée avec un couteau. Diana l'a abattu avec un vieux fusil calibre 12 lorsqu'il s'est introduit dans la maison.

— Et ta mère ?

— Après ma naissance, elle a fait ses valises et elle a traversé tout le pays pour tourner la page. Et puis elle a rencontré mon beau-père. Tu connais la suite...

Il ne répondit pas. Je retins mon souffle, les yeux fixés devant moi pour ne pas croiser son regard.

— Du coup, ta grand-mère rejette les fautes de ton père sur toi.

Bingo. C'était la première fois que je racontais cette histoire à quelqu'un et le fait de l'exprimer avec des mots rendait la réalité encore plus affreuse. J'essayai d'un revers de main rageur les larmes qui me montaient aux yeux. Le canapé s'affaissa quand Everett s'assit à côté de moi. Il posa une main caressante sur ma joue.

— Je peux faire quelque chose ?

J'évitais toujours de le regarder. Ce simple contact me donnait envie de pleurer toutes les larmes de mon corps. Je m'allongeai sur le canapé, la tête sur ses cuisses. Il y eut un moment de flou, puis il se mit à me caresser les cheveux. Les paupières closes, je chassai toutes les pensées parasites qui me traversaient l'esprit pour me concentrer sur sa main, bercée par le bourdonnement du ventilateur au-dessus de nos têtes.

— Je n’y arriverai jamais.

— Bien que sûr que si. Et haut la main, en plus.

Si seulement je possédais le quart de la moitié de son assurance...

Un grand panneau sur le trottoir signalait « CENTRE D’EXAMEN » inscrit en grandes lettres avec une flèche indiquant un bâtiment voisin. Les épreuves se déroulaient dans un collège du quartier. Plusieurs personnes s’engouffraient dans le bâtiment signalé.

— Et si je remettais ça à plus tard ?

Everett descendit de voiture qu’il contourna pour ouvrir ma portière.

— Jamais de la vie. Ce n’est pas le moment idéal pour toi, j’en conviens, mais voilà des semaines qu’on révisé. Tu t’en sortiras très bien.

Sa confiance me touchait, mais je n’étais pas aussi convaincue que lui. Voyant que je restais immobile, incapable de bouger, il soupira et s’accroupit à côté de moi. — Ça va marcher, tu verras, répéta-t-il doucement.

Je tournai la tête vers lui. Il affichait ce sourire en coin qui me faisait battre le cœur. Il me tendit la main.

— Il suffit que tu obtiennes la moyenne. Tu en es largement capable.

Un flot ininterrompu de candidats pénétrait dans l’immeuble. Je me décidai à détacher ma ceinture. Le ciel matinal était couvert et le vent soufflait, apportant une fraîcheur inhabituelle en ce jour d’été, en parfaite adéquation avec mon humeur. Je promenai un regard circulaire en suivant Everett. À l’exception de quelques jeunes gens, visiblement des lycéens accompagnés de leurs parents, les aspirants au diplôme étaient généralement plus âgés que moi.

Je signai la feuille de présence et me laissai tomber sur un siège en me rongant nerveusement les ongles. Everett prit place à mes côtés. Il ne disait rien, mais sa présence était réconfortante. Je m’appuyai contre son épaule, débordant de reconnaissance. S’il n’avait pas été là, j’aurais repoussé l’examen aux calendes grecques. Je n’allais pas l’avouer, mais j’appréciais qu’il ait insisté pour m’accompagner ce matin-là.

La grosse femme responsable de l’accueil prit la parole.

— Votre attention, s’il vous plaît. Nous allons distribuer les sujets. Les candidats sont invités à me suivre.

— C’est parti, bon courage ! me souffla Everett à l’oreille en me pressant brièvement la main.

J’inspirai à fond avant de me lever et m’éloigner. Il était toujours là et agitait la main quand je me retournai avant de suivre le courant en direction de la salle d’examen.

*

— J’ai tout raté.

— Tu n’en sais rien.

— Bien sûr que si. J’ai la poisse en ce moment. Ce serait un vrai miracle si je décrochais mon diplôme.

Je ne savais pas exactement ce qu’il m’avait pris de sortir ce soir-là. Quoi qu’il en soit, je me retrouvais à bord de la Bronco sur mon trente et un, Clare à mes côtés. La couche de nuages s’était épaissie pour se muer en ciel de tempête. Le vent agitait violemment les arbres tandis que je me garais

devant la discothèque. La pluie s'abattait sur le capot avec fracas. Contrairement à d'habitude, le parking était presque désert, mais ce n'était pas un peu de pluie qui allait nous décourager. Il était encore tôt, et les habitués arriveraient un peu plus tard dans la soirée.

Je n'avais pratiquement pas vu Everett depuis qu'il m'avait accompagnée au centre d'examen dans la matinée. À mon retour, il était absent, parti faire une course apparemment. J'avais décidé de me mettre au piano et perdu la notion du temps. Malgré le manque de souplesse de mes doigts, plus guère habitués aux touches dures, ce que je ressentais devant le clavier était indicible.

À une époque, je n'aimais pas passer des heures au piano, mais ce soir-là, j'avais eu du mal à m'interrompre. Cinq minutes de Beethoven avaient suffi à évacuer le stress de la journée. Rejouer les morceaux que j'avais appris dans l'enfance n'était plus un pensum mais un véritable enchantement. Je ne me lassais pas de répéter les partitions que m'avait données Andrew. Je nageais dans le bonheur, en espérant que ça dure.

— Écoute, dit Clare pendant que nous descendions du 4×4, vois le bon côté des choses. Si tu as ton diplôme, youpi, on sort le champagne. Sinon, tu le repasseras. C'est aussi simple que ça.

— On croirait entendre Everett, répliquai-je en examinant le parking où le seul véhicule reconnaissable était la fourgonnette de l'orchestre.

Je me dépêchai d'entrer pour éviter la douche. Le petit nombre de voitures garées dehors était trompeur. Le bar était bondé. Les musiciens s'étaient déjà installés dans un coin de la salle, mais la musique qui s'élevait des haut-parleurs alignés contre le mur venait d'une playlist. La salle était divisée en trois zones distinctes : le comptoir avec les tables, la piste de danse et l'attraction principale, un taureau mécanique – l'attraction du Calamity Jane.

Je n'y étais jamais montée. Une petite foule s'était attroupée autour pour encourager un cow-boy cramponné à l'engin trépidant. Des éclats de rire et des railleries bon enfant s'élevèrent du public lorsqu'une ruade de la machine le propulsa dans les airs. Le candidat suivant, une femme, se préparait déjà à prendre sa place. Alors que le cow-boy avait été éjecté dès les premières minutes, elle choisit un rythme plus lent avec des embardées moins violentes. Ses seins bondissaient sous son petit haut blanc pour le plus grand plaisir de l'assistance masculine.

Ce spectacle me fit grincer des dents.

À l'autre bout de la salle, j'avisai Trent assis à une table en compagnie d'une partie de l'équipe. Aucune trace d'Everett. Ne les connaissant qu'à peine, je n'avais pas très envie de les rejoindre. Du coup, je pris la direction du bar.

Cherise m'arrêta dans mon élan.

— Tu as une pièce d'identité sur toi, ma chérie ?

— C'était la première fois qu'elle me demandait de prouver mon âge. De surprise, je faillis lui tendre mon vrai permis de conduire... Je me ravisai au dernier moment. Mon cœur se mit à battre plus vite tandis qu'elle examinait le faux.

— J'espère que tu sais que la fille sur la photo ne te ressemble pas, fit-elle avec un demi-sourire en me la rendant. Je n'ai vraiment pas envie qu'on ferme mon bar dès le premier soir, alors je prends mes précautions. Fais passer le message.

J'attrapai ma bière et m'adossai au bar tandis qu'elle abordait un autre client. Boire de l'alcool relevait plus d'une habitude que d'un véritable besoin. Ce matin, après l'examen, j'avais failli céder à l'envie de noyer mes soucis, mais je tenais vraiment à tourner la page. L'alcool me transformait en quelqu'un que je n'aimais pas, me forçait à faire des choses que je regrettais une fois dessoûlée. Seulement, je ne pouvais décentement pas me retrouver dans un bar sans un verre à la main.

Clare surgit devant moi. Je la gratifiai d'un grand sourire.

— Je suis vraiment contente que tu sois venue, tu sais.

Elle me rendit mon sourire.

— Je voulais me rattraper après le désastre de l'autre soir.

Je l'arrêtai d'un geste.

— Si tu t'excuses encore une fois, je te fais sortir d'ici à coups de pied dans le cul, je te jure.

Son sourire s'élargit.

— D'accord, d'accord, j'arrête. Bon, alors, il est où ton nouveau chéri ? J'ai très envie de le rencontrer.

Je louchai vers la porte pour voir si mon autre invité de la soirée était arrivé.

— Bien sûr que je vais te le présenter. Si je le trouve.

— Il est déjà venu t'écouter au club ?

Je lui allongeai une bourrade dans les côtes.

— Je n'ai pas encore commencé, je te signale. Au fait, est-ce que je t'ai remerciée de m'avoir aidée sur ce coup-là ?

— Pas aujourd'hui, mais si tu insistes...

J'éclatai de rire et avalai une gorgée de bière pour me donner une contenance en apercevant la personne qui s'avavançait derrière son dos. Clare surprit mon regard et se retourna. Ses yeux s'agrandirent de surprise.

— Salut.

Andrew agita la main.

— Salut.

Il me faisait un peu pitié, mais je me gardai d'intervenir. Avec son pantalon de toile et son polo, il avait l'air d'arriver de la planète Mars. Il ne manquait que le pull négligemment noué autour des épaules pour compléter le tableau. Il n'avait pas du tout l'air à sa place dans ce bar. Heureusement, il se détendit dès que Clare lui sourit.

— On va boire quelque chose ? proposa-t-il en lui offrant son bras.

Clare accepta sans hésiter.

— Avec plaisir.

Elle répondit à mon œillade complice par un léger sourire en coin.

— À tout à l'heure, murmura-t-elle en lui emboîtant le pas.

C'était un bon début. Clare et Andrew avaient l'air de bien s'entendre et je ne souhaitais que leur bonheur. J'avais noté la façon dont il la regardait au club, et mon intuition se vérifiait. Ils s'installèrent au bar une fois leurs boissons servies et se plongèrent dans une conversation animée. Je croisai mentalement les doigts pour que mon premier essai en tant qu'entremetteuse ne finisse pas en eau de boudin.

— Mmm, tu sens bon.

Je me mordis les lèvres pour garder mon sérieux et lançai à Everett un regard noir.

— Je sens le chien mouillé. Et je te signale que tu es en retard.

Il s'appuya contre le bar tout près de moi et m'adressa le sourire dont il avait le secret. Des papillons tournoyèrent dans mon estomac et, pour faire bonne figure, je désignai ses camarades du doigt.

— On va rejoindre les autres ?

— Je préfère avoir la jolie fille pour moi seul.

Je commis l'erreur de lever le nez et croisai le regard qu'il dardait sur moi. Son comportement n'avait rien d'inapproprié, il ne reluquait pas mes fesses d'un air lubrique, pourtant quelque chose dans ses yeux me donna la chair de poule. J'avalai une grande lampée de bière dans l'espoir de calmer les

battements désordonnés de mon cœur.

Je tâchai de me raisonner. Il est exactement comme les autres. Mon pouls s'accéléra quand il s'inclina vers moi. Je sentis son souffle tiède sur ma peau et respirai la fragrance masculine de son eau de Cologne.

— J'ai pensé à toi toute la journée, me chuchota-t-il à l'oreille par-dessus le vacarme. Je ne sais pas comme tu t'y prends, mais j'ai toujours envie d'être avec toi. Tu es une vraie sorcière.

Il m'enchaîna de son regard riche de promesses. Je me sentis fondre, prête à basculer. Or nous nous trouvions dans un lieu public et je ne pouvais pas... Je ne pouvais pas quoi ? L'embrasser ? Lui sauter au cou ? C'était exactement ce que j'avais envie de faire.

Je ne suis plus ce genre de fille, me dis-je sans conviction. Persévérer dans la résolution que j'avais prise de ne pas céder à la tentation s'avérait de plus en plus difficile en sa présence. Et si, pour une fois, je baissais la garde ? J'avais bien le droit de m'amuser un peu. Au fond, quelle importance ?

Tu serais prête à courir ce risque ?

Je ramassai la bouteille de bière sur le comptoir et me dirigeai vers le fond de la salle.

— On va faire un petit coucou à Trent et aux autres, d'accord ?

Il avança le bras pour me bloquer le passage.

— Lacey, regarde-moi.

Je n'en avais aucune envie, mais c'était comme si mon corps ne m'obéissait plus et que quelqu'un d'autre était aux commandes. Everett m'observait avec attention, la tête inclinée de côté. Je détournai les yeux. Il leva la main et me prit le menton avec douceur pour me forcer à tourner le visage vers lui.

— J'attendrai le temps qu'il faudra, souffla-t-il en me caressant la joue du pouce. En tout cas, sache que tu es de loin la plus belle fille de la soirée, si tu veux mon avis.

J'avais les jambes molles et je dus lutter pour ne pas tomber. Au même moment, il me sembla reconnaître Ashley dans la foule, mais je n'étais pas sûre. Je fis le vide dans ma tête et acceptai la main qu'il me tendait.

— Montre-moi un peu comment vous dansez à New York, dis-je.

Je l'entraînai vers la piste et me mis à onduler des hanches au rythme de la musique. Des mains encerclèrent ma taille, me guidant sans me diriger, puis descendirent et s'arrêtèrent sur mes hanches. Je souris et m'écartai d'un pas en effleurant son torse musclé du bout des doigts. Les paupières baissées, j'oubliai le monde alentour et dansai pour lui dans un état proche de la transe. Je fus récompensée quand ses doigts s'enfoncèrent dans ma chair. Une main erra sur mon ventre, me plaquant étroitement contre lui. Je m'enroulai autour de lui et me mis à bouger en cadence, les bras noués autour de sa nuque.

— Tu es tellement sexy.

Ces paroles déclenchèrent en moi une cascade de sensations enivrantes. J'étais grisée, prise d'un délicieux vertige, et, erreur ou pas, je fis volte-face pour mieux voir son visage. Ses yeux luisaient dans la pénombre, lourds de désir, ce qui ne fit qu'exacerber mon audace. Je me collai plus étroitement contre lui en me déhanchant de plus belle.

— Pas mal, le New-Yorkais.

Il était si facile d'oublier ma misérable existence sur cette piste de danse, tandis que je m'abandonnais à la musique, nos corps se mouvant à l'unisson. Le temps parut s'arrêter jusqu'à ce que je prenne conscience de ses lèvres toutes proches. Il me regardait fixement, une lueur très tendre au fond des yeux. Je sentis la force de son érection contre mon ventre. J'avalai péniblement ma salive et me figeai. Il s'immobilisa à son tour, m'attira à lui et s'inclina vers moi.

— Tu ne dances pas trop mal toi aussi.

Je devinai qu'il allait m'embrasser.

— On va chercher à boire ?

S'il fut surpris, il ne le montra pas et desserra son étreinte lorsque je reculai d'un pas. J'étais agitée d'émotions contradictoires tandis que nous nous éloignons de la piste, main dans la main. À quoi tu joues, Lacey ? Everett n'est pas n'importe quel pékin que tu viens de rencontrer au coin de la rue.

Je tentai de dissimuler ma frustration pendant que nous rejoignons les autres. Ils se poussèrent pour nous faire de la place. Je plaquai un sourire sur mon visage et agitai vaguement la main.

— Je vous ai vus tous les deux sur la piste, dit Trent en pouffant de rire quand il me vit piquer un fard. Je n'aurais jamais cru qu'une fille capable de bouger comme ça pouvait rougir.

Everett lui allongea une bourrade dans les côtes, lui arrachant une grimace.

— Bon, enchaîna Trent quand il eut repris son souffle. Disons que je n'ai rien dit.

— Combien tu as bu ?

Trent lui décocha un sourire béat.

— Assez.

— Tu ne nous as plus apporté de glaces, intervint Vance avec un large sourire. C'est la canicule en ce moment, ce serait sympa si tu repassais au chantier un de ces jours.

— Bon, j'y vais, dit Cole en se levant. Soyez sages.

— On ne peut rien te promettre, lança Trent tandis que Cole s'éloignait vers la scène. Les bagarres, c'est le fun ici, enchaîna-t-il avec un clin d'œil à mon attention.

Les bouteilles de bière s'amoncelaient sur la table. J'ajoutai la mienne.

— Vous êtes là depuis quand ? demandai-je en contemplant l'étendue des dégâts.

— Une heure, quelque chose comme ça.

Trent sourit en voyant mes yeux s'arrondir d'étonnement.

— Ben quoi ? On avait soif.

Je réprimai une grimace et me renfonçai contre la banquette, les yeux dans le vague. Le bras d'Everett se glissa autour de mes épaules. J'étais au comble du bonheur. Je déchantai vite quand je surpris le regard d'Ashley, quelques tables plus loin. Elle me souriait d'un air mauvais et je détournai le regard. J'en avais des aigreurs d'estomac.

— Trent va bientôt se la couler douce, déclara Everett en pointant sa bière dans la direction de son ami.

— Oui, mon père veut que j'apprenne aussi le côté administratif du boulot. Pour être capable de le remplacer pendant ses vacances.

— Il va s'absenter longtemps ? demandai-je.

— Comme c'est calme l'hiver dans le bâtiment, il a décidé de me laisser diriger l'entreprise pendant qu'il ira passer quelques mois en Arizona.

— Tu ne retournes pas à la fac après les vacances ?

Les deux garçons échangèrent un regard.

— Non... ce n'est pas prévu. Ma mère n'est pas ravie, mais mon père pense que c'est une bonne idée. Et moi aussi.

Les doigts d'Everett traçaient des cercles paresseux au creux de mon épaule. J'appuyai la tête sur son bras. Soudain, je remarquai du coin de l'œil Ashley en grande conversation avec Daniel, le benjamin de l'équipe. Je sentis mes entrailles se liquéfier quand elle sortit son portable pour lui montrer quelque chose.

Je sautai sur mes pieds.

— Je vais chercher une autre bière.

— Ça va ? s'inquiéta Everett.

J'ouvris la bouche sans trop savoir quoi dire, les yeux rivés sur Ashley et Daniel. Everett suivit mon regard. Ce que Daniel regardait sur le portable d'Ashley avait l'air de le fasciner. Je devais disparaître d'urgence.

— Écoute, si c'est à cause de ton amie...

J'étais rouge de honte d'être devenue le point de mire.

— Ce n'est plus mon amie. J'ai besoin de prendre l'air, là. Je reviens tout de suite.

— Lacey...

Sans l'écouter, je repoussai ma chaise pour filer. Everett se leva à son tour. Il s'apprêtait à me suivre quand Daniel s'interposa entre nous, agitant le portable sous le nez d'Everett.

— Ta copine est sur une vidéo en ligne, tu veux voir ? articula-t-il d'une voix pâteuse, résultat d'un nombre excessif de bières dont il n'avait visiblement pas l'habitude.

Le brouhaha des voix se mêlait à la musique tonitruante que déversaient les haut-parleurs. Le vacarme rendait difficiles les conversations. Pourtant, je percevais distinctement les gémissements, les ricanements et les huées provenant de la vidéo. Un sentiment d'horreur me submergea, me clouant sur place, tandis qu'Everett se figeait, les yeux rivés sur l'écran.

Non, ne regarde pas, je t'en prie. C'était le moment que je redoutais et je n'avais nulle part où me cacher. Le regard d'Everett revint sur moi. J'aurais voulu me sauver, me terrer n'importe où pour échapper à ma honte. Je n'avais pas fait un pas que je le vis pivoter sur lui-même et coller son poing sur la figure de Daniel.

Le téléphone lui échappa et ricocha sur une table avant de tomber par terre. Personne n'y prêta attention, tous les regards étaient fixés sur la bagarre. Daniel tomba comme une masse sur le sol, tandis qu'Everett s'acharnait sur lui, le bourrant de coups de pied et de poing. Je portai la main à ma bouche, effarée, alors que les garçons se dressaient comme un seul homme en hurlant et se jetaient sur lui. Je voyais son bras s'agiter en cadence au-dessus de la table. Des mains l'agrippèrent en vain jusqu'à ce que Vance s'en mêle. Il ceintura Everett et le souleva en l'air comme rien.

Je le vis repousser son agresseur du coude, le visage tordu de rage. Vance lâcha prise. Everett s'écroula sur Daniel, étendu par terre. Ça criait dans tous les sens. Je m'éloignai en titubant lorsque deux videurs en chemise noire se frayèrent un chemin parmi la foule.

Mon Dieu. Je reculai, affolée. L'un des deux hommes remit sans ménagement Everett sur ses pieds et réussit à lui bloquer le bras dans le dos. Il avait une vilaine coupure à l'arcade sourcilière. Lorsque nos regards se croisèrent, je perçus dans ses yeux une souffrance qui me serra le cœur.

Je me mordis les lèvres pour étouffer mes sanglots. Tout était de ma faute. Ses amis essayèrent de discuter avec les videurs qui ne voulurent rien savoir et refusèrent de le laisser partir. Je fis volte-face et me ruai vers la sortie, incapable d'en supporter davantage.

Dehors, il pleuvait à torrents, mais je m'en moquais. Je courus vers la mer en sautant à pieds joints dans les flaques sans me soucier des éclaboussures. Le Calamity Jane n'était qu'à quelques mètres de la plage, de l'autre côté de la route déserte à cause de la tempête. J'étais hors d'haleine et complètement trempée avant même d'y arriver. Les eaux du golfe, d'ordinaire si calmes, étaient très agitées, les vagues déferlantes se brisaient sur le sable. Je préférais l'obscurité totale à la jetée voisine éclairée a giorno. Je n'avais qu'une envie – qu'on me laisse tranquille.

La soirée qui venait de s'écouler avait ravivé de douloureux souvenirs, des blessures mal cicatrisées. Je me sentais de nouveau salie, comme si l'horrible cauchemar était arrivé la veille.

Je m'étais réveillée seule dans un lit, courbaturée de partout à des endroits dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Ma mince robe trempée par des fluides indéterminés me collait à la peau. J'ignorais où je me trouvais, je n'avais aucun souvenir de la nuit passé, une seule chose était sûre, je devais me sauver au plus vite.

— Lacey, attends !

Les souvenirs continuaient à affluer comme dans un mauvais mélo. J'avais marché trois kilomètres jusqu'à la maison le long des routes de campagne sans chaussures ni sous-vêtements, égarés au cours de la nuit. À mon grand soulagement, ma mère et ma grand-mère n'étaient pas encore rentrées de la messe lorsque j'arrivai au mobile-home. Je fourrai le bout de chiffon qui m'avait servi de robe au fond de la poubelle avant de m'immerger dans un long bain brûlant pour tenter d'effacer toute trace de cette substance gluante sur ma peau. J'aurais aimé pouvoir oublier définitivement la nuit passée, même si je n'en avais aucun souvenir précis.

En arrivant au lycée le lundi matin, j'appris avec horreur que les événements dont je ne souvenais toujours pas avaient été filmés et envoyés à tous les élèves. On me traita de salope et je devins une paria, rejetée par les filles et harcelée par les garçons.

— Lacey !

Quelqu'un me saisit par le bras, et je passai à l'attaque par pur réflexe. Un reste de lucidité me souffla que je n'aurais pas dû, mais mon cerveau engourdi me commandait de rendre le mal pour le mal. L'esprit embrumé, je titubai et m'affaissai sur le sable mouillé, tandis que le monde s'écroulait autour moi.

À la faveur d'un éclair, j'aperçus Everett debout devant moi, trempé comme une soupe. Sa blessure au niveau du sourcil laissait échapper un filet de sang qui lui dégoulinait sur la joue. Je ne distinguais pas son expression, mais à son attitude, je compris que c'était lui que je venais d'agresser sans réfléchir. Envahie par le remords et la honte, je me relevai tant bien que mal et regardai autour de moi. Je devais avoir l'air d'une furie hystérique avec mes cheveux dégoulinants d'eau, plaqués sur mon crâne, mais je m'en fichais éperdument.

— Ça va ?

Sur le point d'acquiescer, je me ravisai et secouai la tête.

— Pas vraiment, dis-je d'une voix rauque, à peine audible au milieu du tumulte.

— Je te ramène à la maison.

Il ne me posa aucune question et s'abstint de tout commentaire. Au fond, il avait droit à une explication. Mais que lui dire ? « Désolée que tu aies vu cette vidéo ? Je pensais que grâce à toi je pourrais tourner la page ? » Au point où j'en étais, je ne voyais vraiment pas comment repartir à zéro.

— Viens, on va se mettre à l'abri pour discuter un peu.

À quoi bon ? Un nouvel éclair zébra le ciel, illuminant la mer opaque. Bizarrement, je n'arrivais pas à en détacher le regard. C'était la première fois que je me trouvais au bord de l'eau pendant un orage. Les flots d'ordinaire si calmes rugissaient, les vagues se brisaient sur la rive, un peu comme sur les plages de l'Oregon de mon enfance.

— Lacey...

J'éprouvais le besoin de vérifier si l'océan était aussi démonté et glacé qu'il le paraissait. Peut-être pourrais-je apaiser ma souffrance et mettre un terme à ma triste existence par ce moyen ?

— Je vais me baigner, dis-je.

Everett m'attrapa par le bras.

— Pas question. Tu es folle ?

Ses doigts me serraient comme un étau. Sa voix me submergeait comme une onde liquide. Je n'en pouvais plus de me battre contre le monde entier : ma grand-mère, mon passé, la vidéo... Je fixai les rouleaux écumants, zébrés d'éclairs. Le spectacle était grandiose. Je me débattis pour essayer de me dégager, mais il resserra son étreinte.

— Lâche-moi.

— Non.

Je le fusillai du regard, envahie par une colère irraisonnée.

— Laisse-moi tranquille.

— Tu veux te noyer ou quoi ?

Non. Oui. Je ne savais plus ce que je voulais, sauf plonger dans la mer déchaînée. Je gigotai comme un beau diable mais il me retenait d'une main de fer. Je me tortillai dans tous les sens et je finis par lui allonger un coup de poing. Surpris, il desserra brièvement les doigts, assez pour que je parvienne à me libérer. Je détalai en direction de l'eau.

Mes pieds s'enfonçaient à peine dans le sable mouillé. J'étais presque arrivée au bord quand je sentis quelque chose me percuter par-derrière. Je m'écroulai comme une masse. Il roula sur moi, m'entourant de ses bras pour amortir le choc.

— À quoi tu joues à la fin ?

— Je n'en peux plus, lâche-moi.

— Tu n'en peux plus de quoi ?

— De vivre dans ce trou à rats.

Il me fit pivoter dans ses bras et me plaqua le dos au sol.

— C'est quoi ta solution ? Barboter en pleine tempête ? Tu veux te suicider, c'est ça ?

— Je ne sais pas !

J'avais envie d'en découdre, m'insurger contre l'univers tout entier, mais Everett me maintenait solidement à terre. Incapable de bouger, incapable de lutter, j'éclatai en sanglots, en proie à un sombre désespoir.

— Je n'en peux plus. Je préfère en finir, c'est la seule solution...

— Je te défends de dire ça.

L'urgence que je perçus dans sa voix me tira de ma torpeur.

Il me secoua comme un prunier, puis me lâcha brièvement le poignet pour me caresser la joue.

— Si tu fais ça, je te suivrai, menaça-t-il.

Le ciel s'embrasa brièvement et je pus lire sur son visage ruisselant de pluie – ou de larmes ? – un désespoir égal au mien qui me brisa le cœur. De guerre lasse, je renonçai à me battre. Il finit par me libérer, emprisonnant mon visage dans la coupe de ses mains.

— Tu ne peux pas me quitter, murmura-t-il. Je t'en prie, ne t'en va pas...

Nos deux visages se touchaient presque, nos lèvres n'étaient plus qu'à quelques millimètres. Autour de nous, la tempête faisait rage, mais là, nous étions seuls au monde. Je penchai imperceptiblement la tête pour frôler sa bouche de la mienne. Elle avait un goût de sel et de pluie. Étaient-ce ses larmes ou les miennes ? Il entrouvrit les lèvres, nos bouches se joignirent et je ne pensais plus qu'à me délecter de sa saveur.

Son baiser trahissait une sorte de détresse, une faim qui répondait à la mienne. Je me pendis à son cou pour l'attirer contre moi, buvant son haleine. Le fardeau qui pesait sur mes épaules s'évanouit comme par magie tandis qu'il me soulevait dans ses bras.

— Ne me quitte pas, répéta-t-il en faisant courir ses lèvres le long de mon cou.

Avec un soupir de bonheur, je savourai le poids de son corps sur le mien et chassai mes idées noires. Chacune de ses caresses avait l'effet d'un baume apaisant, me faisait oublier ma douleur jusqu'à ce qu'elle devienne un vague souvenir et non plus un monstre prêt à me dévorer.

Il était si près que je pouvais distinguer ses traits magnifiques dans le noir. Sa tignasse trempée, hirsute, encadrait son visage. C'était si cocasse que je finis par sourire.

— Tu as l'air frigorifié.

— Toi aussi.

J'effleurai sa joue, redessinant son visage du bout des doigts avant de lever la tête pour déposer un baiser papillon sur ses lèvres.

— Tu veux bien me ramener à la maison ?

Ses yeux cherchèrent les miens, et il sourit, faisant naître de minuscules rides aux coins de ses yeux.

— Bien sûr.

Il m'aida à me relever sans me lâcher la main. Par crainte de me voir décamper ou parce qu'il en avait simplement envie ? Je me laissai faire sans résister. La rumeur du ressac faiblit à mesure que nous nous éloignions vers le Calamity Jane, bras dessus bras dessous.

Everett me guida jusqu'à sa voiture. Au moment d'ouvrir la portière côté passager, j'aperçus Trent qui se dirigeait vers nous. Il feignit ne pas remarquer notre allure débraillée et nos vêtements trempés.

— Ah ! tu l'as retrouvée, lança-t-il. Je suis bien content.

Je détournai la tête. J'aurais voulu disparaître sous terre. Je m'immobilisai quand il m'apostropha.

— Je me rappelle maintenant ce qui t'est arrivé au lycée, Lacey. C'est vraiment dégueulasse ce qu'on t'a fait. Ça ne se reproduira pas, je te le garantis.

Rouge de honte, je montai en vitesse dans la voiture. J'entendis Everett saluer son ami avant de s'installer au volant et manœuvrer pour sortir du parking.

— J'irai chercher ton 4×4 demain, promit-il.

Nous n'avions que quelques kilomètres à parcourir. Je jetais des coups d'œil furtifs dans sa direction, mais il conduisait en silence, le regard fixé sur la chaussée glissante. Il parqua la voiture derrière la grande maison et se dépêcha de descendre pour ouvrir ma portière. Je me dirigeai machinalement vers l'annexe quand il me prit la main.

— Viens. Il y a des serviettes à l'étage.

Il m'entraîna par la porte de derrière. Toutes les lumières étaient éteintes, à l'exception de celles du porche. Je lui emboîtai le pas, évitant les meubles à tâtons avant de le suivre dans l'escalier.

Il fourragea dans un placard et dénicha un drap de bain qu'il me tendit.

— Voilà. Tu vas pouvoir te sécher avec ça.

Je m'enveloppai dans la serviette en claquant des dents. Il s'en rendit compte et entreprit de me masser les épaules.

— Tu es trempée. Tu devrais te déshabiller.

Il prit conscience de la portée de ses paroles et s'interrompit en se raclant la gorge. Son embarras me fit sourire, mais je me retins pour ne pas gâcher la magie de l'instant par une plaisanterie débile.

— Veux-tu que j'aie te chercher des habits secs dans l'annexe pendant que tu prends ta douche ?

Je secouai la tête.

— Mes affaires de rechange sont dans mon 4×4. Merci quand même.

— Il y a une armoire pleine de vêtements de fille dans la chambre au bout du couloir. Je pense qu'ils t'iront.

— Tu as fouillé dans les tiroirs ? !

Je me sentis rougir sous le regard espiègle qu'il me lança.

— Je pourrais avoir envie de me travestir en drag queen un de ces quatre, on ne sait jamais.

Il était trop drôle avec son air pince-sans-rire. Je plaquai une main sur ma bouche pour étouffer un gloussement. Il sourit et me donna une autre serviette.

— Frotte-toi avec ça pour retirer le sable avant de passer sous la douche. Je vais voir ce que je peux te trouver en attendant.

La salle de bains était immense. Elle comportait une baignoire émaillée blanche, si vaste qu'on aurait pu s'y allonger à deux, et une douche à l'italienne complètement dingue, équipée de quatre jets latéraux hydromassants en plus du traditionnel pommeau. Un vrai rêve. Je me débarrassai de la serviette maculée de sable et pénétraï dans la cabine avec délectation.

La douche possédait un tas de fonctionnalités, y compris une enceinte étanche pour écouter de la musique, sauf que je n'étais pas vraiment d'humeur à ça. Je pris tout mon temps et ne me décidai à sortir que lorsque j'eus utilisé toute l'eau chaude. La deuxième serviette qu'Everett m'avait passée était assez grande pour m'envelopper tout entière et elle m'arrivait presque aux genoux, de sorte que je pus sortir de la salle de bains sans aucune gêne.

La maison était plongée dans l'obscurité, à l'exception de petites bougies dessinant un chemin lumineux sur le sol. Je les suivis d'un pas prudent, mes pieds nus glissant sans bruit sur le parquet ciré. Le couloir interminable s'incurvait sur la gauche avant de déboucher sur une pièce gigantesque, éclairée par un million de bougies au bas mot. Je me pétrifiai sur le seuil, bouche bée, incapable d'articuler un mot.

Everett surgit dans mon dos. Il passa un bras autour de mon cou, le menton posé sur mon épaule.

— Je commençais à trouver le temps long. Tu peux dormir ici, cette nuit, si tu veux. C'est la plus grande chambre de la maison.

Je balayai l'espace du regard, estomaquée. Mettre en place ce dispositif avait dû lui prendre des heures, sans parler de toutes les bougies à allumer.

— Tu as fait tout ça pour moi ?

Il frotta son nez sur ma nuque et déposa derrière mon oreille un léger baiser qui m'arracha un frisson.

Je pivotai vers lui. Il avait son fameux petit sourire aux lèvres et il ne profita pas de l'occasion pour voir ce qui se cachait sous ma serviette. Au lieu de quoi, il me regarda droit dans les yeux et me caressa la joue de la main.

— C'est la moindre des choses après la journée que tu as passée et puis je...

Je nouai les bras autour de son cou et l'embrassai pour le faire taire tandis qu'il resserrait son étreinte et m'attirait plus près. Dans l'intervalle, il s'était changé et le mince tissu de son pantalon de pyjama ne réussissait pas à dissimuler une bosse révélatrice. Il n'était pas aussi détaché qu'il en avait l'air, finalement. J'entendis sa respiration s'accélérer quand, histoire de m'en assurer, je plaquai mes hanches aux siennes et frottai mes seins contre son torse dur.

— C'est quoi la vraie raison de tout ça ?

Ses mains s'immobilisèrent dans le creux de mes reins.

— La première nuit devrait être une expérience unique.

Je compris ce qu'il voulait dire et inspirai un grand coup, histoire de me donner du courage.

— J'ai déjà donné.

Il glissa un doigt sous mon menton pour m'obliger à croiser son regard.

— Je ne crois pas. Ta première fois t'a été volée. Ce qui s'est passé était cruel, impardonnable. Tu mérites tellement mieux.

— Et tu crois pouvoir y remédier ?

— Je peux toujours essayer.

Sa délicatesse me donna envie de pleurer.

« Il est comme les autres, s'empressa de tempérer mentalement une petite voix cynique. Il se fiche complètement de toi. Il a envie de baiser, un point c'est tout. »

Pourtant les bougies, la sincérité que je lisais dans ses yeux ne trompaient pas. Je posai une main sur son torse. Son cœur battait follement sous mes doigts. J'étais tiraillée entre mes scrupules et l'envie presque douloureuse que j'avais de lui.

— Je ne suis plus cette fille-là. J'ai tourné la page.

Il me prit la main, la porta à ses lèvres et déposa un baiser au creux de ma paume.

— Tu peux tout recommencer à zéro. Deviens celle que tu veux être, Lacey. Si tu n'en as pas envie, je te promets de te laisser tranquille et de rester encore ton ami demain. J'aimerais tant que tu dises oui, ajouta-t-il en m'effleurant la joue d'un doigt caressant.

Sans le quitter du regard, je dénouai d'une main tremblante le nœud qui retenait ma serviette. Coincée entre nos deux corps, elle ne bougea pas d'un pouce.

Je croisai ses yeux brûlants de désir et sentis chacune de mes terminaisons nerveuses s'enflammer.

— Tu m'aides ?

Il glissa les mains autour de ma taille et m'invita à lever les bras au-dessus de la tête. Je gardai la position pendant qu'il déroulait le drap de bain avec une lenteur qui me donna la chair de poule, pas seulement à cause du froid. La serviette, que plus rien ne maintenait, tomba par terre avec un léger bruissement.

— Tu es si belle.

Je pris une grande inspiration et passai les bras autour de son cou. Ses doigts errèrent le long ma colonne avant de se déployer sur mes hanches. Il referma les mains sur mes fesses et me souleva dans ses bras. J'étouffai un petit cri de surprise, je ne m'y attendais pas. J'enroulai les jambes autour de sa taille, les yeux rivés sur son visage souriant.

Il insinua une main derrière ma nuque pour me renverser la tête et chercha ma bouche avec avidité.

— Je t'ai bien eue, hein ? fit-il avec un clin d'œil.

J'entrouvris instinctivement les lèvres sous les caresses de sa langue tandis qu'il me portait jusqu'au lit. Il m'allongea sur l'immense matelas et s'agenouilla à califourchon sur mes cuisses. Je me cramponnai à ses épaules lorsqu'il me relâcha et je fis descendre mes mains le long de son torse avant de m'attaquer à sa chemise.

— Enlève-moi ça.

Il s'exécuta et la passa hâtivement par-dessus sa tête. Je laissai mes doigts errer avec délectation sur sa peau nue que je mourais d'envie de toucher depuis si longtemps. Il réagit aussitôt et je me cambrai en frissonnant lorsqu'il empoigna mes seins douloureusement gonflés dans ses paumes, il les malaxa et pinça les pointes sensibles entre le pouce et l'index.

— Tu es tellement sexy, murmura-t-il, penché au-dessus de moi.

Ses mains couraient sur ma peau. J'arquai le dos pour l'encourager. En même temps, il happa un téton entre ses lèvres, m'arrachant un gémissement au moment où il entreprit de le mordiller du bout des dents avant de s'intéresser à son jumeau.

Ses mains s'aventurèrent sur mon ventre, épousant la courbe de mes hanches. Je fermai les paupières, éblouie par l'intensité du regard qu'il fixait sur moi. Soudain, je sentis qu'il attrapait mes cuisses et les écartait.

Ce fut à son tour de gémir tandis qu'il se penchait pour s'emparer de mes lèvres. Je me haussai à sa rencontre, nos bouches se heurtèrent, nos langues se mêlèrent. Je sentis ses hanches plaquées contre mon sexe en feu. Mes gémissements se muèrent en halètements impatients pendant que je m'activais sur son pantalon pour lui faire comprendre où je voulais en venir.

— Attends, pas tout de suite.

Il sema une nuée de petits baisers dans mon cou puis le long de mon ventre. Je sursautai quand il pressa les lèvres sur ma chatte palpitante, et je lâchai un cri lorsqu'il y enfonça la langue, lapant au passage le bouton durci de mon clitoris. Je me cramponnai aux draps, incapable de contenir des râles de plaisir tandis que sa bouche accomplissait des prodiges.

Ses lèvres magiques rebroussèrent chemin, déposant sur mes seins une pluie de baisers humides qui déclenchèrent des étincelles de plaisir dans tout mon corps.

— J'ai envie de toi, murmura-t-il. Je veux te sentir autour de moi, que tu jouisses en criant mon nom.

Pantelante, je m'arrimai à ses cheveux et inclinai la tête pour capturer ses lèvres tandis qu'il se hissait au-dessus de moi. Il ne s'aventura pas plus loin, même lorsque je nouai mes jambes autour de ses hanches pour l'inciter à poursuivre. Alors il descendit plus bas sans me pénétrer, se contentant de frotter sa verge dure entre mes replis humides. Je plantai les ongles dans son dos pour l'exhorter à poursuivre, mais il résista.

Il resserra son étreinte autour de moi. Cette fois était la bonne, j'en étais sûre. J'étais plus que prête, envahie par le besoin urgent de l'enfouir en moi. Au lieu de quoi, il me fit basculer et me jucha au-dessus de lui. Surprise, je le dévisageai à la lueur des bougies.

Il me décocha un grand sourire.

— À ton tour.

C'était une première. Je n'avais jamais encore enfourché un garçon. Cette position générait à la fois un sentiment de vulnérabilité et de toute-puissance. Je m'en rendis compte en m'installant sur son ventre, sa bite gonflée pressée contre le pli de mes fesses. Je promenai les mains sur son torse, lui éraflant la peau de mes ongles au passage. Il émit un grognement sourd, douce musique à mon oreille. Un sourire aux lèvres, je me penchai en avant pour l'embrasser, heureuse de sentir son sexe dur monter et descendre le long de ma raie.

Ses doigts s'imprimèrent dans mes hanches.

— Espèce d'allumeuse, souffla-t-il.

Je le désirais désespérément mais, quelle que soit la position, je restais sur ma faim. J'ondulai du bassin pour positionner son gland à l'orée de ma chatte et, d'un seul mouvement, je m'empalai sur sa queue dressée. Je vis ses lèvres s'entrouvrir, ses pupilles se dilater et je sentis son cœur tambouriner follement dans sa poitrine tandis qu'il plongeait en moi.

— Bon sang, gémit-il tandis que je l'engloutissais jusqu'à la garde pour ressortir presque entièrement avant de recommencer.

Il me caressa les seins tandis que je le chevauchais, allant et venant lentement puis de plus en plus

vite, cherchant la bonne cadence.

Je nous revis évoluer sur la piste du bar, un peu plus tôt dans la soirée, et je me mis à bouger au rythme de la musique qui résonnait dans mon crâne. Il se cramponna à mes genoux, la tête renversée en arrière. Du coup, je repris mon petit manège.

— C'est trop bon, grogna-t-il.

J'humectai mes lèvres devenues soudain sèches en me déhanchant de plus belle, contractant mon vagin autour de lui jusqu'à ce qu'il gémissse de plaisir.

Je m'inclinai en avant, la respiration coupée lorsqu'il stimula un point ultrasensible. Cela dut lui faire de l'effet à lui aussi car il se planta encore plus profondément en moi.

Un cri monta de ma gorge, le monde bascula et soudain je me retrouvai de nouveau sur le dos, Everett allongé de tout son long sur moi. Ses traits ne reflétaient plus la moindre tendresse mais une détermination farouche. Il accéléra la cadence, ses coups de boutoir m'arrachant des plaintes extasiées. Son désir reflétait le mien, je m'accrochai à son dos, haussant les hanches pour me mouvoir à son rythme, les chevilles ancrées autour de sa taille. Un grognement rauque jaillit de ses lèvres tandis que ses dents se fichaient dans mon épaule.

L'orgasme explosa dans mon ventre, me secouant de spasmes incontrôlables. Il leva la tête et nos regards se soudèrent l'un à l'autre. Je criai tandis qu'il me martelait avec frénésie. Il jouit à son tour, le corps agité de tremblements.

À bout de forces, il s'allongea sur moi, me clouant au matelas de tout son poids.

Je me serrai contre lui, les paupières closes, essayant de reprendre mon souffle.

— Prêt pour un nouveau round ? dis-je un peu plus tard.

Il leva l'index sans même relever la tête.

— Voyons voir... laisse-moi réfléchir.

Je me serrai étroitement contre lui, le corps toujours secoué de spasmes délicieux, animée d'une faim insatiable. Mes doigts dessinaient de petits cercles le long de son échine. Il finit par se retirer, m'entoura de ses bras et me fit pivoter sur le côté jusqu'à ce que je me retrouve dos à lui, blottie contre son grand corps.

Il fourra son nez dans ma nuque.

— C'était bien.

Je pivotai pour le voir sourire.

— Seulement bien ?

Il me serra si fort que mes seins s'écrasèrent contre sa poitrine.

— Vraiment bien. Super bien. Tellement bien que je recommencerais tout de suite si je n'étais pas si vanné. À moins que tu préfères « incroyable » ?

— C'est un peu mieux.

Je repoussai les mèches brunes qui lui tombaient sur les yeux.

— Tu es toujours aussi charmeur avec les filles que tu rencontres ?

Il secoua la tête.

— Seulement avec celles qui me plaisent.

— Ça t'arrive souvent ?

Les commissures de ses lèvres s'abaissèrent et le sombre éclat qui brilla dans ses yeux s'évanouit aussi vite qu'il était apparu.

— Pas vraiment.

Je devinai que j'avais touché une corde sensible et me dépêchai de changer de sujet.

— Tu es en train de me dire que j'ai de la chance ? dis-je d'un ton pincé. Parce que ça ne se

reproduira plus, si je comprends bien ?

Ses doigts qui me câlinaient la hanche se figèrent.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que ça n'arrivera visiblement qu'une fois.

Taquine, je me perdis dans la contemplation de mes ongles tandis qu'il s'étranglait de surprise.

— Apparemment, tu es incapable de le faire deux fois de suite. Ce n'est pas grave, remarque, la plupart des hommes...

Il grommela des paroles inintelligibles et soudain, je me retrouvai de nouveau sur le dos. Il me toisa du regard avant de m'embrasser à pleine bouche.

— Chiche !

*

— Tu préfères quoi à New York ?

— Pourquoi veux-tu toujours parler de New York ?

Je calai mon menton sur son torse pour le dévisager.

— Parce que c'est loin. Combien de temps tu y as vécu ?

— J'étais en pension. Mes parents habitaient ailleurs. Je ne les voyais que pendant les vacances.

— Ce n'était pas très gai, on dirait.

Il haussa les épaules.

— Question d'habitude. Ensuite, ils ont espacé leurs visites, l'été. Je suppose qu'ils préféraient la compagnie de leurs amis. J'ai vécu à New York plus longtemps qu'à la maison.

— Et qu'est-ce qu'un garçon des villes comme toi fabrique dans un trou pareil ?

Il me tapota le nez du bout de l'index.

— Trent est un copain de fac. Il m'a invité à l'accompagner. Ça tombait bien, parce que je voulais prendre de la distance avec ma famille. La vraie question est de savoir ce que toi tu fiches encore ici.

Je laissai retomber ma tête sur son ventre pour éviter de répondre. Il me souleva le menton et me força à le regarder.

— Oh, tu sais, il y avait toujours une bonne raison pour ne pas partir. La dernière pièce manquante du puzzle, si tu préfères.

Il me jeta un drôle de regard.

— Des prétextes, quoi.

J'appuyai une joue sur sa poitrine.

— C'est vrai. C'était soit la facture de la maternelle à régler pour mon petit frère, soit mon 4×4 qui était HS, bref, il y avait toujours une bonne raison pour me retenir ici. Surtout une question d'argent, en fait.

— Tu aurais aimé aller où ?

Je haussai les épaules.

— N'importe, pourvu que je puisse jouer du piano. Quelque part où on ne saurait absolument rien de moi.

— Et ta famille dans l'Oregon ?

— Pourquoi cette question ? dis-je sur un ton un peu trop agressif. Ils t'intéressent à ce point ?

— La personne qui m'a le plus influencé dans ma vie était quelqu'un avec qui je n'avais aucun lien de parenté, expliqua-t-il patiemment. Mes parents n'ont jamais beaucoup compté pour moi. Ce type

venait souvent me voir à New York, il m'envoyait des cartes et des cadeaux pour mon anniversaire et à Noël. Chaque fois que j'allais mal, il était toujours là pour me consoler.

Je digérai l'information, la tête sur son torse.

— Je vais sans doute devoir les contacter rapidement, si tu veux le savoir. Je crois que quelqu'un maltraite mon petit frère.

Il garda le silence un moment.

— C'est pour ça qu'on t'a flanquée dehors ?

J'acquiesçai, submergée de tristesse.

— Ma grand-mère m'a accusée et ma mère n'a pas pris ma défense.

— Qui est coupable, à ton avis, ta mère ou ta grand-mère ?

Je me serrai plus fort contre lui.

— Le pire, c'est que je n'en sais rien. En tout cas, je n'ai pas de temps à perdre si je veux protéger Davy. Tu as des frères et sœurs ?

— Non.

— Ça te manque ?

Il secoua la tête.

— Tu voudrais retourner dans l'Oregon, si tu te réconciliais avec ta famille ? enchaîna-t-il.

Sa façon d'éluder la question manquait de subtilité, mais je ne relevai pas.

— La vie là-bas est plus chère qu'ici...

— Encore des excuses.

Je lui tirai la langue.

— New York, ça me paraît pas mal aussi, lançai-je sans réfléchir.

Il se figea. Il était trop tard pour ravalier mes paroles. Où avais-je la tête ? Je me serais fichue des claques. Il allait prendre ses jambes à son cou d'une minute à l'autre.

— Tu vas croire que je suis une vraie sangsue..., bredouillai-je.

— Non, je suis juste... un peu étonné.

— Pourquoi ?

Le temps qu'il me réponde, je me sentis encore plus mal à l'aise. Il était bien trop tôt dans notre... disons « relation », pour que je me montre possessive. L'idée qu'il s'en irait à la fin de l'été me serrait le cœur. Gênée, je tentai de lui échapper, mais il m'en empêcha.

— Qui t'a autorisée à partir !

Sa voix impérieuse me fit froncer les sourcils, mais je me déridai vite en surprenant sa grimace. Je gloussai tandis qu'il roulait sur lui-même pour s'allonger sur moi.

— Qu'est-ce que tu es glamour toi, alors, dis donc !

Il me renversa sur le matelas avec élan.

Je répondis avec la même fougue et, enroulant les bras autour de son cou, je soulevai les hanches pour l'accueillir.

La nuit se passa comme dans un rêve, de sommet en sommet au gré de nos envies. À un moment donné, je le réveillai avec mes lèvres et le chevauchai pour terminer en apothéose. Quand j'ouvris les yeux, un peu plus tard, il était de nouveau en moi, me défonçant par-derrière. La magie opérait à chaque fois jusqu'à ce que, épuisés, nous ayons fini par sombrer dans un sommeil de plomb.

En me réveillant au petit matin, je découvris le lit vide à côté de moi. Le jour entra à flots par les fenêtres. Je me retrouvais livrée à moi-même dans l'immense chambre, environnée de bougies éteintes. Mon malaise revint en force et je remontai les draps jusqu'au menton.

Fuir les garçons pour me concentrer sur ma personne représentait la première étape de ma nouvelle

existence. Tout s'était passé comme prévu jusqu'à ce que je rencontre Everett et accepte sa proposition de me servir de professeur. Et voilà que je me retrouvais seule dans un lit étranger. Retour à la case départ....

Sauf qu'Everett n'était pas un étranger.

Je m'étirai, le corps délicieusement endolori.

J'avais beau vouloir tourner la page, je ne regrettais rien. Je considérai avec ravissement les bougies à moitié fondues posées sur la table de chevet, souvenir de notre nuit passée.

Je n'avais jamais connu un garçon comme Everett. Il n'était pas du Sud, mais il s'était toujours comporté en parfait gentleman, même si ça n'existait pas ; c'était un mythe. En tout cas, c'était presque trop beau pour être vrai. Dire que dans un moment de désespoir j'avais failli renoncer aux hommes pour de bon.

Apparemment, il y en avait encore quelques-uns qui valaient le coup. Et l'un d'entre eux, allez savoir pourquoi, avait atterri à Oyster Cove.

En inspectant la pièce, je finis par découvrir un petit tas de vêtement au pied du lit. Un bout de papier était posé dessus avec ces simples mots : « Pour toi ». J'ignorais à qui ils appartenaient. En tout cas, ils étaient à peu près à ma taille. J'allai me débarbouiller dans la salle de bains avant de sortir dans le couloir.

Je ne connaissais pas la maison, sinon le peu que j'en avais aperçu par la fenêtre. La décoration semblait tout droit sortie d'*Autant en emporte le vent*, à l'exception de l'écran géant au-dessus de la cheminée. Les meubles avaient l'air authentiques, même si j'aurais été incapable de distinguer le vrai du faux.

Je réprimai un fou rire à la vue des garçons étalés dans les fragiles fauteuils d'avant-guerre, emmaillotés dans des draps. Je ne les avais pas entendus débarquer, mais il semblait bien que tous les collègues de chantier d'Everett présents au bar la veille étaient là. Je descendis l'escalier sur la pointe des pieds. Précaution inutile. Des ronflements bruyants déchiraient le silence depuis l'extrémité du salon où Vance avait réussi à loger sa carcasse en travers d'un siège deux fois plus petit que lui. Je posai les yeux sur la silhouette de Trent, affalé sur le canapé, qui émit un grognement pareil à celui d'un cochon.

— Un petit déjeuner, ça te dit ? chuchota Everett en passant la tête par l'entrebâillement d'une porte, au fond de la pièce.

Je contournai prudemment les meubles et les dormeurs pour pénétrer dans une cuisine américaine de belle taille.

— Pas mal, fis-je, admirant le haut plafond et le sol carrelé.

— Tu bosses aujourd'hui ?

— Oui, cet après-midi. Un mariage.

— Dommage !

Il m'attira contre lui.

— Parce que j'ai des projets pour nous deux...

Un gloussement s'éleva du salon. Intriguée, je me dévissai le cou et aperçus deux filles maigrichonnes, une blonde et une brune, se faufiler par la porte d'entrée. Cole dévala l'escalier, un sourire jusqu'aux oreilles.

— Jouer dans un groupe, c'est trop génial ! claironna-t-il, sans se soucier de réveiller les autres.

Trent grogna et se prit la tête dans les mains avec une grimace douloureuse.

Je levai les yeux au ciel et retournai me lover contre Everett.

Il effleura mes lèvres d'un baiser.

— On va avoir du monde au petit-déjeuner ce matin, on dirait. J'aurais bien besoin d'un coup de main.

Je me regardai dans le miroir de la salle de bains avec horreur.

La boîte de coloration vide, que j'avais oubliée dans mon 4×4, était posée en équilibre sur le bord du lavabo. La somptueuse chevelure châtain figurant sur l'emballage n'avait décidément rien à voir avec ce que j'avais sur la tête. Je me teignais les cheveux depuis des années, avant même de débarquer dans le Mississippi, et je m'étais habituée à une nuance plus claire. Pourtant, même en suivant à la lettre les instructions de la notice, j'avais obtenu un ton beaucoup plus foncé que celui du modèle, à croire que mes mèches, sèches façon crins de cheval, avaient absorbé la couleur comme une éponge. Du coup, je me retrouvais avec une tignasse noir de jais jusqu'aux épaules. J'avais beau savoir par expérience que la coloration s'atténuerait à chaque shampoing, j'avais du mal à ne pas céder à la panique.

Bref, je faillis avoir une attaque en voyant mon reflet dans la glace. La crinière sombre plaquée sur mon crâne comme un casque ne m'allait pas du tout. D'accord, je voulais changer de tête pour marquer le tournant décisif de mon existence, mais pas à ce point-là.

Même après deux shampoings, la couleur ne semblait pas s'estomper, accentuant le contraste avec ma peau claire. L'effet était saisissant, même si ce n'était peut-être pas si dramatique, au fond.

Il faut voir le bon côté des choses. Au moins, ça se rapproche de la couleur naturelle de mes sourcils.

Maigre consolation.

Cédant à une impulsion subite, j'avais ouvert la boîte et effectué le mélange sans prendre le temps de réfléchir. Du coup, il ne me restait plus beaucoup de temps pour me préparer à mon premier jour de travail. Je répétais quotidiennement au club en perspective de mon premier vrai concert en public. Je m'étais souvent produite devant un auditoire pendant mes années de conservatoire, mais là, c'était pour de vrai. J'étais morte de trac.

D'autant que mon look gothique n'arrangeait pas les choses.

Depuis l'épisode désastreux du Calamity Jane, à peine trois jours auparavant, ma vie avait repris son cours ordinaire avec une rapidité stupéfiante. Je ne dormais plus dans l'annexe où je ne mettais les pieds que pour travailler mon piano. Le salon servait souvent de dortoir aux gars du chantier qui semblaient me considérer comme leur nouvelle colocataire. Ils ne se permettaient pas de blagues obscènes en ma présence. En échange, j'essayais de me rendre utile.

Et même si remettre de l'ordre après le passage d'une horde de garçons représentait un sacré boulot, c'était un pur bonheur de vivre dans cette maison. Il y avait très longtemps que cela ne m'était pas arrivé. Dommage que, pour fêter l'événement, j'avais eu la sottise de me teindre les cheveux. Tant pis pour moi. Je n'avais plus qu'à prendre mon mal en patience, le temps de m'habituer à ma nouvelle image.

Je me séchai les cheveux, soulagée de constater qu'ils avaient un peu éclairci au lavage, et ramassai mes affaires en vitesse. En émergeant de la salle de bains, je tombai nez à nez avec Everett, qui me regardait fixement. Je me figeai, les yeux arrondis de surprise.

— Tu n'es pas au travail ?

— Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ?

Toutes mes hantises revinrent en force et je lui claquai la porte au nez avec des cris d'orfraie.

Il se mit à tambouriner sur le battant.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Et puis d'abord, qu'est-ce que tu fiches là ? criai-je à travers la cloison. Je croyais que tu bossais

aujourd'hui.

— Le patron nous a libérés plus tôt. Allez, Lacey, ouvre.

J'hésitai un moment avant de me décider à déverrouiller la porte. Il la poussa et passa prudemment la tête par l'embrasure.

— Il n'y a pas de danger, tu es sûre ?

Je souris malgré moi en tirant nerveusement sur mon T-shirt. Me croyant seule à la maison, j'étais en petite tenue. S'il le remarqua, il n'en laissa rien paraître, ce dont je lui fus reconnaissante.

— Bon, dit-il en refermant la porte derrière lui, laisse-moi voir un peu ta tête.

J'exécutai une petite pirouette, mais ce n'était pas mes cheveux qu'il fixait lorsque je me retrouvai face à lui. Il se passa une main dans sa tignasse brune et détourna les yeux d'un air coupable. Amusée, j'avançai d'un pas.

— Tu aimes ? questionnai-je en caressant son torse d'un doigt léger.

Il se racla la gorge et je vis ses yeux s'assombrir. Il plongea les mains dans mes boucles qu'il fit ruisseler entre ses doigts. Je me laissai aller contre lui, respirant des effluves de sueur et de poussière, une odeur typiquement masculine qui décupla l'envie que j'avais de lui.

— Ça me plaît, murmura-t-il, la tête penchée vers moi.

Je crus qu'il allait m'embrasser, mais il se contenta de fourrer son nez dans mes cheveux.

— Beaucoup même, renchérit-il.

Il fit glisser ses paumes sur mon dos et empoigna mes fesses qu'il se mit à pétrir avec fougue.

— J'aime tout de toi, quelle que soit la couleur.

Je nouai les bras autour de sa nuque et approchai mes lèvres des siennes. Son baiser avide, affamé, exacerba mon désir. Everett ne ressemblait à aucun autre garçon que j'avais connu. Faire l'amour avec lui n'était pas dégradant, sale ou humiliant. Au contraire, c'était tout simplement génial. S'il n'y avait pas eu le boulot, nous n'aurions pratiquement jamais quitté la chambre. Et comme ce n'était évidemment pas possible, je profitais de chaque heure, chaque minute, chaque moment passés en sa compagnie.

Il gémit contre ma bouche et infiltra deux doigts dans ma culotte qu'il fit glisser sur mes hanches. De mon côté, je déposai une pluie de baisers le long de son cou, abaissai une main vers le renflement de son pantalon et entrepris de masser son érection dure comme le roc. Ses halètements me firent battre le cœur plus vite et ma respiration s'accéléra. Je ne protestai pas lorsqu'il me souleva pour me déposer sur le comptoir en granit. J'agrippai son T-shirt, mourant d'envie de le toucher. Il devait éprouver la même chose car il glissa les mains sous mon haut pour effleurer le doux renflement de mes seins. Éperdue, je cambrai les reins pour me frotter lascivement contre son corps musclé.

J'étais déjà trempée lorsque je sentis son gland s'aventurer à l'orée de ma chatte brûlante. J'écartai largement les cuisses pour lui faciliter l'entrée et m'accrochai à ses épaules comme une noyée à sa bouée pendant que ses doigts s'enfonçaient dans la chair tendre de mes fesses. Mes cris résonnèrent dans l'espace en écho à son souffle saccadé.

— Lacey, murmura-t-il d'une voix tendue qui me fit délicieusement frissonner.

Je l'embrassai à pleine bouche, labourant de mes ongles son torse lisse et son cul ferme, terriblement sexy. Je sentis l'orgasme enfler au rythme de ses coups de boutoir. Il profita que je rejetais la tête contre le miroir, derrière moi, pour insinuer une main sous mon petit haut et libérer un sein. Il le prit dans sa bouche et le suçà avec avidité. Cela suffit à me propulser au sommet de l'extase et je jouis avec des cris inarticulés, emportée par la spirale d'un orgasme foudroyant.

— À mon tour, haleta-t-il.

Il me souleva de terre, veillant à garder mes jambes étroitement serrées autour de sa taille, sortit de

la salle de bains et se dirigea vers le lit. Là, il se dépouilla de son T-shirt, puis me débarrassa de mon soutien-gorge. Ses gestes n'avaient rien de tendre. Ils trahissaient un désir brut, presque bestial, tandis qu'il me faisait basculer sur le lit. Le visage enfoui entre mes seins, il se mit à les mordiller, puis nouant mes jambes autour de ses reins, il me pénétra d'un seul élan. Je me cramponnai aux montants du lit pour ne pas glisser vers l'arrière. Je sentais encore les vagues du plaisir pulser dans mon ventre, et ses poussées frénétiques ne firent qu'accroître les sensations. Des geignements s'échappaient de mes lèvres, se mêlant à ses grognements inarticulés.

— Oh bon sang, je vais..., gémit-il.

Ses dents s'enfoncèrent presque douloureusement dans mon épaule et, à son tour, il jouit dans un râle. J'enveloppai ses épaules de mes bras, savourant son corps palpitant contre ma peau. Le front sur sa joue, j'enfouis les doigts dans ses mèches emmêlées. Le soleil du sud avait éclairci ses cheveux, de sorte que les miens étaient presque plus sombres à présent.

— Est-ce que ça veut dire que tu apprécies ma nouvelle couleur ? dis-je lorsqu'il s'étendit sur moi.

— Je t'apprécie toi, dit-il en déposant un baiser sur ma tempe. Et tes cheveux aussi. Ils sont très bien.

Je haussai comiquement les sourcils.

— Tout ça pour ça ? Seulement bien ?

Il me cloua les poignets sur l'oreiller de chaque côté de ma tête.

— Tu veux que je te prouve encore à quel point j'aime ?

Je frottai mon genou contre sa bite encore dure en gloussant. Mon rire mourut dans ma gorge devant l'intensité de son regard.

— Ne me dis pas que tu es partant pour un autre round, je ne le croirais pas.

— Je connais un tas de façons de te prouver le contraire.

Il me décocha le sourire malicieux dont il avait le secret tandis que ses lèvres couraient entre les globes de mes seins puis descendaient sur mon ventre, m'envoyant des frissons partout. Il hissa mes jambes sur ses épaules, puis il écarta doucement les replis de ma chatte et y insinua un doigt puis deux avant d'y plonger le nez.

Je faillis arriver en retard au club, un sourire béat plaqué sur la figure.

*

Je connaissais par cœur les airs que j'avais longuement travaillés, pourtant j'étais un vrai paquet de nerfs en me dirigeant vers le piano.

Enfant, j'avais souvent donné des récitals devant un large public, mais là, je compris immédiatement que ce serait différent. Alors que, pendant un concert, le musicien focalise l'attention générale, ici je me fondais dans le décor. Personne ne regardait dans ma direction. Au mieux, les invités me gratifiaient d'un rapide coup d'œil en entrant dans la pièce, mais la plupart du temps, ils m'ignoraient superbement.

Ce qui, au fond, me convenait très bien.

Le piano était un très bel instrument. On aurait dit que mes doigts étaient doués d'une vie propre sur le clavier. Je me félicitai d'avoir répété sans relâche ces derniers jours. Par ailleurs, le club n'était pas aussi collet monté que j'avais imaginé, même si je repérai quelques personnes âgées, vêtues comme si elles étaient tout droit sorties de la série *Dynastie*. Les autres étaient en tenue plus décontractée, généralement en short à cause de la chaleur accablante. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre en arrivant, mais je trouvais l'atmosphère plutôt agréable, en fin de compte.

Je portais une robe noire toute simple agrémentée d'une ceinture et de hauts talons. Le but visé était de ne pas me faire remarquer, et apparemment, c'était réussi. Tout en jouant, je pouvais observer à loisir les clients qui se pressaient dans la salle. J'en reconnus quelques-uns. L'homme au rire tonitruant près de la fenêtre se déguisait en père Noël pendant les fêtes de fin d'année, et le couple d'un certain âge, assis au fond, avait assisté à mon audition improvisée, le jour où j'avais été embauchée.

— J'ai pensé que tu voudrais peut-être faire une pause.

Je plaquai les derniers accords et souris à Drew, debout à côté du piano.

— D'accord, merci beaucoup, dis-je en me levant sans me faire prier.

— Tu peux prendre un verre au bar, si tu veux. Au fait, des clients m'ont interrogé à ton sujet. Ils voulaient savoir si tu étais disponible pour d'autres événements. Ça t'ennuierait que je leur transmette tes coordonnées, à moins que tu préfères traiter directement avec eux ?

J'eus toutes les peines du monde à dissimuler mon enthousiasme.

— Non, non, tu peux leur donner mon numéro.

Il me décocha un grand sourire.

— Tu joues beaucoup mieux que celle qui t'a précédée, tu sais. Nos habitués l'ont remarqué. Bon, va te détendre un peu. On se contentera de musique enregistrée pendant ce temps.

Je me dirigeai vers le bar et m'assis à côté d'une jeune fille qui semblait avoir mon âge. Je n'avais jamais vu personne d'aussi élégant dans notre petite ville. Une grande besace Louis Vuitton était posée à ses pieds, et elle portait une veste en tweed beaucoup trop chaude en cette période de canicule. Elle était très mince, avec des cheveux bruns qui accentuaient la pâleur de sa peau. Elle me rappela les filles snobinardes avec qui j'étais au lycée. Elle me dévisagea avec curiosité.

— C'est toi, la pianiste ?

J'acquiesçai.

Elle désigna le piano du menton.

— Tu joues super bien.

— Merci, dis-je, sincèrement touchée.

Un sourire indéchiffrable à la Mona Lisa se dessina sur ses lèvres. Il n'y avait aucune condescendance, seulement une réserve polie destinée à maintenir les gens à distance. Mais du moment qu'elle avait pris l'initiative de m'adresser la parole, il aurait été grossier de ne pas répondre.

— Tu joues depuis longtemps ?

— Depuis toute petite. Mais j'ai arrêté en arrivant ici, pour différentes raisons pas très agréables.

Elle esquissa un rictus amer.

— La vie est dure, pas vrai ?

Je me dépêchai de changer de sujet.

— Et toi, tu joues d'un instrument ?

Elle secoua la tête.

— Je n'ai pas une bonne oreille.

— Dans ce cas, tu fais quoi pendant tes loisirs ?

— J'aime les voyages... et le shopping, ajouta-t-elle un peu gênée, comme si ne pas avoir de talent particulier était une tare invouable.

Je désignai sa tenue.

— En tout cas, question chiffon, tu es vraiment douée.

À mes yeux, cette fille incarnait le summum du raffinement, rien à voir avec le look décontracté des gens du cru. Elle était vraiment à part, même si quelque chose me disait que ce n'était pas forcément délibéré.

— Merci. Je voulais entrer dans une école de design, précisa-t-elle en rajustant sa veste sur ses épaules. J'ai toujours adoré la mode et je pensais que ce serait fantastique de me lancer dans la création.

— Et tu ne l'as pas fait ?

Elle ouvrit la bouche, la referma et me considéra avec curiosité.

— Je m'appelle Skye, déclara-t-elle, la main tendue.

Je la serrai spontanément.

— Lacey, dis-je. Tu n'es pas d'ici ?

— Non. En visite.

— Tu aimes la région ?

Elle chercha ses mots et finit par me décocher un sourire, un vrai cette fois.

— C'est sympa. Différent de ce dont j'ai l'habitude.

J'approuvai de la tête et lui rendis son sourire.

— Avant, j'habitais dans l'Oregon. Un sacré changement, tu peux me croire.

Son sourire s'élargit, comme si elle avait trouvé une âme sœur.

— Et maintenant, tu vis où ?

— Ici, à Oyster Cove, chez ma grand-mère. Enfin plus maintenant. Tu connais la villa Plymouth en bordure de mer ?

— Oui.

— Un de mes amis a accepté de m'héberger en attendant que je retombe sur mes pieds. Je crois que la maison est restée inoccupée un bon moment.

Je n'en dis pas plus pour ne pas causer de problèmes à Everett. On ne savait jamais.

Le sourire de Skye se figea et elle piqua du nez dans son verre.

— Oh, alors elle est de nouveau habitée ?

Je fis signe que oui.

— C'est vraiment une très belle maison, remarqua-t-elle.

— Oui, j'envie les propriétaires. Je me demande pourquoi elle est restée inoccupée si longtemps.

Le barman apporta ma commande. Cette fille m'intriguait, je ne pouvais me résoudre à la quitter. J'avais l'impression qu'elle me cachait quelque chose, mais je ne la connaissais pas assez pour insister. Elle détonnait dans le décor du club. Elle n'avait pas l'air dans son élément, assise seule au bar – un sentiment qui m'était familier.

— Combien de temps comptes-tu rester dans le coin ?

Elle fit tourner son verre entre ses doigts.

— Aucune idée. On se reverra sûrement.

Je hochai la tête. Sa froideur affectée s'était muée en une mélancolie soudaine que je ne m'expliquais pas. J'aurais bien voulu poursuivre la conversation, mais je devais retourner travailler.

— Tu sais où me trouver, dis-je en lui tendant la main qu'elle serra.

La sienne était douce, presque frêle. Je la saisis avec précaution et m'éloignai à contrecœur pour regagner le piano.

Lorsque je louchai de nouveau en direction du bar, elle avait disparu.

Everett

— Tu sais, si cette fille te plaît, tu devrais lui dire la vérité.

— Hé mec, fiche-moi la paix, d'accord ?

— Crache le morceau... Au pire, elle te largue.

À cette idée, Everett sentit son estomac se retourner. Il lança un regard noir à son meilleur ami.

— Ferme-la et passe-moi la clé à molette.

Trent s'exécuta. Everett plaça l'outil autour du gicleur pour resserrer la fixation.

— Voilà, ça devrait marcher maintenant.

— Mon père serait fier de toi.

— Il dirait que j'aurais dû m'en occuper plus tôt.

— Peut-être, mais tu t'en sors pas mal pour un petit gars de la ville.

Trent alla ouvrir l'eau tandis qu'Everett secouait la poussière qui maculait son pantalon. Il admira le résultat de ses efforts avec fierté. Son père aurait automatiquement appelé un plombier pour réparer l'arroseur automatique. Il n'aurait jamais mis la main à la pâte lui-même

Oui, mais pas moi. Cette pensée l'emplit de satisfaction.

— Prends pas la grosse tête, lança Trent par-dessus son épaule, comme s'il lisait dans ses pensées.

Everett poussa un soupir exaspéré et s'écarta en vitesse, peu désireux de se faire doucher lorsque l'appareil se remettrait en route. L'arroseur en panne était devenu un vrai geyser. Pourvu que la réparation tienne le coup, se dit-il, sinon Trent allait en faire des gorges chaudes.

Il loucha vers la maison pour voir si la Bronco était garée dans l'allée, mais il était trop loin pour s'en assurer. Lacey allait rentrer d'une minute à l'autre, et il avait hâte de la serrer dans ses bras. L'envie de la toucher, la goûter, sentir son corps contre le sien lui tenaillait le ventre. Il l'avait dans la peau, il ne pouvait plus se passer d'elle, c'était excitant et terrifiant à la fois.

Il n'avait jamais envisagé de sortir avec une fille comme elle. Qu'elle soit originaire de l'Oregon plutôt que de la région n'y changeait rien. Son absence lui pesait, il ne se sentait lui-même que lorsqu'elle était présente à ses côtés. Elle hantait ses pensées jour et nuit et depuis qu'il l'avait culbutée sur le dos et entendue gémir de plaisir tandis que ses ongles lui griffaient l'échine, c'était devenue une véritable obsession.

Un chuintement tout proche l'arracha à sa torpeur. Il reprit brutalement contact avec la réalité, le souffle coupé, quand le jet d'eau l'atteignit de plein fouet. Il jura et bondit pour échapper à l'arroseur rotatif. Trempé de la tête aux pieds, il adressa un bras d'honneur à Trent qui se gondolait de rire à l'autre bout de la pelouse.

Il orienta la tête d'arrosage dans la bonne direction et se rua à la maison pour se changer.

— On dirait que tu t'es pissé dessus, gloussa Trent dans son dos.

— Ta gueule, fit Everett d'un ton enjoué en contournant la façade.

Il pila net en apercevant le 4×4 dans l'allée.

— Lacey est là ? Elle est rentrée quand ?

Il revint brutalement sur terre, le souffle coupé, quand Trent lui assena une bourrade dans les côtes sans s'émouvoir du regard noir qu'il lui jetait.

— Allô, réveille-toi, mon vieux ! Elle est arrivée au moment où tu exécutais la danse de Saint-Guy sur la pelouse.

Everett fit mine de s'éloigner, mais l'autre l'en empêcha.

— Je vais chercher à manger, tu veux quelque chose ?

Everett acquiesça distraitement en poursuivant son chemin tandis que Trent se dirigeait vers sa voiture. Lacey n'était visible nulle part, ni dans le salon ni à la cuisine. Il grimpa l'escalier quatre à quatre. Son sexe durcit et son rythme cardiaque s'accéléra d'un cran à l'idée de la revoir. Sa présence était presque palpable dans la maison et le besoin de la toucher si dévorant qu'il crut exploser de frustration.

Lacey se tenait au milieu de la chambre en soutien-gorge et petite culotte, ses vêtements entassés sur le sol. Un short et un T-shirt s'épalaient sur le lit. Elle se retourna à son entrée et écarquilla les yeux lorsqu'il fonça sur elle, la renversant presque dans sa hâte. Il la coinça contre le mur, leurs corps s'imbriquant parfaitement l'un dans l'autre.

Elle s'alanguit entre ses bras comme une poupée de chiffon avec un petit gémississement. Galvanisé, il agrippa à pleines mains ses fesses à peine recouvertes d'un fin tissu de coton et la souleva sans effort. Elle lâcha un cri étonné, enroula les jambes autour de sa taille et souleva son T-shirt pour planter les ongles dans ses épaules et dans son dos.

— Tu m'as manqué, susurra-t-elle tandis que, la tête nichée dans son cou, il suçotait chaque parcelle de sa peau satinée.

Il avait tant de choses à lui dire, mais la tempête d'émotions qui menaçait de le submerger lui ôtait l'usage de la parole. Il se languissait d'elle, son absence lui était insupportable, il la désirait comme un fou, pourtant, maintenant qu'il la tenait dans ses bras, peau contre peau, ce n'était pas encore assez. Il voulait la posséder pour se prouver qu'elle était bien à lui. Il se força à s'écarter, le temps de s'extraire de son jean qu'il jeta par terre.

Les caresses sensuelles qu'elle lui prodiguait étaient comme des braises incandescentes sur sa peau. Elle explorait son corps, en palpait chaque centimètre avec avidité. À l'évidence, elle en voulait plus. Il sema un chapelet de baisers au creux de sa gorge tout en se débarrassant de ses vêtements avant de la dépouiller de sa culotte. Elle reposa un pied par terre pour l'aider à ôter le petit bout d'étoffe, mais il n'en pouvait plus d'attendre. D'un même mouvement, il lui empoigna le genou, le souleva et plongea entre ses cuisses écartées.

Il l'entendit haleter, la respiration saccadée, et il se figea une fraction de seconde, de peur de lui faire mal. En quoi il se trompait. Ses ongles qui lui labouraient le dos étaient la preuve du contraire. Elle se cambra avec un gémississement rauque, et il se retira un tout petit peu avant de s'enfoncer plus à fond. Elle renversa la tête contre le mur, les lèvres légèrement entrouvertes, tandis qu'il la pilonnait avec frénésie.

On aurait dit qu'il s'enfonçait dans un fourreau de velours brûlant.

— Mmm... c'est trop bon, murmura-t-il d'une voix rocailleuse.

Elle incarnait tout ce qu'il désirait, et il prit ce qu'elle lui offrait.

Il sourit quand elle se mit à trembler, terrassée par les vagues violentes de l'orgasme. Il adorait lui donner du plaisir. Il sentit son vagin se crispier autour de lui, intensifiant ses sensations. Alors, indifférent à ses ongles qui lui griffaient le dos, il augmenta la cadence de ses coups de reins, déterminé à la propulser le plus loin possible.

— Préservatif ?

Le mot mit quelques secondes à traverser son cerveau embrumé. Il jeta des regards désespérés autour de lui et avisa un petit sachet brillant au chevet du lit. Il émit un grognement indistinct et sentit la main de Lacey se poser sur son torse pour le repousser. Frustré, il la relâcha et s'écarta pour lui permettre de se relever.

Les boucles folles de Lacey éparpillées sur son visage dissimulaient ses traits tandis qu'elle se laissa tomber à genoux devant lui. Everett la dévisagea sans comprendre. Elle lui décocha une œillade coquine avant de l'engloutir dans sa bouche.

Il réagit aussitôt.

— Putain... que c'est bon, gémit-il en fermant les yeux.

Il s'adossa au mur, le corps secoué de tremblements. L'orgasme qu'il venait de lui donner n'était rien comparé au cadeau qu'elle lui offrait. Il se pencha et enfouit les mains dans la soie de ses cheveux. Elle fit coulisser sa langue sur toute la longueur de sa verge, taquinant son gland du bout des lèvres avant de l'avaler tout entier. Elle le suçait encore et encore jusqu'à ce qu'il jouisse dans sa bouche avec un cri rauque.

Haletant, il frissonna quand elle promena les doigts le long de ses mollets et ses cuisses, puis il recula d'un pas et lui tendit la main pour l'aider à se relever.

— Tu es vraiment douée...

Elle l'embrassa sur la joue.

— Bienvenue à la maison, roucoula-t-elle.

Il était si épuisé que son rire se mua en un couinement inarticulé. Cette fille était incroyable. Il ouvrit la bouche pour le lui dire et la referma, incapable de proférer un son, fixant avec gourmandise son joli cul rebondi qui se trémoussait pendant qu'elle repêchait ses sous-vêtements dispersés par terre.

Elle lui jeta un coup d'œil aguicheur par-dessus son épaule.

— Je peux me rhabiller maintenant ?

Il sourit. Un coup à la porte l'empêcha de répondre.

— Vous êtes visibles ? lança Trent de l'autre côté de la cloison. Je peux entrer ?

Everett éclata de rire.

— Oui, je sais, c'est une question idiote. On a... une invitée. Tu peux descendre ?

L'inquiétude qu'il décela dans la voix de son ami alarma Everett, qui s'empressa de récupérer son pantalon au moment où Lacey se dirigeait vers la salle de bains.

— Ce n'est que partie remise, chuchota-t-il en déposant au passage un léger baiser sur ses lèvres.

Trent patientait sur le seuil, visiblement très agité.

— Grouille-toi, mon vieux.

Everett redescendit de son petit nuage et se prépara au pire.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Trent allait répondre quand une voix féminine s'éleva du rez-de-chaussée.

— Everett ?

Les inflexions familières le clouèrent sur place. Médusé, il serra les poings.

— Tu l'as laissée entrer ?

— Ça ne va pas ? Elle est entrée toute seule.

Everett jeta un rapide coup d'œil derrière lui avant de reporter son regard sur son ami qui le dévisageait d'un air apitoyé. La peur au ventre, il enfila le couloir au pas de course et stoppa en haut de l'escalier.

— Bonjour, Everett.

Il dévala les marches comme un zombie.

— Qu'est-ce que tu fiches là ?

— J'en ai autant le droit que toi.

Muet de rage, il se rua vers l'entrée et ouvrit grand la porte.

— Fous-moi le camp !

Elle marqua un temps d'hésitation et recula.

— Everett, je voulais juste te dire que...

Il lui claqua la porte au nez.

Trent l'observait, la mine désolée.

— Tu savais qu'elle finirait par te retrouver.

— Et alors ?

— Mec, c'est ta...

— Je m'en fous.

— D'accord, je n'insiste pas.

La voix vibrante de Lacey résonna derrière eux.

— Everett ? C'était qui ?

Qu'avait-elle eu le temps de voir ? Il se retourna pour la regarder descendre l'escalier et s'immobiliser en bas des marches. Elle dévisagea les deux garçons tour à tour avec perplexité.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? insista-t-elle, comme il ne répondait pas.

Il prit une profonde inspiration.

— Voilà, j'ai quelque chose à te dire...

— C'était qui ? s'entêta-t-elle, une lueur méfiante dans les yeux.

— Elle habite ici, elle aussi, et elle n'apprécie pas qu'on la jette dehors.

Les trois autres firent volte-face pour voir Skye adossée à la porte de derrière, agitant un trousseau de clés à bout de bras, toujours aussi élégante malgré sa mine renfrognée.

— Tu as oublié que j'ai encore la clé ?

Les deux filles se mesurèrent du regard. Lacey considéra Skye puis Everett d'un air indécis avant de se retourner vers la jeune fille.

— C'est chez toi, ici ?

— En fait oui, répondit-elle aimablement. Tu vas te décider à lui dire, ou c'est à moi de le faire ? ajouta-t-elle à l'intention d'Everett.

La gorge nouée, il surprit un éclair de compréhension dans les yeux de Lacey.

— Tu as dit... Je croyais que vous deux, vous étiez... Tu as menti ! reprit-elle avec un regard désemparé aux deux garçons.

— Lacey, écoute...

Elle recula sans détacher les yeux d'Everett. Puis elle tourna les talons et se dirigea d'un pas incertain vers la sortie.

Il se passa la main dans ses cheveux, épouvanté. Et merde !

— Everett, s'il te plaît...

Il pointa le doigt vers Skye.

— Toi, tu dégages. Je ne veux plus te voir.

Elle se soumit docilement. Il voulait la voir souffrir autant que lui, mais le pincement au cœur qu'il ressentit en croisant son regard malheureux lui parut totalement incongru.

— Fais gaffe qu'elle ne revienne pas, ajouta-t-il à l'intention de Trent.

Là-dessus, il se lança à la poursuite de Lacey, sans savoir ce qu'il allait bien pouvoir lui dire pour réparer le désastre.

Idiote ! Imbécile ! Crétine !

Sourde aux appels d'Everett, je quittai la maison en trombe et me sauvai à toutes jambes. Pas question qu'il me voie pleurer. Je courais à perdre haleine. Je n'avais qu'une idée en tête : fuir ceux qui m'avaient trahie. J'étais fatiguée de passer ma vie de désillusions en déconvenues.

Il m'a menti. Ils sont tous pareils.

— Lacey !

— Fiche-moi la paix !

La voix d'Everett était toute proche dans mon dos. J'accélérai l'allure pour contourner la maison et foncer vers la Bronco.

J'aperçus Trent qui escortait Skye à sa voiture, mais je n'y prêtai aucune intention, obnubilée par l'idée de décamper au plus vite. J'avais atteint la portière quand Everett me saisit le poignet, me freinant dans mon élan.

Au lieu de pivoter pour lui flanquer une gifle, je restai figée sur place, incapable de bouger. Je perçus sa respiration saccadée, mais il ne prononça pas un mot, à croire qu'il ne savait pas quoi dire. Mon cœur s'emballa, menaçant d'exploser dans ma poitrine, j'avais une boule dans la gorge. Il me caressa le poignet du pouce.

— Lâche-moi !

— Laisse-moi t'expliquer...

Je m'écartai d'un bond et fis volte-face.

— Non ! J'en ai assez qu'on me mente.

— Je ne t'ai pas menti !

— Ah bon ? Tu m'as dit que tu gardais la maison pendant l'été, oui ou non ?

Une bile amère envahit ma bouche. Suffoquant d'indignation, je me dépêchai d'ouvrir la portière du 4×4. Il m'en empêcha en s'y adossant de tout son poids.

— C'est la maison de mes parents, c'est vrai, seulement je n'ai pas vécu ici. Lacey, s'il te plaît, écoute-moi.

— Moi qui croyais que je comptais pour toi. Tu t'es bien foutu de moi, puisque tu es marié.

— Je suis quoi... ? Non, Lacey, tu te trompes sur toute la ligne.

Il tenta de saisir mon visage dans ses mains, mais je me dégageai avec dégoût.

— Skye n'est pas ma femme. C'est ma sœur.

Cette révélation ne réussit qu'à m'exaspérer davantage. Je plantai l'index dans sa poitrine.

— Tiens ? Tu m'avais dit que tu étais fils unique.

Il se passa fébrilement une main dans les cheveux.

— Bon, d'accord, j'ai une sœur. Mais j'ai coupé les ponts avec elle.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit, alors ? Comment veux-tu que je démêle le vrai du faux.

Il avait l'air anéanti, l'œil hagard.

— Je suis désolé, Lacey. Vraiment.

Il en fallait plus pour m'attendrir. Je le repoussai sans ménagement.

— J'en ai marre de tes mensonges. Tu me dis que tu viens de New York et après...

— Je t'assure que c'est la vérité. J'ai grandi là-bas et je n'en ai pratiquement jamais bougé depuis.

J'éclatai d'un rire forcé, suraigu.

— Je me suis trompée sur toute la ligne. Remarque, j'aurais dû m'en douter. Tu es comme les

autres, tous ceux que j'aimais, que je respectais. D'abord mon père, ensuite la police...

— La police ? Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ?

— Va te faire voir !

Mes vieilles rancœurs revenaient en force. L'envie de cogner sur quelqu'un ou sur quelque chose me démangeait. J'aurais voulu l'envoyer paître, l'abreuver d'injures et, surtout, m'enfuir à toutes jambes.

— Fiche le camp..., ajoutai-je d'une voix brisée par l'émotion.

— Si je le fais, je ne te reverrai jamais.

Il avait raison. Je ne savais plus à quel saint me vouer pour sortir de cet enfer. Je préférais être n'importe où plutôt qu'ici. En attendant, je restai plantée là comme une souche, les yeux braqués sur la pelouse.

Il s'avança d'un pas et coinça une mèche derrière mon oreille.

— Qui d'autre t'a menti, dis-moi ? J'aimerais le savoir.

J'appuyai mon visage contre sa paume dans un accès de faiblesse et respirai un bon coup, revivant l'horreur de la scène.

— Le lendemain de cette fameuse nuit, la vidéo de ce qui s'était passé a circulé dans le lycée... Alors je suis allée à la police et j'ai raconté que j'avais été violée et que je pouvais le prouver. J'étais stupide et naïve ! J'étais sûre que, grâce à la vidéo, ils arrêteraient les coupables et mettraient fin à ce cauchemar. J'étais certaine que tout s'arrangerait et que ce ne serait plus qu'un mauvais souvenir... Tu sais ce qu'ils m'ont dit après avoir visionné la cassette... ? « Vous aviez l'air de prendre votre pied. »

— Oh, Lacey !

— Je... je pensais qu'ils me croiraient une fois qu'ils auraient vu le film. Un policier a reconnu l'un des garçons. C'était le fils du shérif adjoint. Comme son père connaissait ma grand-mère, il l'a appelée pour lui dire que je répandais de fausses rumeurs...

Je chancelai en retenant mes sanglots. Everett me prit dans ses bras pour m'empêcher de tomber. Je tremblais si fort que j'avais du mal à parler. Je me forçai à poursuivre, décidée à aller jusqu'au bout.

— Dans l'intervalle, la vidéo a circulé un peu partout et ils m'ont confisqué mon téléphone sous prétexte que c'était une preuve...

— Bon sang !

— Je savais que j'avais fait une bourde. Alors j'ai tenu ma langue, mais c'était trop tard et le temps que ma grand-mère arrive, tout le monde me prenait pour une mythomane. Elle n'a rien trouvé de mieux que de parler de mon père et de ce qu'elle lui avait fait, comme si c'était une nouvelle preuve... Bref, elle n'a réussi qu'à aggraver les choses.

Je m'interrompis, secouée de frissons. Everett resserra son étreinte et m'adossa à la portière dans un geste de réconfort qui n'avait rien de sensuel. Le front contre son épaule, je fermai les paupières de toutes mes forces, luttant contre les larmes. Je n'avais jamais raconté à personne ma version de l'histoire. Presque tout le monde en ville était persuadé que je n'étais pas une victime, mais que je voulais détruire les vies de cinq garçons de bonne famille.

— Mes parents ne se sont pas vraiment occupés de moi, déclara Everett sans transition.

Ces paroles me ramenèrent à la réalité. Je ne bougeais pas, savourant la douceur de ses bras.

— Ma sœur et moi avons été élevés par des nounous et après, on nous a envoyés en pension. Cette maison appartient effectivement à ma famille et je suis né ici, à Gulfport. Mes parents étaient dévorés d'ambition, ils rêvaient de New York, et je n'ai pratiquement plus jamais remis les pieds ici depuis mes huit ans.

Je me cramponnai à lui comme à une bouée, tandis qu'il poursuivait d'une voix monocorde.

— Nous passons les vacances ici. J'avais hâte d'y être, parce que nos parents prenaient enfin le

temps de s'occuper de nous. J'avais fait la connaissance de Trent, qui m'invitait souvent à jouer chez lui, mais je n'ai jamais réellement vécu ici. Et puis les vacances d'été ont été écourtées. Un mois, puis quelques semaines et à la fin une seule. Le reste de l'année, ma sœur et moi étions internes. On voyait rarement nos parents. Mon père était un banquier d'affaires qui est devenu ensuite directeur financier dans une grosse entreprise. Il est sur le point de remplacer le P.-D.G., un milliardaire qui a décidé de se retirer. Ma mère est écrivain et coach en développement personnel. Elle passe plus de temps en voyage qu'à la maison. Ils ne se manifestaient presque jamais pendant l'année scolaire, tu vois, et ils croyaient se rattraper en nous offrant des cadeaux extravagants. J'étais très malheureux à l'époque, sauf que je ne m'en rendais pas vraiment compte.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? C'était si difficile de raconter la vérité ?

— Oui. J'avais décidé de changer, faire table rase, devenir meilleur.

Je levai les yeux quand il s'interrompit. Il avait les traits tirés, l'air profondément affecté, comme si cette période de sa vie lui rappelait des souvenirs pénibles qu'il aurait préféré enfouir dans sa mémoire, ce que je comprenais très bien. Nos regards se croisèrent et il me caressa la joue de la main.

— Ce genre d'éducation laisse des traces. J'étais un bon fils, j'ai tout fait pour que mes parents soient fiers de moi. En même temps, j'en voulais à la terre entière et j'étais plutôt vache avec les autres, comme pour trouver un exutoire.

— Et après, que s'est-il passé ?

Il se rembrunit et détourna les yeux.

— J'ai voulu tirer un trait définitif sur cette vie-là. J'avais fait certaines choses... j'ai causé beaucoup de mal à un tas de gens...

— C'est-à-dire ?

Il fronça les sourcils. De minuscules rides apparurent autour de ses yeux, le faisant paraître plus vieux.

— Je n'ai pas envie d'en parler... pas maintenant...

Une rage froide m'envahit. J'aurais voulu le forcer à cracher le morceau, mais son regard blessé m'en empêcha. Garder pour soi un secret qui vous ronge le cœur, je connaissais, et ses réticences à s'expliquer me faisaient froid dans le dos.

— Tu as peur que je change d'attitude si j'étais au courant ?

Un pli se creusa sur son front.

— Peut-être.

J'avalai ma salive avec difficulté et détournai la tête.

— Dis-moi pourquoi tu as menti.

Il me caressa de nouveau la joue et me serra plus fort contre lui.

— Parce que je voulais que tu me voies tel que je suis. Ma famille est riche, vraiment très riche, tu ne peux pas savoir à quel point. Pendant des années, c'est comme ça que je me définissais. Je pouvais avoir tout ce que je désirais, et je ne m'en suis pas privé.

J'ouvris des yeux ronds.

— Pas possible ! Je ne connais personne de plus généreux que toi.

Il parut se détendre un peu.

— Merci, c'est gentil de me le dire. Je voulais changer, mais je ne savais pas comment m'y prendre. Le monde dans lequel je vivais m'étouffait, tu comprends ce que je veux dire ? Et il était presque impossible d'en sortir. Alors, dès que j'ai pu, j'ai choisi la fac la plus éloignée de chez nous et j'ai tout laissé derrière moi, espérant tourner définitivement la page.

— Et ça a marché ?

— Oui. J’ai compris que ma petite personne comptait pour du beurre. C’était curieux d’être totalement anonyme. J’ai tout remis à plat, c’était génial. J’ai aussi retrouvé des copains d’avant – entre autres Trent, qui fréquentait la même université. On s’est retrouvés comme si le temps s’était arrêté.

— Tout est bien qui finit bien alors, murmurai-je, une pointe d’envie dans la voix.

— J’aurais dû te dire la vérité. Je ne sais pas comment me racheter.

— Plus de mensonges à l’avenir, d’accord ?

L’expression d’intense soulagement qui se peignit sur son visage me fit chaud au cœur.

— Promis.

Plongés dans notre discussion, nous n’avions pas vu Skye partir. Au fond, mieux valait ne pas remettre le sujet sur le tapis. J’aurais bien voulu connaître son secret, mais je me retins d’insister. J’étais si bien dans ses bras que, égoïstement, je voulais faire durer le plaisir.

J’espérais simplement que ces silences et ces non-dits ne me retomberaient pas dessus un jour ou l’autre.

*

Je repensais à cette discussion le lendemain au club, lorsque Skye se matérialisa devant moi.

— J’ai besoin de ton aide.

Je me mordis les lèvres, ne sachant trop sur quel pied danser.

— Excuse-moi, mais pas maintenant. Je travaille.

— Je sais et je suis désolée de te déranger. On pourrait bavarder cinq minutes pendant ta prochaine pause ?

Je jetai un coup d’œil à l’horloge. J’allais bientôt m’arrêter de toute façon. Pourtant, j’hésitais encore.

— Ce qui s’est passé entre ton frère et toi ne m’intéresse pas. Ce ne sont pas mes oignons.

— S’il te plaît...

Je louchai vers elle. Le maquillage ne parvenait pas à dissimuler sa pâleur. Ses yeux bleus pareils à ceux d’Everett me jetèrent un regard désespéré. Je me sentis fléchir.

— D’accord, dans cinq minutes.

Elle redressa les épaules, l’air soulagé.

— Merci. Je t’attends dans l’entrée.

J’aurais préféré la rejoindre au bar, mais je n’eus pas le temps de le lui dire qu’elle avait déjà tourné les talons. Intriguée, je terminai mon morceau, prévins l’hôtesse que je prenais une pause et partis à la recherche de Skye. Ne la voyant nulle part dans le lobby, j’allai inspecter le salon voisin où je la trouvai blottie au fond d’un canapé, à l’autre bout de la pièce.

Elle sauta sur ses pieds en m’apercevant. Je remarquai qu’elle tenait à peine sur ses jambes.

— Merci d’être venue, dit-elle en triturant nerveusement son sac.

J’agitai vaguement la main, mal à l’aise devant son air guindé.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir t’aider. Je ne sais d’ailleurs même pas si je dois le faire.

— Je vais mourir.

Cette déclaration mélodramatique me stupéfia. Je me contentai de croiser les bras et m’abstins de tout commentaire en attendant qu’elle s’explique. Elle remarqua mon regard incrédule, leva le bras et, après une légère hésitation, elle tira sur ses cheveux. Bouche bée, je vis sa chevelure glisser, dénudant la peau claire de son crâne. J’ouvris les yeux comme des soucoupes, trop secouée pour réagir. Je

m'attendais à tout sauf à ça.

Elle fit tourner la perruque entre ses doigts, visiblement mal à l'aise d'exhiber sa tête chauve.

— Le cancer s'est propagé partout et la chimiothérapie est impuissante à ralentir le processus. Je ne passerai pas l'année et avant, je veux absolument me réconcilier avec Everett.

Je m'éclaircis la voix.

— Il est au courant ?

Elle secoua la tête.

— Que je suis malade ? Non. Et je ne suis pas encore prête à le lui dire. Je ne suis pas là pour ça. En fait, je suis venue m'excuser.

Interloquée, je me laissai tomber sur le bras du canapé.

— Que s'est-il passé entre vous ?

Elle se mordit les lèvres et détourna les yeux.

— Il t'a parlé de notre enfance ?

— Il m'a juste dit que vos parents étaient absents les trois quarts du temps et que vous ne vous entendiez pas très bien.

Un sourire sans joie se dessina sur ses lèvres.

— C'est une façon de voir les choses. Nous étions la caricature du méchant qui se croit tout permis, comme dans les films. C'est peut-être pour ça que... L'argent ne peut pas tout acheter, comme la santé, par exemple. Mes parents font ce qu'ils peuvent, bien sûr : ils dépensent une fortune pour m'offrir les meilleurs traitements. Je devrais les remercier de s'occuper enfin de moi.

Elle n'avait pas l'air de déborder de reconnaissance, et si ce que j'avais entendu dire de ses parents était vrai, ils ne le méritaient sans doute pas.

— Ils n'ont rien dit à Everett ?

Elle fit non de la tête.

— Nos parents ont tendance à oublier qu'ils ont des enfants, sauf si quelque chose va de travers. Je suis presque sûre qu'il ne leur a pas adressé la parole depuis une éternité. Il a disparu juste après le procès...

Qu'avait donc fait Everett ? Décidément, ce type était une énigme.

— Quel procès ?

Elle éluda la question.

— Tu vas m'aider, d'accord ?

Je ne savais quoi répondre. Prise de pitié, je la regardai remettre sa perruque qui, je le devinais, l'aidait à garder un semblant de normalité.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Me donner l'occasion de lui parler. Tu as vu son attitude, hier ? Il ne veut rien entendre. J'aimerais pouvoir m'expliquer, essayer de réparer mes torts, le convaincre que j'ai changé moi aussi.

Je pris le temps de la réflexion.

— Trent et ses copains organisent une soirée dimanche prochain à la maison pour fêter la fin de l'été..., commençai-je avec réticence, encore indécise sur la marche à suivre. Viens. Je verrai ce que je peux faire.

Je crus qu'elle allait fondre en larmes, ou me prendre dans ses bras, mais elle se retint et se contenta de sourire.

— Merci beaucoup. Ah... ne lui dis surtout pas que je suis malade. Je m'en chargerai moi-même, mais il faut d'abord que je m'excuse. J'aimerais qu'il me pardonne vraiment, pas juste parce qu'il a pitié de moi.

— Je n'ai pas la moindre idée de comment il va réagir. J'ignore ce qui s'est passé entre vous, mais je ne crois pas qu'il ait passé l'éponge.

Cette fois, elle me serra dans ses bras avec gaucherie. À croire que les démonstrations d'affection lui étaient complètement étrangères. Je repensai à ce que le frère et la sœur m'avaient confié sur leur enfance dénuée de tendresse. Je n'imaginai pas avoir des parents riches, ou être enfermée en pension la majeure partie de l'année. Jusqu'à la mort de mon beau-père, j'avais eu une existence heureuse. Il m'avait fallu du temps pour pouvoir y repenser sans trop souffrir.

— Tu m'as énormément aidée, insista-t-elle. Je ne sais pas comment te remercier.

— De rien... euh... je dois retourner travailler.

— À dimanche alors, lança-elle avant de s'éloigner.

Je m'affalai sur le canapé en me demandant dans quel guêpier je m'étais encore fourrée. J'avais l'impression d'avoir appris du nouveau au sujet d'Everett, même si l'histoire me parvenait en pièces détachées, incomplète. En plus, j'aurais mis ma main au feu qu'ils me cachaient quelque chose. Et je n'étais pas du tout sûre d'avoir envie d'en savoir plus.

Je me remis péniblement debout et me dirigeai vers le piano au moment où plusieurs personnes regagnaient la sortie. J'entrevis un visage familier du coin de l'œil. Je restai pétrifiée une fraction de seconde avant de me précipiter vers la petite femme.

— Madame Jones !

L'institutrice de mon frère tourna la tête. Elle se raidit quand elle me reconnut. Melinda Jones s'était pourtant toujours montrée aimable avec moi, mais à en juger par sa moue dégoûtée, elle n'avait pas l'air particulièrement ravie de me voir. À l'évidence, ma grand-mère avait encore inventé les pires horreurs à mon sujet. Je faillis tourner les talons et me ravisai au dernier moment.

— Mademoiselle St. James. J'ignorais que vous travailliez ici.

Sous-entendu, « si j'avais su, je ne serais pas venue ». La courtoisie un peu surannée du Sud l'empêchait d'exprimer le fond de sa pensée, même si son expression ne trompait pas. J'essayai mes paumes moites sur ma robe avant de me lancer.

— Comment va Davy ?

— Bien. Et sûrement pas grâce à vous.

Je tressaillis. Ces paroles confirmaient mes craintes.

— La dernière fois que nous nous sommes parlé, vous m'aviez dit être inquiète à son sujet.

— À quoi rime cette conversation, Lacey ?

Son visage dur et fermé, elle qui était la douceur incarnée, me faisait mal, d'autant que je ne comprenais pas la raison de son hostilité.

— J'aimerais avoir des nouvelles de mon petit frère. Voilà plus de deux semaines que je ne l'ai pas vu.

Elle plissa le front.

— Deux semaines ?

— Oui, depuis que ma grand-mère m'a mise dehors. Elle détourna le regard, troublée.

— Écoutez, dit-elle après un silence, il y a une semaine que votre petit frère est absent.

— Pardon ?

— J'ai parlé à votre grand-mère quelques jours après vous avoir vue. Elle m'a promis de régler le problème – je cite mot pour mot ce qu'elle m'a dit.

Et c'est ce qu'elle avait fait. Elle m'avait chassée.

Elle me dévisagea avec attention.

— La semaine dernière, j'ai remarqué que votre frère était replié sur lui-même et avait de nouveaux

bleus au bras. Cette fois, j'ai averti le directeur qui a appelé votre mère. Elle a dit que c'était de votre faute, et depuis, je n'ai plus revu Davy. Vous avez vraiment quitté la maison depuis quinze jours ?

Je me laissai tomber sur le canapé, le souffle coupé. L'idée m'effleura de me précipiter à la maison pour récupérer mon petit frère. Seulement, si j'en jugeais par la réaction de son institutrice, tout le monde pensait que je le maltraçais. Qu'allais-je faire ensuite ? Fuir au Mexique ? Vivre cachée ? Tous les scénarios que j'échafaudais étaient extravagants, à l'exception d'un seul.

— Il faut que j'appelle quelqu'un, dis-je, en pleine panique.

L'expression de Melinda Jones s'adoucit et elle posa une main sur mon bras. Elle fouilla dans son sac et en sortit sa carte.

— N'hésitez pas à m'appeler en cas de besoin. Je ferais n'importe quoi pour aider Davy.

Je hochai la tête, la remerciai et partis à la recherche d'un endroit isolé. Je me perdis dans un labyrinthe de couloirs avant de dénicher un petit banc à l'écart. Tremblante, je pêchai mon portable au fond de mon sac. J'avais appelé mes grands-parents si souvent que le numéro était resté gravé dans ma mémoire. Je le composai, collai le téléphone à mon oreille et patientai, le cœur en vrilte.

On décrocha à la troisième sonnerie.

— Allô ?

Tante Jeanine. Je faillis prononcer son nom. Je n'avais eu aucune nouvelle de la famille de mon beau-père depuis des années. C'était comme si le temps se télescopait. Cette voix me fit retomber en enfance. Une foule de questions se bousculaient dans ma tête : où étaient mes grands-parents ? Pourquoi n'avaient-ils pas décroché eux-mêmes ?

— Allô ?

J'ouvris la bouche mais j'avais la gorge trop nouée pour répondre. J'étais submergée par un maelström d'émotions, au bord des larmes. J'avais besoin d'aide, or ces gens étaient à l'autre bout du pays. Que pourraient-ils faire ?

Un grognement exaspéré me parvint suivi d'un clic sonore lorsqu'elle raccrocha.

Merde ! Je recomposai le numéro et refermai le téléphone avant d'appuyer sur la touche « appel ». Assaillie par le doute, je serrai les paupières essayant de contrôler ma respiration chaotique, la poitrine oppressée. Pas par une crise d'asthme, cette fois, mais à cause du stress et de l'impuissance.

Que faire ?

— Les garçons sont tellement prévisibles.

— C'est sûr.

J'attrapai un pack de vingt-quatre bières et le déposai dans le caddie.

— On en prend combien, à ton avis ?

Clare fit la grimace.

— D'après leur liste, il nous faudrait un autre caddie.

J'empilai un second pack par-dessus le premier.

— Typique. Ça ira comme ça. Au moins pour ce soir. On reviendra en chercher pour la fête.

— Tu ne bois plus ?

Je secouai la tête.

— Ces jours-ci, j'évite.

Elle hocha la tête, tandis que nous parcourions le rayon des boissons du supermarché.

— On prend quoi encore ?

— Des chips, de la sauce et des hot-dogs. Pas très original comme menu.

— Je suis sûre qu'après la troisième bière, ils ne s'en rendront même pas compte.

— Merci de m'avoir accompagnée.

— C'est à cause de ma carte d'identité, hein, avoue ?

— Je reconnais qu'il me fallait quelqu'un de plus de vingt et un ans, mais tu es la première que j'ai appelée, je t'assure. Tu viendras à la fête ce week-end, d'accord ? Tu ne m'as pas encore répondu.

— Je travaille ce jour-là, mais je pourrai sans doute faire un saut en fin d'après-midi.

— Tu as intérêt. On ne se voit plus beaucoup au club, depuis que tu bosses pour le traiteur.

Le silence retomba tandis que nous nous dirigions vers le rayon boucherie. Je ne pus m'empêcher de lui poser la question qui me brûlait les lèvres.

— Au fait, toi et Andrew, ça marche ?

Elle sourit.

— Oui, je crois. Il est super. Et toi avec ton copain ?

Je haussai les épaules.

— Nous avons eu une méga dispute, il y a quelques jours. Ça va mieux, mais... euh...

— Mais quoi ?

— Je m'aperçois que je ne sais pas grand-chose sur lui. Ce qu'il a fait avant qu'on se rencontre, tout ça...

— Tu ne penses quand même pas que c'est un tueur en série ou quelque chose de ce genre ?

Je ne m'attendais pas à cette sortie. J'éclatai de rire.

— Bien sûr que non... Enfin j'espère.

— Écoute, il faut du temps pour apprendre à connaître quelqu'un, ça ne veut pas dire que... Parfois, on sait au premier regard si c'est le bon, reprit-elle après réflexion. On aime même les zones d'ombre, les défauts et le reste parce qu'on sait qu'on est faits l'un pour l'autre.

Je le dévisageai avec curiosité.

— Tu veux parler d'Andrew ?

Elle s'ébroua et rougit.

— C'est un type super, répéta-t-elle en feignant de s'absorber dans les étiquettes pour dissimuler sa gêne.

— Mais tu viens de dire que...

— Regarde qui est là !

Je me figeai en entendant une voix féminine familière et me retournai d'un bloc. Pendue au bras de Mason, Ashley me gratifia d'un regard de triomphe mêlé de mépris. Mason, toujours aussi séduisant, me toisa de la tête aux pieds, l'air ravi. Je frissonnai mais je n'en laissais rien paraître et m'éloignai avec le caddie.

— Tu ne dis pas bonjour aux amis ?

Son ton arrogant me fit grincer des dents. Je poursuivis ma route sans me retourner.

— T'inquiète pas, chéri, elle est juste jalouse, lança Ashley.

Je levai les yeux au ciel. Jalouse ? Tu parles !

— Elle vaut bien mieux que vous deux réunis !

J'appréciai la fougue avec laquelle Clare prenait ma défense, même s'il aurait été préférable d'éviter la confrontation.

— Viens, ils n'en valent pas la peine, lui soufflai-je à l'oreille.

Ashley m'avait probablement entendue. Elle s'étrangla d'indignation.

— Dire que j'étais ton amie et que tu m'as laissé tomber pour cette petite conne, cracha-t-elle.

La colère m'envahit. Impossible de me maîtriser.

— Ton amie ? Parlons-en. Je ne l'étais que lorsque tu avais besoin de moi. Tu m'as volé ma carte de crédit et tu m'utilisais comme chauffeur. Tu l'as oublié ou quoi ?

— Pfft ! fit-elle, balayant l'argument d'un geste de la main.

Je me retins de lui flanquer une gifle.

Elle enlaça la taille de Mason avec un regard d'adoration. Elle lui attrapa le menton pour l'obliger à la regarder.

— Elle n'était pas gentille avec toi, pas comme moi, roucoula-t-elle.

En guise de réponse, il l'embrassa fougueusement et lui pinça les fesses. Je grimaçai devant cette scène et la quantité de salive utilisée, et je me dépêchai de balancer un coup de coude à Clare pour l'empêcher d'ouvrir la bouche.

— Laisse tomber. On y va.

Mason interrompit son baiser, les yeux fixés sur moi.

— Allez, bébé, tu sais que tu peux revenir avec moi quand tu veux, susurra-t-il de cette voix suave qui me faisait fondre à une certaine époque. Tu ne veux pas rentrer à la maison, dis ?

J'étais estomaquée qu'il me drague ouvertement devant sa nouvelle petite amie. Il ne s'en rendait pas compte, ou alors il s'en fichait comme de l'an quarante. Ashley encaissa le coup, l'air mortifié, mais la pitié que j'éprouvais pour elle se transforma en répulsion quand elle me fusilla du regard, comme si elle me tenait responsable de son humiliation. Qu'avais-je bien pu leur trouver, à ces deux-là ?

— Vous êtes vraiment faits l'un pour l'autre, marmonnai-je en m'écartant.

Ashley l'attrapa par le bras.

— Allez viens, chéri, on s'en va.

Mason nous emboîta le pas sans lui prêter la moindre attention.

— Tu sors encore avec ce petit merdeux de la ville ?

Je me mordis la langue pour ne pas répondre. Ashley le tira de nouveau par le bras.

— Mason...

Il la repoussa sans ménagement.

— Tu ne me donnes pas d'ordre.

Elle vacilla et heurta un présentoir de magazines. Des barres chocolatées et des revues

s'éparpillèrent sur le sol.

Je m'interposai entre eux.

— Laisse-la tranquille !

Un petit groupe de curieux s'était attroupé autour de nous. Sans me démonter, je provoquai Mason du regard. Il avait dû remarquer qu'on l'observait, car il plaqua aussitôt un sourire charmeur sur son visage.

— Elle a glissé, dit-il avec autorité en offrant son bras à Ashley. Tu as un bu un coup de trop ce matin, pas vrai, mon chou ?

Elle avait l'air si choquée que je ne pus m'empêcher d'éprouver pour elle un élan de sympathie. Je me souvenais des multiples fois où j'avais « glissé » ou « fait une scène » en public quand je sortais avec Mason. Son sourire enjôleur était capable de faire oublier aux badauds ce qu'ils avaient vu de leurs yeux : bien sûr qu'il ne l'avait pas poussée, elle avait juste trébuché. Ce n'était jamais de sa faute ; il était le héros de la situation. C'était toujours la fille qui était maladroite, stupide. Lui, il s'évertuait à la rendre meilleure. À partir de là, il réussissait facilement à lui faire gober qu'une bosse à la tête et quelques contusions au bras, étaient pour son bien. Quelles bêtises !

La facilité avec laquelle il était capable de renverser la vapeur me donnait la nausée.

— Il t'a bel et bien poussée, Ashley, dis-je en la regardant en face. Et ce n'est pas la première fois, hein ? Ça va empirer si tu restes avec lui.

Il la gratifia d'un sourire angélique qui paraissait encore plus incongru chez un tel démon.

— Elle raconte n'importe quoi, mon chou. Je ne te ferai jamais de mal.

Il lui planta un baiser sur les lèvres. Elle se pendit amoureusement à son bras, et je compris que j'avais perdu la partie. Il la serra contre lui avec un regard triomphant qui me souleva le cœur. Je tournai les talons et poussai en vitesse le caddie dans l'allée voisine, désireuse de mettre la plus grande distance entre nous. Cette fois, ils ne me suivirent pas, mais l'image du couple enlacé me hantait encore.

— Quel sale type, murmura Clare près de moi.

— Viens, on va ramener ça à la maison.

Je filai vers la caisse, pressée de m'éloigner de ces deux-là le plus vite possible. Comment avais-je pu être assez bête pour endurer ces vexations à l'époque ?

Everett

La fête battait son plein. Everett ne parvenait pas à détacher son regard de la brunette en bikini, installée sur une chaise longue de l'autre côté de la piscine en compagnie de son amie Clare. Elle se pencha pour entendre ce que celle-ci lui chuchotait à l'oreille. Puis, comme si elle se sentait observée, elle tourna la tête avec un grand sourire et agita la main dans sa direction. Il l'imita.

Sur ces entrefaites, Trent, ruisselant d'eau, se laissa tomber à ses côtés.

— Tu m'as l'air bien silencieux.

— Je réfléchis à ce que je vais faire à la fin de l'été.

— Ah..., fit Trent en suivant le regard d'Everett, toujours braqué à l'autre bout de la piscine. Si tu n'étais pas mon meilleur pote, il y a belle lurette que je serais allé la draguer, cette fille.

Everett avait beau savoir que son ami le taquinait, il sentit une pointe de jalousie lui serrer le cœur. Trent qui s'en aperçut lui fila une bourrade dans les côtes.

— Sérieusement, vieux, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Everett regarda dans le vague. Les mots se bousculaient sur sa langue tandis qu'il s'efforçait de formuler une réponse.

— Je stresse, voilà.

— Pourquoi ?

La tête penchée sur le côté, Everett lança un regard appuyé à Trent qui parut comprendre le sous-entendu.

— Tu as déjà reçu une récompense que tu ne méritais pas ?

Trent était le seul à connaître l'histoire. S'il y avait quelqu'un à qui il pouvait demander conseil, c'était bien lui. Sauf que, à ce moment-là, son ami d'ordinaire si bavard semblait à court d'inspiration. Son malaise s'en trouva décuplé.

Il se racla la gorge.

— Les hommes ne sont pas punis pour leurs péchés mais par eux, comme on dit, précisa-t-il. Ce serait peut-être mieux si...

— Arrête de pleurnicher comme un bébé. Au fait, mon père aimerait que tu restes pour de bon.

Everett parut décontenancé par ce coq-à-l'âne.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— On en a parlé hier. Il envisage de te proposer un job à plein-temps. Donc, tu pourrais rester ici après la fin de l'été.

Everett ouvrit des yeux ronds.

— Je... ça ne m'était pas venu à l'esprit.

— Bon, ce n'est pas très folichon, mais tu as déjà deux ans de gestion en poche. Ça pourrait t'aider à gravir les échelons plus vite. Comme il t'aime bien, il s'est dit que ce serait une alternative à la fac. Bref, il veut te donner un coup de pouce.

— Mais nous n'habitons plus là depuis un bail...

— Et alors ? À quoi servent les amis ? Ça peut se transmettre d'une génération à l'autre. Tes parents et les miens s'entendaient bien à l'époque, du coup, ça s'applique à toi aussi. Écoute, c'est juste une idée, tu n'as pas besoin de te décider tout de suite.

Everett se sentit soulagé d'un grand poids. Il venait de comprendre à quel point il avait envie de

rester à Oyster Cove. Pour la première fois depuis une éternité, il jouissait d'une liberté totale et il avait retrouvé un semblant de normalité. Même si cet équilibre était fragile et pouvait se rompre d'un instant à l'autre. Ici, il se sentait heureux comme un poisson dans l'eau. Il pourrait peut-être remettre les compteurs à zéro, même s'il n'était pas sûr d'en être digne.

Il ne répondit pas et se borna à siroter sa bière sans quitter Lacey des yeux. Son petit bikini blanc soulignait joliment ses courbes. Sa tenue n'avait rien d'indécent, ni plus ni moins que celle des autres filles autour de la piscine. Certaines étaient superbes d'ailleurs, mais aucune ne lui arrivait à la cheville. Après le départ de Clare, Lacey s'allongea sur la chaise longue pour se prélasser au soleil. Deux garçons qui passaient par là ne se privèrent pas de se rincer l'œil, au grand dam d'Everett qui en serra les poings de rage.

Une main lui appliqua une tape sur la tête, si fort qu'il faillit tomber à la renverse.

— Allez, secoue-toi les puces, claironna Trent. Tu n'es pas encore trop délabré, tu as une petite amie canon, et l'été n'est pas terminé. Et puis mollo avec l'alcool, ça ne te réussit pas, ajouta-t-il en terminant la bière d'Everett d'une lampée.

— Hé, ça ne va pas ?

Trent lui assena une bourrade dans le dos.

— Tu vas rester planté là comme un amoureux transi ou tu vas la retrouver avant qu'elle crève d'ennui ?

Au même moment, Lacey se leva et se dirigea vers l'annexe. Everett bondit sur ses pieds.

— À plus, dit-il en subtilisant la nouvelle bouteille que son ami venait d'ouvrir sans se soucier de son cri de fureur.

Everett pressa le pas quand il vit Lacey s'engouffrer à l'intérieur.

Les plats et les boissons se trouvaient sur des tréteaux disposés devant la grande maison, à côté du barbecue. Quelques invités se trouvaient devant l'entrée, la plupart étaient massés autour de la piscine. Everett se glissa à l'intérieur et s'en fut à la recherche de Lacey. Il la découvrit dans la petite cuisine, occupée à sortir des victuailles du frigo en fredonnant. De dos, elle était tellement sublime qu'il sentit son sexe durcir dans son short. Il se glissa derrière elle, la prit par la taille et planta un baiser sonore sur sa nuque.

— Coucou, ma belle !

S'il avait eu l'intention de la surprendre, il en fut pour ses frais. Elle pivota sur ses talons, un grand sourire aux lèvres, et se pendit à son cou.

— Je me demandais quand tu daignerais enfin te montrer.

Il pencha la tête pour l'embrasser, empoignant ses fesses à pleines mains à travers le fin tissu du maillot de bain.

— Tu avais l'air de bien t'amuser tout à l'heure, murmura-t-il tout contre sa bouche.

Son sourire s'élargit.

— Jaloux ?

— Peut-être.

Il la plaqua contre lui, savourant la douceur de sa peau sous ses doigts, et l'attira dans un coin reculé, à l'abri des regards.

— Ça t'embête que je préfère l'exclusivité ?

Elle poussa un petit soupir satisfait en soulevant les hanches vers lui.

— Pas du tout.

Elle se figea en entendant un léger son derrière eux. Ils échangèrent un regard surpris lorsque le bruit reprit. Everett s'écarta et jeta des coups d'œil intrigués alentour.

Il y a quelqu'un là-dedans, articula-t-il silencieusement en désignant un angle de la pièce. Lacey se couvrit la bouche lorsque le choc se fit entendre de nouveau.

Ils échangèrent un regard complice. Apparemment, ils avaient eu la même idée. Everett se dirigea vers le placard et posa la main sur la poignée. Il ouvrit la porte à la volée lorsque le bruit se répéta.

Clare lâcha un petit cri et bondit en arrière avec une telle hâte que sa tête heurta le mur. Lacey risqua un œil par l'entrebâillement la porte et se retint de pouffer de rire pendant que son amie remettait un peu d'ordre dans sa tenue.

— Ce n'est pas du tout ce que tu penses, lâcha Clare, qui piqua un fard en s'entendant prononcer ces mots.

— C'est marrant de se croiser dans cet endroit, persifla Lacey sans se formaliser lorsque l'autre lui tira la langue.

Le couple était entièrement vêtu, preuve qu'ils n'avaient pas eu le temps d'aller très loin. Andrew arborait son masque impassible habituel, mais Everett surprit une lueur possessive dans le regard qu'il posait sur la jeune fille cramoisie à ses côtés. Il s'effaça pour leur permettre de sortir.

— Everett, voici Andrew, mon patron, déclara Lacey, hilare, en fixant Clare d'un œil pétillant de malice.

— À plus tard, rétorqua cette dernière avec toute la dignité dont elle était encore capable avant de s'éloigner, remorquant Andrew derrière elle.

Lacey se mordit les lèvres jusqu'à ce qu'ils soient hors de vue. Leurs regards se joignirent et ils éclatèrent de rire.

— Bon sang, tu as vu l'expression de Clare ?

— Ils auraient quand même pu être plus discrets, remarqua Everett.

— L'espace est trop exigü. Impossible de ne pas se cogner contre la porte.

— On parie ?

Au regard qu'elle lui lança, il sentit son cœur battre plus vite. Un sourire aguicheur aux lèvres, elle l'entraîna vers le réduit et referma soigneusement la porte derrière eux.

*

— Arrête de sourire bêtement.

Lacey s'abandonna contre Everett et lui sourit.

— J'ai gagné.

— Je suppose que oui, à en juger par tes gémissements assourdissants.

— Tu es un mauvais perdant.

Loin d'être gênée, elle avait l'air euphorique, au contraire. Il l'attira sur le canapé, l'installa sur l'accoudoir, puis se pencha et captura sa bouche avec fougue. Elle avait les lèvres gonflées par ses baisers. La peau de son cou marbrée de rouge flatta son ego, et il se retint de la pousser dans le placard pour un nouveau round.

Lacey se releva et gagna la table chargée de nourriture.

— J'emporte ça dehors. Tu pourras t'occuper des boissons, s'il te plaît ?

— Bien, madame !

Elle lui fit les gros yeux avant de s'éloigner en ondulant ostensiblement des hanches. Everett la regarda partir, les yeux rivés sur son petit cul appétissant avant de la suivre au jardin.

Les bières se trouvaient dans une grande bassine remplie de glaçons, à l'autre bout de la piscine.

Cole était adossé au mur, une fille à chaque bras. Il se pencha pour murmurer quelque chose à l'oreille de l'une d'elles qui se mit à glousser. L'autre, qui n'appréciait pas d'être délaissée, glissa une main sur le ventre de Cole et s'aventura plus bas, au bord de l'élastique de son bermuda. Un sourire lubrique se peignit sur les lèvres du garçon qui l'embrassa à pleine bouche.

— Tu arrives à pic, dit-il à Everett qui s'approchait. Presque tous les glaçons ont fondu. Dépêche-toi de prendre une rescapée tant qu'elle est fraîche.

— Le préposé aux boissons, c'est moi, figure-toi.

— Alors zou, magne-toi. Au fait, l'annexe est libre ? ajouta-t-il en aparté.

Pour l'intimité, tu repasseras, ragea mentalement Everett.

— Je pense que oui, à moins que quelqu'un ait déjà investi la place.

Cole se redressa et poussa ses deux compagnes surexcitées devant lui.

— Venez, les filles. On va chercher des glaçons à l'intérieur.

Everett retourna à la cuisine. Le congélateur contenait encore deux gros sacs de glace censés durer jusqu'à la fin de l'après-midi, du moins l'espérait-il. Il s'en empara et les lança plusieurs fois par terre pour briser la glace en morceaux. Cela fait, il pivota sur lui-même et se figea.

— Salut, Everett.

Il fixa sa sœur, les sacs à bout de bras.

— Je croyais t'avoir dit que je ne voulais plus te voir.

— C'est moi qui l'ai invitée.

Everett jeta un regard incrédule à Lacey qui se tenait un peu à l'écart. Elle avança d'un pas.

— Tu veux bien écouter ce qu'elle a à te dire, s'il te plaît ?

— Tu n'as pas idée de ce dont elle est capable.

— C'est juste et ça ne me regarde pas. Je te demande simplement de l'écouter. Je la connais à peine, mais je pense qu'elle est sincère.

S'il avait eu affaire à quelqu'un d'autre, il se serait lancé dans une tirade enflammée sur le respect de la vie privée. Il s'en abstint. Par sa simple présence, sa sœur réveillait d'anciennes rancœurs, une peur irrationnelle.

— En effet, tu ne la connais pas. C'est une manipulatrice de première, ajouta-t-il, peu soucieux que sa sœur entende. Je ne sais pas ce qu'elle t'a dit, mais tu peux être sûre que c'est un mensonge.

Lacey fit non de la tête et posa une main sur son bras.

— Je ne crois pas. Sois gentil, donne-lui une chance.

Le fait que Skye ait réussi à embobiner Lacey le mettait hors de lui, mais son air implorant le remua. Il avait autant envie de parler à sa sœur que de se pendre. Cependant...

— Une minute, pas une seconde de plus. Ensuite, elle se tire.

Lacey ouvrit la bouche, mais il l'interrompit.

— N'insiste pas. J'ai de bonnes raisons pour l'avoir chassée de ma vie.

Lacey lui effleura le visage du bout des doigts et il se laissa aller contre sa main pour y puiser un réconfort. Elle leva la tête pour capturer sa bouche. Il lut dans ses yeux qu'elle comprenait.

— Je t'attends dehors, dit-elle en plantant un baiser sur sa joue avant de sortir.

Le silence se prolongea. Ni le frère ni la sœur n'étaient apparemment pressés de le briser. Everett regardait par la fenêtre, s'efforçant de contenir ses émotions. Il ne désirait qu'une chose : qu'elle s'en aille loin d'ici, le plus vite possible. Le bonheur ne dure jamais longtemps, pas vrai ?

— Skye, crache le morceau et fiche le camp.

— Everett, regarde-moi.

— Tu vas te décider oui ou non..., rugit-il, mais les mots se bloquèrent dans sa gorge lorsqu'il

tourna la tête.

Le crâne pâle de sa sœur, ses cheveux bruns qui pendouillaient mollement entre ses doigts... Il cligna des yeux, incapable d'assimiler ce qu'il voyait.

— À quoi tu joues ?

— Je ne voulais pas te l'apprendre de cette manière, mais c'est apparemment le seul moyen. Je suis en phase terminale.

— Je ne te crois pas.

Les yeux de sa sœur s'agrandirent.

— Tu penses vraiment que je me serais rasé les cheveux et que j'aurais perdu quinze kilos pour simuler une grave maladie ?

Sceptique, il secoua la tête, campé sur ses positions.

— Tu as toujours été très mince. Et si tu crois que tu vas réussir à m'amadouer, tu te goures...

— Je vais bientôt mourir !

Le cri résonna entre les murs, le bois, le carrelage et dans le crâne d'Everett.

— J'ai déjà eu quatre séances de chimiothérapie, mais ça n'a pas marché. Je n'ai pas consulté quand j'ai commencé à me sentir mal, et quand je me suis enfin décidée, c'était trop tard.

— Si c'est vrai, pourquoi papa et maman ne m'ont pas prévenu ?

— Parce que je le leur ai interdit. Je n'aurais pas supporté que tu me repousses pendant le traitement. Ou pire, que tu sois content de me voir mourir...

Elle fondit en larmes, s'agrippant à la table pour ne pas tomber. Une grosse boule dans la gorge, assailli par un tourbillon de sentiments contradictoires, il considéra la frêle jeune fille qui lui faisait face avec une profonde tristesse. Dire qu'autrefois, ils étaient tout l'un pour l'autre. Le temps et les erreurs de jugement les avaient séparés. Il n'était visiblement pas le seul à essayer de tourner la page.

— Il y a sûrement quelque chose à faire, dit-il. D'autres thérapies, je ne sais pas...

Elle détourna la tête, les doigts blanchis à force de serrer la table.

— Il y en avait, mais j'ai trop tardé. Je me disais que c'était bien fait pour moi, que je méritais la douleur, la maladie, sauf que je n'imaginai pas une telle souffrance. Tu n'es pas le seul à en avoir bavé après la mort d'Emily, ajouta-t-elle, les yeux pleins de larmes.

Il se raidit à la seule mention de ce nom. On aurait dit que ses émotions se déversaient dans une sorte de trou noir. Il était tellement plus facile de se rattraper au vide. Il finit par retrouver son souffle.

— Emily Hunt est morte par ma faute. La culpabilité me poursuivra toute ma vie.

— Non...

La vérité s'imposa à Everett, comme si les écailles lui tombaient des yeux. Il croisa le regard de sa sœur et, en une fraction de seconde, il revit la petite fille obstinée qui le suivait partout.

— Rentre à la maison, Skye ! Sache que, malgré tout ce qui s'est passé, je ne pourrai jamais te détester. Tu es ma sœur et tu es en train de mourir. J'aimerais trouver le moyen de surmonter cette épreuve et que tout redevienne comme avant, mais il n'y en a pas.

Elle avança d'un pas. Il croisa les bras sur sa poitrine comme pour se protéger. Il se sentait dépassé. Il y avait trop de choses à avaler en même temps.

— Retourne à la maison, et peut-être que... Va-t-en, s'il te plaît.

Elle ne broncha pas, comme si elle s'attendait à sa réaction. Everett sentit une vague de découragement émaner d'elle. Ils se regardèrent un long moment, puis Skye poussa un grand soupir et détourna les yeux.

— Il fallait frôler la mort pour que nous changions tous les deux. Je me demande ce que ça veut dire.

La porte s'ouvrit, le dispensant de répondre. Skye se dépêcha de remettre sa perruque au moment où Trent passait la tête à l'intérieur.

— Où sont les glaçons ?

Il eut un mouvement de recul en apercevant Skye. Son regard passa du frère à la sœur.

— Ça va, vous deux ?

— Oui, fit Everett d'une voix tendue.

Il reporta son regard sur sa sœur et fut frappé par sa fragilité. Elle avait toujours été très menue, mais là, on aurait dit un vrai sac d'os. Elle paraissait sur le point de s'effondrer d'un moment à l'autre.

Il était inerte, le cerveau vide, le cœur anesthésié, comme si cette terrible nouvelle l'avait privé de toute sensibilité.

Skye ramassa sa besace sur la table et se dirigea en silence vers la porte au moment précis où Lacey apparaissait sur le seuil. Son regard inquiet alla de l'un à l'autre.

— Tout va bien ?

Skye esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux.

— Merci pour ton aide, dit-elle à mi-voix avant de disparaître dans la touffeur de l'été.

Lacey se tourna vers Everett, qui battit en retraite. Un filet d'eau s'écoulait des deux sachets de glace jetés sur le sol carrelé, à ses pieds. Il les ramassa et se dirigea vers la porte de derrière en direction de la piscine.

Elle s'approcha d'un pas.

— Everett...

Il s'immobilisa et déposa un rapide baiser sur sa joue avant de poursuivre son chemin. Il rêvait d'une bière, mais ce n'était qu'un prétexte. La conversation avec sa sœur avait réveillé de vieux démons, une tempête d'émotions et de doutes qu'il avait vainement tenté d'exorciser. Lacey, en revanche, incarnait le côté positif de l'existence... Ce n'était pas juste. Il ne la méritait pas. Il n'avait pas le droit d'être heureux, vivant et libre. Il ne pouvait pas se confier à elle. Elle haïssait les mensonges et il lui cachait une vérité qui la ferait horriblement souffrir si elle l'apprenait.

Elle ne lui pardonnerait jamais.

— Qui est Emily Hunt ?

J'avais longuement hésité avant de poser la question, mais je voulais savoir. Trent sirotait une bière en compagnie de Vance et de Cole. Il avala de travers, pris d'une violente quinte de toux.

— D'où sors-tu ce nom ? couina-t-il, les larmes aux yeux.

— J'ai entendu Everett se disputer avec quelqu'un. Ils y ont fait allusion.

Je m'abstins de préciser que j'avais écouté à la porte. Je respectais l'intimité d'Everett, évidemment, mais je voulais m'assurer qu'il se réconcilierait avec sa sœur avant qu'il ne soit trop tard. Autrement, il le regretterait toute sa vie.

Trent chercha du regard son ami affalé de l'autre côté de la piscine, une bière à la main, les yeux dans le vague. J'avais décidé de ne pas le déranger, même si j'étais dévorée de curiosité. Je comprenais sa souffrance, en partie du moins, mais j'avais besoin d'explications que seul Trent était capable de me donner.

— Il... euh... il ne t'a jamais parlé d'Emily ?

Sa réponse ne me plaisait pas, mais je m'efforçai de ne pas le montrer. Je fis signe que non. Il s'agita sur son siège, regardant alternativement Everett et moi.

Sa réticence éveilla ma curiosité. J'insistai.

— Alors, c'est qui ? Son ex ?

Il se passa la main dans les cheveux, les yeux toujours braqués sur Everett. Il cherchait à attirer son attention, mais perdu dans ses pensées, son ami n'avait pas l'air de le remarquer.

— Attends. Je... euh... je reviens.

Je lâchai un soupir agacé, pendant que Trent se levait et contournait la piscine. Au même moment, Clare se manifesta à côté de moi.

— Super, cette fête. Dis-moi, tu en fais une tête.

— Je peux t'emprunter ton portable ?

Elle le sortit de sa poche et me le tendit. Je gardai un œil sur Trent et Everett tout en lançant le navigateur pour y taper le nom de l'inconnue. Prise d'une inspiration, j'ajoutai celui d'Everett et appuyai sur « recherche » au moment où Trent le rejoignait, de l'autre côté de la piscine.

Je compris que quelque chose n'allait pas en le voyant tourner brusquement la tête dans ma direction. Je l'ignorai et consultai les résultats qui s'affichaient. Le premier article m'attira l'œil.

« SUICIDE D'UNE JEUNE NEW-YORKAISE, VICTIME DE
CYBER-HARCÈLEMENT »

Mon Dieu !

— Lacey, tu es toute pâle. Ça ne va pas ?

Sans répondre, je poursuivis ma lecture avant de cliquer sur un lien renvoyant vers un article de presse. Je le parcourus en diagonale, revins en arrière pour en survoler un autre et encore un autre. Les mains cramponnées au téléphone, je me mis à trembler comme une feuille. J'étais au bord de l'évanouissement. Je sentis le bras d'Everett entourer mes épaules et je me dégageai vivement.

— Lacey, laisse-moi t'expliquer.

Je fis la sourde oreille et passai aux articles suivants. Des photos de la fille nue sur Internet. Virée de la pension. Le suicide pour échapper à la souffrance et aux médisances. Enquête en cours pour déterminer la responsabilité de son petit ami, Everett Ward, qui avait posté les photos. Des camarades de classe confirmant que Ward avait fait circuler les clichés au lycée. Le portrait d'une jeune fille souriante

aux cheveux bruns et aux lunettes très tendance. Je zoomai sur l'image avant d'agiter le téléphone sous le nez d'Everett, statufié.

— C'est qui ?

Il tressaillit, de fines rides de souffrance au coin des yeux. J'avais l'impression qu'on m'arrachait le cœur, laissant à la place un trou noir dans ma poitrine qui gobait toutes mes émotions. Je n'étais plus qu'une coquille vide.

— C'est qui ? répétais-je d'une voix blanche.

— Lacey...

— C'EST QUI ?

Nous étions le centre de l'attention générale. Je m'en contrefichais. Apparemment insensible à ce qui se passait autour de nous, Everett me suppliait du regard sans répondre à ma question. De rage, je lui lançai le portable à la figure et faillis lui briser le nez.

— Tes photos ont tué cette fille, c'est ça ?

Il recula et se laissa tomber sur la chaise la plus proche. Je ne lâchai pas prise.

— Oui ou non ?

La panique et la culpabilité que je lus sur son visage confirmèrent mes craintes.

— Oui, murmura-t-il.

Sa réponse me fit l'effet d'un coup de massue et je sentis le monde basculer autour de moi.

Je m'éloignai en titubant, pieds nus sur les graviers coupants. Je n'y prêtais aucune attention, obnubilée par un seul objectif : prendre la fuite.

Une main se referma sur mon bras. Je me débattis comme un beau diable et le frappai violemment du poing sur la mâchoire pour me libérer.

— Ne me touche pas !

Je me ruai vers la maison à peu près vide pour l'instant. J'attrapai mon sac et repartis en coup de vent.

— Ce n'est pas ce que tu crois, je te le jure.

Ses mots remuèrent le couteau dans la plaie. Les questions se pressaient dans ma tête, mais les sanglots m'empêchaient d'articuler un mot. Je me ruai vers ma Bronco, Everett sur mes talons, qui me suppliait toujours de l'écouter. Je me bouchai les oreilles. Je pouvais à peine respirer. L'idée me traversa que j'avais une nouvelle crise d'asthme. Je m'en fichais. J'avais le cœur en miettes et je me dis que je ne survivrais pas au chaos qu'était devenu mon univers.

— Lacey, ne pars pas ! Ne m'abandonne pas, je t'en prie...

Un flot de paroles s'échappa de mes lèvres.

— J'étais quoi pour toi exactement ? Une planche de salut ? Un simple flirt d'été ? Tu pensais que me « protéger » rachèterait ce que tu as fait à Emily ?

Il serra les poings, les yeux fous.

— Ça n'a rien à voir. Je t'aime !

Je fus saisie d'un rire hystérique.

— Tu parles. Une tentative désespérée pour te dédouaner ? Tu m'as bien trouvée, hein ? J'ai vécu exactement la même chose.

Il m'attrapa par les épaules et me plaqua solidement contre le 4×4 malgré mes efforts pour me libérer.

— Lacey, tu vas m'écouter à la fin ! Je suis tombé amoureux de toi avant même de savoir ce qu'il t'était arrivé. J'ai tout essayé pour réparer ce que j'avais fait à Emily, mais je ne pouvais pas revenir en arrière. Je voulais même plaider coupable au procès, seulement mes parents ont refusé que...

— Le procès ?

— S'il te plaît, Lacey, ne...

Je lui flanquai un coup de genou bien senti dans l'entrejambe. Il se plia en deux avec un gémissement de douleur. J'en profitai pour l'envoyer valdinguer par terre. J'aurais dû me réjouir de le voir souffrir, au lieu de quoi, ce spectacle me fit mal.

— Tu peux toujours courir pour que je te pardonne, lançai-je en ouvrant la portière de la Bronco. Tu n'auras qu'à voir tes avocats pour te tirer de là.

Je me dépêchai de grimper dans mon 4×4, sortis la clé de mon sac, l'enfonçai dans le contact et tournai énergiquement. Le moteur s'emballa. Sans prêter la moindre attention à Everett, je reculai et braquai violemment le volant en roulant sur la pelouse pour dépasser la file de voitures garées dans l'allée. La vieille guimbarde mordit sur le bas-côté et traversa la petite route parallèle à l'océan avant de s'engager sur l'autoroute.

Une petite auto qui roulait à toute allure fit une embardée lorsque je déboulai sur la voie. Je l'évitai de justesse. J'étais un danger public, je le savais, mais je m'en moquais. La voiture faisait un bruit de ferraille, protestant contre mes excès de vitesse tandis que je slalomais entre les autres véhicules. Les larmes qui me brouillaient la vue rendaient ma conduite encore plus hasardeuse, mais mon pied restait bloqué sur l'accélérateur comme s'il était lesté de plomb. J'étais obsédée par une seule idée : fuir ce trou à rats que j'espérais ne plus jamais revoir.

J'avais envie de hurler pour épancher un trop-plein d'émotions. J'étais incapable d'aligner deux pensées cohérentes, si ce n'est qu'être au volant en ce moment précis était une mauvaise idée. En plus, l'aiguille de la jauge d'essence était dans le rouge, m'indiquant que le réservoir était presque vide. Je ralentis et m'arrêtai à la prochaine station essence. Il n'y avait pas foule, de sorte que je n'eus aucun mal à trouver une pompe libre. J'éteignis le moteur et restai assise là en silence. La tête penchée en avant, j'appuyai le front contre le volant. J'avais beau savoir qu'Everett avait brisé l'existence de cette fille, je rêvais de rebrousser chemin et me précipiter dans ses bras. Les épaules agitées de soubresauts, je plaquai une main sur ma bouche pour refouler mes larmes. J'étais dans un lieu public – n'importe qui pouvait me voir. Incapable de me dominer, je me mis à pleurer sans pouvoir m'arrêter.

C'est un monstre d'égoïsme. Il ne pense qu'à lui. Exactement comme Mason.

Sauf que ce n'était pas vrai, je le savais, ce qui rendait les choses encore plus pénibles. Je refusais de faire l'amalgame entre le garçon que je connaissais et celui qui avait contraint cette fille au suicide. J'avais tant besoin de lui, tellement envie qu'il me serre dans ses bras, qu'il me dise que tout s'arrangerait. Je me sentais désemparée, déchirée entre deux sentiments contradictoires. Seulement voilà, il avait avoué, et même si son désir de se racheter était sincère, je ne pourrais jamais lui pardonner.

— Ça ne va pas, mon chou ? lança une voix familière.

Je sursautai et levai les yeux. Cherise me fit signe de la rejoindre. D'un geste rageur, j'essuyai mes joues ruisselantes de larmes, ouvris lentement la portière et me glissai hors du 4×4.

Des bras m'enveloppèrent soudain.

— On dirait que tu as besoin d'un gros câlin.

Je me figeai, indécise, et quand elle se mit à me caresser la tête, une vague d'émotions confuses me submergea. Mon père faisait pareil quand j'étais petite. Les souvenirs, outre le cauchemar que je vivais, m'ébranlèrent jusqu'au plus profond de mon être. Je me cramponnai instinctivement à elle en hoquetant, gagnée par une étrange impression d'irréalité, en me demandant ce qui me prenait de verser toutes les larmes de mon corps dans ce lieu improbable.

— Ma chérie, je suis désolée.

— Tu sais ce qui s’est passé ?

Je n’aurais pas été étonnée si ça avait été le cas. Elle fit signe que non.

— Pas du tout, mais peu importe. Tu peux m’en parler ou pas, comme tu veux. Les ragots ne m’intéressent pas.

Je secouai la tête.

— Je me tire. Je ne peux plus continuer comme ça.

— Comme quoi ?

— J’en ai marre qu’on me reproche une connerie dont je ne me souviens même pas et qu’on me traite de pouilleuse parce que j’habite dans une caravane.

— Ma belle, moi aussi, j’habite dans un préfabriqué, tu sais ?

Horriblement gênée, je me sentis rougir jusqu’à la racine des cheveux.

— Je ne voulais pas dire que...

Elle esquissa une moue désabusée.

— Je sais. Sache que ta vraie personnalité ne dépend pas de là où tu vis. On t’a fait beaucoup de mal, on dirait.

Je luttai contre une nouvelle crise de larmes.

— Je veux juste me tirer.

— Je comprends. Mais pour aller où ?

— N’importe où. Ce sera toujours mieux qu’ici.

— Peut-être, ma puce, mais est-ce que tu as de l’argent ? Des vêtements de rechange ? Une trousse de toilette ? Tu ne vas peut-être pas me croire, mais j’ai été dans la même situation que toi, reprit-elle, voyant que je gardais le silence. Quand j’y repense, je me dis que j’aurais bien aimé qu’on me donne un coup de main à ce moment-là.

— Tu n’es pas obligée...

— Bien sûr que non, mais ça me ferait plaisir. À condition que tu acceptes.

Je levai le nez en reniflant.

— Tu me proposes quoi ?

— De t’aider à t’en sortir. Tu n’es peut-être pas une grande fan des mobile-homes, mais si tu veux, j’en ai un où tu pourras t’installer aussi longtemps que tu voudras. Comme ça, tu auras le loisir de prendre tes dispositions pour partir et donner ta démission dans les règles.

Je faillis refuser en bloc quand ses paroles pleines de bon sens commencèrent à faire leur chemin dans mon cerveau embrouillé. J’aurais voulu filer illico, mais à la réflexion, ce n’était peut-être pas la meilleure décision. Penser à Davy me mit un peu de plomb dans la cervelle. Je devais au moins prendre des nouvelles de mon petit frère avant de quitter définitivement la ville. Je n’avais toujours pas de solution pour l’aider, mais je ne pouvais pas l’abandonner non plus.

— Va faire le plein pendant que tu réfléchis à ma proposition. Je m’exécutai. Le temps de terminer, j’avais pris ma décision.

— Merci. J’accepte juste pour cette nuit.

Elle hocha la tête.

— Tu peux rester aussi longtemps que tu veux, je te l’ai dit. Tu n’oublieras pas de me dire au revoir avant de mettre les voiles, hein ?

Je suivis sa Chevrolet en direction du nord sans trop savoir dans quoi je m’embarquais. Elle quitta la route pour s’engager sur un chemin de terre au milieu de nulle part. Les habitations alentour étaient plutôt rudimentaires et tout le monde nous salua sur notre passage.

La maison de Cherise se dressait au bout d’une longue allée, presque invisible depuis la route.

Impossible de savoir jusqu'où s'étendait son terrain dissimulé derrière des arbres, à l'abri des regards. Je me garai à côté de sa voiture, descendis et lui emboîtai le pas.

— Il y a deux solutions : le canapé de mon salon ou le petit mobile-home installé derrière le mien. Les deux sont protégés des insectes et disposent de l'électricité, de l'eau courante et de la clim. Viens, je vais te montrer le petit d'abord.

Je vivais dans un camping depuis plusieurs années, aussi n'étais-je pas dépaysée. La maison de Cherise était plutôt décrépite, mais l'intérieur bien entretenu.

— Je le destinais à ma mère, expliqua-t-elle pendant que j'examinais les lieux. Elle a décidé de retourner dans son ancien appartement, alors il est libre. Il y a des draps et des serviettes dans l'armoire. Le frigo est vide, mais il y a des plats préparés dans le placard. Sers-toi. Le micro-ondes fonctionne. Qu'est-ce que tu en penses ?

Le mobile-home était agencé comme celui de ma grand-mère, même s'il était très différent. Chez Diana, les murs étaient en imitation bois bon marché. Là, chaque coin de meuble était encombré de bibelots de toutes sortes. Le petit logement était accueillant et on s'y sentait immédiatement à l'aise.

— J'aime beaucoup.

— Tant mieux. J'avais peur que tu tiennes à visiter l'autre. Le lit ici est beaucoup plus confortable que mon vieux canapé, crois-moi.

— C'est juste pour la nuit et...

Cherise leva la main.

— Tu restes aussi longtemps que tu veux, mon chou. Je peux même te le louer pour pas grand-chose, si ça t'intéresse.

Je la dévisageai, abasourdie.

— Je... combien ?

— On s'arrangera. Tu as eu ta dose pour aujourd'hui. Fais comme chez toi. J'ai un chili sur le feu, si tu as faim.

— Merci beaucoup, dis-je à défaut de mieux.

Elle sourit.

— De rien, ma belle. Comme je te l'ai dit, j'aurais aimé que quelqu'un fasse pareil pour moi à l'époque.

Après son départ, je m'effondrai sur le canapé, la tête sur l'accoudoir. L'endroit était sombre, faiblement éclairé par le rai de lumière que laissaient filtrer les rideaux usés. Les meubles désuets et disparates provenaient probablement de brocantes et autres vide-greniers. Chez ma grand-mère, l'environnement était vétuste, les murs nus, le mobilier rudimentaire, l'ambiance impersonnelle et froide. Ici, en revanche, on aurait dit un petit nid douillet et confortable, même s'il était à des années-lumière de la somptueuse demeure d'Everett.

Everett.

Une boule se forma dans ma gorge tandis que je revoyais son visage angoissé. Je me repassai notre conversation, essayant vainement de lui trouver des excuses. Il n'avait pas tenté de se défendre, il n'avait rien nié, et j'avais lu une infinie détresse au fond de ses yeux. J'aurais voulu lui pardonner, mais c'était impensable. Absolument impossible.

Je me dirigeai en chancelant vers la chambre et me mis au lit. Je m'enroulai dans la couverture, le visage pressé contre l'oreiller, et je fondis en larmes.

— Sissy !

Je déambulais au rayon jardinage et tournai vivement la tête en entendant la petite voix aiguë. J'abandonnai mon caddie et regardai fiévreusement autour de moi.

— Davy ! ?

Mon petit frère déboula derrière les plantes en pot et me fonça dessus.

— J'étais sûr que c'était toi !

C'était si bon de le revoir. Les larmes aux yeux, je m'agenouillai pour le prendre dans mes bras.

Il me sauta au cou.

— Maman a dit que tu as dû partir, gazouilla-t-il sans me lâcher, et mamie est très en colère contre toi. Pourquoi je ne dois pas demander où tu es allée ?

Je le serrai contre moi. J'aurais juré qu'il avait grandi. On aurait dit que ses bras et ses jambes s'étaient allongés. Je m'étais occupée de lui depuis sa naissance, je l'avais vu pousser et j'avais le cœur gros d'avoir manqué un pan entier de son enfance.

— Où est maman, mon chéri ?

— Elle travaille. Je suis avec mamie.

Je ratissai les allées du regard à la recherche de ma grand-mère, qui restait invisible.

— Tu n'aurais pas dû t'en aller comme ça, dis-je en repoussant tendrement une mèche qui lui tombait sur les yeux.

Son visage se ferma.

— Mais je voulais te voir.

Je l'étreignis plus fort, en réfléchissant à la ligne de conduite à adopter. Ma grand-mère était là, ce qui voulait dire que quoi que je fasse, ce serait de ma faute.

— Mon chéri, tu ne peux pas...

Je m'interrompis et effleurai son arcade sourcilière du doigt. Il avait une marque rouge à cet endroit. Je m'écartai et avisai la meurtrissure qu'il avait au cou.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Quelqu'un t'a frappé ?

Il se referma dans sa coquille, les yeux baissés.

— C'est rien.

— Mon chéri, si quelqu'un t'a fait mal, tu dois me le dire.

Il se tortilla, mal à l'aise.

— Mamie a dit que...

Un cri perçant s'éleva de quelque part.

— Davy !

Je reconnus immédiatement la voix. D'instinct, je soulevai mon frère dans mes bras et me redressai. Il nicha sa tête contre mon épaule, les mains arrimées à mon cou. Une seconde plus tard, ma grand-mère surgit à l'angle d'une allée, escortée par un agent de sécurité. À ma vue, elle se précipita vers moi, le visage déformé par la colère.

— Davy ! s'égosilla-t-elle.

Je reculai, mais je n'avais nulle part où aller. Je lançai un regard désespéré à un employé qui observait la scène avec curiosité. Ma grand-mère essaya de m'arracher Davy des bras.

— Donne-le moi !

— Non ! Sissy ! cria mon frère.

Enhardie, je resserrai mon étreinte pour le protéger des griffes de Diana et la repoussai violemment du coude.

— Laisse-le tranquille !

— Je veux rester avec toi, s'il te plaît, Sissy, me dit Davy à l'oreille, assez fort pour que tout le monde entende.

Un rictus haineux à la bouche, Diana se rua sur nous, les mains tendues.

— Espèce de petite...

L'agent de sécurité qui accompagnait ma grand-mère se décida à intervenir. Il nous regarda tour à tour.

— Qu'est-ce qu'il se passe ici ?

Ma grand-mère stoppa net, un doigt pointé vers moi.

— Elle essaie de kidnapper mon petit-fils !

J'ouvris de grands yeux et me tournai vers l'homme.

— Elle raconte n'importe quoi. Je suis sa sœur. Il m'a suivie dans l'allée.

Diana fit mine de se jeter sur moi. L'agent l'en empêcha.

— Tu vas le lâcher, oui ! grinça-t-elle.

Je le serrai plus fort, trop secouée pour réagir, sous le regard attentif du vigile.

— C'est sa tutrice légale ? dit-il en désignant ma grand-mère.

Je ne savais quoi répondre. Au même moment, Diana agrippa le bras de Davy et me l'arracha.

— Petit merdeux, beugla-t-elle en le remettant brutalement par terre.

Je vis sa main s'abattre sur la joue de mon frère et je voulus me jeter sur elle, mais l'agent m'en empêcha.

— Je vous demande de partir toutes les deux, dit-il, visiblement peu désireux de s'interposer.

Diana enfonça ses ongles acérés dans le bras de mon frère et le tira derrière elle.

— Viens, toi !

— Sissy ! brailla-t-il l'air ahuri, les pupilles dilatées par la peur.

Je laissai échapper un sanglot.

L'agent me barra le passage, comme s'il avait deviné que j'allais me lancer à leur poursuite. Je restais clouée sur place. Davy continuait à m'appeler, même après avoir disparu au détour de l'allée menant au parking et je crus l'entendre hurler longtemps après. J'aurais voulu me rouler par terre et hurler de douleur. Je me sentais complètement impuissante à protéger mon frère.

L'homme tira de sa poche une carte qu'il me tendit.

— Mademoiselle ? Voilà mes coordonnées. Si vous avez besoin d'aide pour l'enfant, je ferai ce que je pourrai.

— Et moi, je m'appelle Alfie Ray, intervint l'employé derrière le comptoir. J'ai tout vu. Vous auriez dû lui casser la figure à cette vieille bique, si vous voulez mon avis.

Il parvint à me faire sourire, même si la situation n'avait rien de drôle. J'acceptai le bristol, remerciai les deux hommes et retournai à ma voiture au triple galop. Les rares clients qui avaient assisté à la scène me suivirent du regard. Ils pouvaient penser ce qu'ils voulaient, je m'en fichais, d'autant qu'aucun n'avait levé le petit doigt pour me venir en aide.

Je montai dans le 4×4 et restai prostrée derrière le volant, les yeux perdus dans le vague. Aucun signe de ma grand-mère ni de mon petit frère. Je m'y attendais. J'avais envie de cogner sur quelqu'un, sur quelque chose, ma grand-mère en particulier, mais cela n'aurait servi à rien. Je n'avais aucun moyen d'aider mon petit frère, surtout que ma propre mère m'accusait de maltraitance. Je ne voyais aucune solution.

Sauf si...

Je pêchai mon portable au fond de mon sac, composai le numéro de l'Oregon et, après une longue hésitation, je me décidai à appuyer sur la touche « appel ». Quelqu'un décrocha au bout de deux sonneries.

— Allô ? Qui est-ce ?

La voix agressive me coupa le sifflet. Je suffoquai et, en même temps, je ne pouvais pas raccrocher. J'étais dans l'impasse. Impossible d'articuler un simple bonjour. Mon interlocutrice ne me laissa pas en placer une.

— Je reconnais le numéro, vous avez déjà appelé. Vous allez couper comme la dernière fois ? Arrêtez de vous cacher et dites quelque chose, bon sang !

La voix de ma tante était plus acariâtre que jamais. Je soufflais comme une forge, comme si on m'avait balancé un coup dans l'estomac, mais elle n'en avait pas terminé.

— Tu nous as volé la mémoire de mon frère. Je ne te laisserai pas nous pourrir la vie.

Je tremblais de tous mes membres, au comble du désespoir.

— Tante... Jeanine ?

Elle s'arrêta net dans sa tirade, et il y eut un silence stupéfait à l'autre bout du fil.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle sur un ton radouci.

Je ne pouvais plus m'arrêter de trembler.

— L-L-Lacey..., bégayai-je.

— Lacey ? Oh merde, ma chérie, pardon, j'ai cru que c'était ta mère !

J'étais secouée de frissons incontrôlables et une larme roula sur ma joue.

— Est-ce que je peux parler à... à mamie Jane ?

Je m'interrompis, submergée par l'émotion et le chagrin. Il aurait été tellement plus simple de raccrocher, d'oublier les paroles qui me serraient le cœur, mais je n'y parvenais pas. Mon petit frère avait besoin de moi. Impossible de le laisser tomber. Je me raccrochai à cette pensée pour me donner du courage.

— Mon Dieu, Lacey, je suis désolée, je...

J'entendis un brouhaha de voix tandis que j'essayai de me ressaisir. Ses excuses m'avaient rassérénée, mais j'étais encore une boule de nerfs. J'étais sur le point de m'effondrer, incapable d'articuler une seule syllabe. Heureusement qu'il n'y avait personne pour me voir.

— Lacey ? Oh, ma chérie, c'est vraiment toi ?

Là, je faillis craquer et me cramponnai au téléphone, ravalant mes larmes. Grand-mère Jane. Je l'aurais reconnue entre mille.

— Bonjour... mamie.

— Oh Seigneur, c'est bien toi.

Je perçus des murmures étouffés que dominait le timbre de ma grand-mère, s'adressant à ma tante. Tu t'excuseras plus tard.

— Oh... ma chérie ! bafouilla-t-elle d'une voix chevrotante.

Visiblement, elle était aussi bouleversée que moi.

— Bonjour, mamie...

Le rire joyeux qui me répondit, m'insuffla un regain d'optimisme. Je devinais le grand sourire éclairant son visage ridé.

— Ma puce, comment vas-tu depuis tout ce temps ? Tu nous as tellement manqué...

— Ça, c'est vrai, renchérit la voix de ma tante. Ne fais pas attention à ce que je t'ai dit tout à l'heure. J'étais en colère, mais pas contre toi. Tes cousins vont être aux anges d'avoir de tes nouvelles !

Je sentis mon cœur se gonfler d'allégresse et j'eus du mal à retenir des larmes de joie, cette fois.

— Je vais bien, répondis-je d'une voix plus calme. Et toi ?

— Toujours en pleine forme. Mais parlons de toi. Je suis si heureuse de t'entendre !

Je me remis à pleurer, accablée par ma propre bêtise. Pendant cinq années, ma grand-mère Diana m'avait dit et répété que j'étais persona non grata auprès de ma famille de l'Oregon. Ils ne voulaient plus rien avoir à faire avec moi parce que nous n'avions aucun lien de parenté, alors que mes souvenirs d'enfance remontaient à mes deux ans, l'époque où j'avais commencé à vivre chez eux. Elle avait fini par m'enfoncer dans le crâne l'idée que mon beau-père était le seul lien qui m'attachait à eux et que, après sa mort, je n'existais plus pour ces gens-là.

Dire que j'avais cru cette vieille harpie ! Je la détestais féroce.

Grand-mère Jane me parlait toujours à l'oreille mais je ne l'écoutais plus, bercée par les intonations familières de cette voix aimée. Apparemment, ma tante, mes cousins, tout le monde était là et voulait me parler, mais il y avait plus urgent. Je devais expliquer la raison de mon appel.

— Mamie, j'ai besoin que tu m'aides. Il s'agit de Davy.

Elle m'écouta avec attention pendant que je lui exposais mes craintes et mes doutes au sujet de mon petit frère. C'était merveilleux d'avoir quelqu'un à qui me confier. Pour la première fois de mon existence, j'avais une conversation d'adulte avec ma grand-mère Jane, qui ne me traitait pas comme une enfant. Le fait qu'elle me croie et me prenne au sérieux me surprit. À force de vivre avec des gens qui me rabaissaient ou me ridiculisaient, j'avais perdu toute confiance en moi.

— On va s'en occuper, Lacey, reprit ma grand-mère d'une voix ferme. Rappelle-nous si tu découvres autre chose. De toute façon, nous ferons le déplacement pour nous rendre compte de la situation.

Soulagée d'un grand poids, je m'affaissai sur mon siège, la tête renversée contre le dossier, comme une poupée de carton.

— Tu me tiens au courant, d'accord ? dis-je,

— Ta tante et tes cousins veulent te parler, mais ne raccroche pas avant de m'avoir dit au revoir surtout.

Une heure plus tard, je démarrai la Bronco et quittai le parking pour retourner chez Cherise. J'avais les yeux rouges et bouffis, mais l'esprit tranquille et la conscience en paix. Pour une fois, j'étais sûre d'avoir agi comme il fallait. J'avais longuement discuté avec ma grand-mère et ma tante. Je leur avais raconté ce que je savais, sans oublier de leur transmettre les coordonnées du vigile et de l'institutrice de Davy. Elles se chargeraient de tout, elles me l'avaient promis.

Pourvu que ce ne soient pas des paroles en l'air.

J'avais de nouveau une famille qui tenait à moi. Dire que cela avait toujours été le cas et que j'avais gaspillé tout ce temps à cause des mensonges de Diana. Elles m'avaient même proposé de m'héberger chez elles, et je ne pouvais nier que l'offre était alléchante.

J'aurais peut-être dû accepter, mais j'étais si bouleversée par les événements qui venaient de se produire que j'avais encore besoin d'un peu de temps pour les digérer.

La nuit tombait lorsque j'arrivai chez Cherise. Sa voiture se trouvait dans l'allée, mais la maison était plongée dans le noir. Je me dirigeai vers le mobile-home jaune pâle, mon nouveau foyer, pour me changer avant de repartir à la pêche aux informations.

— Je te tiens !

Une main me bâillonna la bouche, m'empêchant de crier, et des bras m'entraînèrent dans l'obscurité. Je me débattis comme une enragée, le cœur battant. La paume sur mon visage me couvrait la bouche et le nez, délibérément ou non, de sorte que je commençais à suffoquer.

— Je me demandais où tu étais passée, murmura Mason en éclatant de rire lorsque j'essayai de lui flanquer un coup sur le crâne. Tu auras beau te démener, tu vas venir avec moi, que tu le veuilles ou non.

Je me dévissai le cou pour le mordre sauvagement. Il poussa un grognement de douleur et me frappa à la tempe sans desserrer son étreinte. Je frissonnai de dégoût quand il m'embrassa sur la nuque.

— Tu as peut-être réussi à m'échapper la dernière fois, mais il n'y aura personne pour t'aider ce soir. Tu as besoin d'une bonne leçon, Lacey, et je suis tout disposé à te la donner.

— Tu te fourres le doigt dans l'œil, salopard, persifla une voix.

Un coup de feu retentit tout près dans un fracas assourdissant. De surprise, Mason me relâcha. Je m'écartai en vitesse, trébuchai et tombai à la renverse. Affalée sur le sol dans la pénombre, je le vis tourner la tête en tous sens pour localiser le tireur.

Une nouvelle détonation se fit entendre, suivie d'un sifflement semblable à celui d'un pneu qui se dégonfle. À la vue de son cher 4×4 amoché, Mason parut oublier qu'on essayait de le canarder. Deux autres détonations retentirent, atteignant un autre pneu et brisant les phares avant.

— Qui est là ? glapit-il en pivotant sur lui-même. C'est qui le connard qui tire sur ma voiture ?

Je restai par terre, certaine d'être plus en sécurité allongée que debout. Je rampai sur l'argile ocre et m'écartai le plus loin possible de Mason, qui ne me prêtait plus aucune attention.

Le silence se prolongeait.

— Montrez-vous ! répéta-t-il à la manière d'un enfant capricieux.

— Avec plaisir.

J'avais tout de suite reconnu la voix de Cherise. Pourtant, j'eus de la peine à la reconnaître, affublée d'un pantalon et de bottes, comme si elle se préparait à chasser dans la forêt toute proche, armée d'une carabine qu'elle braquait en direction d'un Mason décomposé. L'obscurité l'enveloppait comme une cape, dessinant des jeux d'ombre sur son visage dont ils rehaussaient l'aspect sinistre. Elle avait l'air aussi à l'aise avec une arme à la main que dans son salon en train de siroter une tasse de thé. Elle gardait les yeux sur lui, les lèvres légèrement retroussées dans un rictus de dégoût.

— Je ne... elle a..., geignit Mason avant de lâcher un « merde » étouffé au moment où Cherise lui appliquait le canon sous le menton.

Je restai prostrée par terre, sidérée par la tournure des événements.

— Pauvre type, tu te crois malin, hein ? Tu pensais vraiment pouvoir te pointer chez moi avec ton bahut en toute impunité ? Tu n'es pas blessée au moins, mon chou ? ajouta-t-elle en tournant brièvement les yeux vers moi.

Je répondis négativement en me relevant.

— Je voulais juste lui parler, murmura-t-il d'un ton implorant. Je ne lui aurais jamais fait de mal, je t'assure.

— Un jour, figure-toi, j'ai gobé les salades d'un joli cœur et d'un beau parleur, comme toi. C'est le premier gars que j'ai embrassé, sauf qu'après il a voulu aller plus loin, mais pas moi. Tu veux savoir ce qu'il lui est arrivé ? enchaîna-t-elle sur le ton de la conversation avec un petit sourire railleur.

Mason secoua la tête, les yeux exorbités.

— Viens, on va faire un tour, je vais te montrer, poursuivit-elle, l'air de rien.

— Cherise !

Elle pivota vers moi. J'ignorais si elle était sincère ou si elle bluffait, je voulais juste qu'il s'en aille.

— Laisse-le partir.

Elle plissa le front.

— Tu es sûre ?

Je haussai les épaules.

— Pas vraiment, mais tu lui as collé une telle trouille qu'il s'est pissé dessus. Pour de bon, précisai-je en désignant la braguette de Mason.

Il se recroquevilla sur lui-même, tandis que Cherise souriait de toutes ses dents.

— Tiens, tiens, regardez-moi ça !

— Je vais te foutre un procès au cul, aboya-t-il d'une voix stridente. Tu vas pourrir en prison, c'est moi qui te le dis.

— Violation d'une propriété privée dans une zone rurale du Mississippi, ça peut chercher loin. Il s'appelle comment, déjà ? me demanda-t-elle en armant de nouveau son fusil.

— Mason Gautier.

Elle fit la grimace.

— Beurk... quel nom merdique !

Elle baissa légèrement son arme, visant le sol. Un coup de feu partit, arrosant de poussière rouge les pieds de Mason qui en couina de frayeur.

Je dois avouer que je trouvais ce son assez plaisant.

— Si je te revois chez moi, tu es mort, poursuivit-elle. Je sais où cacher un cadavre pour qu'on ne le retrouve jamais. Et gare à toi si j'apprends qu'on a touché à un seul cheveu de cette fille. Tu as cinq secondes pour décamper avant que je vise plus haut. Un !

Mason se rua vers son 4×4 et s'arrêta net lorsqu'une volée de plomb troua la calandre, juste sous son nez. De la vapeur s'échappa du capot.

— Non, ta bagnole, tu la laisses ici comme preuve, fit Cherise. Deux !

Il détala en zigzaguant.

— On voit qu'il a l'habitude, commenta-t-elle, hilare.

Elle glissa la main dans son dos et dégaina le pistolet qu'elle portait à la taille.

— Quatre ! clama-t-elle.

Je n'eus pas le temps de réagir qu'elle avait déjà tiré trois nouveaux coups.

Mason se mit à beugler.

— Non ! protestai-je.

Il poursuivit sa course d'une démarche incertaine en direction de la route.

Cherise brandit l'arme sous mon nez.

— C'est un pistolet à air comprimé et des cartouches remplies de gros sel. À cette distance, elles ne causent pas trop de dégât, mais ça fait un mal de chien. Je ne peux pas utiliser de vraies balles, mais ça ne m'empêche quand même pas de tirer sur ce salaud, objecta-t-elle devant mon regard incrédule.

Je regardai Mason disparaître, un sourire aux lèvres.

— Tu veux bien m'apprendre à tirer ? demandai-je.

— Entendu. Demain si tu as un peu de temps. Maintenant, viens, j'ai préparé un gombo dont tu me diras des nouvelles.

— On t'a déjà dit que tu es un peu cinglée ?

— Tout le temps, mais tu es la première aujourd'hui.

*

Ma mère débarqua le mardi suivant.

Occupée à désherber le potager avec Cherise, je n'avais pas entendu les pneus crisser sur le gravier. C'était agréable de se sentir utile, surtout après tout ce qu'elle faisait pour moi, et puis c'était distrayant. Vivre dans un trou de campagne n'était pas très folichon, mais j'appréciais beaucoup sa compagnie.

Il y avait presque deux semaines que j'avais quitté Everett et penser à lui était une grande souffrance. Le pire était qu'il n'avait même pas donné signe de vie, ni au téléphone ni par texto. Cela m'aurait permis de me défouler un peu, s'il avait essayé de me forcer la main. Son silence en disait long.

Il me manquait terriblement, mais je ne pouvais pas faire machine arrière, pas avec ce que je savais.

— Lacey ?

Je sursautai et pivotai d'un bloc. Ma mère se tenait devant moi. Elle se triturait fébrilement les mains et jouait avec l'alliance qu'elle portait toujours au doigt. Je restai plantée là, bouche bée, ne sachant quoi dire.

— Puis-je vous aider ? demanda Cherise, voyant que le silence s'éternisait.

Ma mère émergea de sa torpeur. Elle fit un pas en avant, la main tendue.

— Je suis Gretchen St. James, la mère de Lacey.

— Ah !

Ce simple mot était éloquent. Cherise loucha vers moi. Je me redressai et retirai mes gants de jardinage pour me donner une contenance. Ma mère me lançait des regards nerveux. Visiblement, elle ne savait trop comment je réagirais et s'attendait à ce que je l'envoie promener. J'en fus peinée. Malgré son attitude ces quatre dernières années, je n'avais pas oublié la femme gaie qui m'avait élevée, même si mes souvenirs avaient tendance à s'estomper avec le temps.

— Ça t'ennuierait de nous laisser seules une minute ? demandai-je à Cherise.

Elle ramassa le panier rempli de concombres, de haricots verts et de tomates.

— J'emporte les légumes à la maison. Appelle-moi en cas de besoin. À tout à l'heure.

Après son départ, ma mère demeura inerte, le regard distant. Le silence devenait oppressant. Je ne savais pas quelle conduite adopter. Il s'était passé tellement de choses depuis notre dernière conversation à cœur ouvert. Et puis la raison de sa présence m'échappait complètement.

Elle prit une profonde inspiration avant de prendre la parole.

— Ton frère se trouve dans l'Oregon. Sa tante est venue le chercher hier.

Un million de questions se bousculèrent dans ma tête.

— Quoi ? Comment ça ? Pourquoi l'as-tu laissé partir ?

Elle détourna le regard et s'éclaircit la gorge.

— Parce que je... parce qu'il mérite mieux que ce que je peux lui offrir. J'ai déménagé moi aussi.

— Diana t'a chassée ?

Elle eut un rire sans joie.

— En quelque sorte. Ta grand-mère Jane a réussi à obtenir mon numéro, je suppose que c'est toi qui

le lui as donné, n'est-ce pas ? Elle m'a parlé de l'incident du magasin en précisant qu'elle pouvait obtenir les témoignages du vigile et de l'employé, ainsi que de l'institutrice de Davy. J'étais déjà au courant. Ma mère m'a tout raconté, sans même prendre la peine de nier. Jane m'a donné un ultimatum : soit j'autorisais Davy à vivre avec elle pendant quelque temps, soit elle contactait les services de protection de l'enfance. Je n'ai pas hésité et je n'en suis pas très fière.

Je sentais à quel point elle était tendue – la décision n'avait pas dû être facile à prendre – mais je lui en voulais d'avoir mis si longtemps à réagir.

— Et Diana n'a pas apprécié, complétai-je avec douceur.

Elle serra les bras autour d'elle, comme si elle avait soudain très froid.

— Je ne lui ai rien dit jusqu'au départ de ton frère. Tante Jeanine est venue le chercher elle-même. Elle m'a lancé un de ces regards... Nous étions très proches, toutes les deux, ça a changé à la mort de ton beau-père.

— Mon père... C'était mon père.

Elle me glissa un bref regard et hocha la tête.

— Tu as raison. Il a été un vrai père pour toi.

Les mots jaillirent de ma bouche presque malgré moi.

— J'avais besoin de toi, maman, dis-je, les joues trempées de larmes. Tu n'imagines pas à quel point. Tu m'as jetée aux loups et tu les as regardés me dévorer sans remuer le petit doigt. Pourquoi ?

Elle se détourna. À ses épaules tremblantes, je compris qu'elle pleurait elle aussi.

— J'étais complètement perdue après la disparition de ton père. Je ne savais plus quoi faire avec une ado et un bébé à ma charge. Ton... père m'avait tirée de l'enfer pour m'offrir une autre vie, une famille. À sa mort, j'ai eu l'impression de sombrer, d'avoir tout perdu. Je suis venue ici en pensant qu'il n'y avait pas d'autre solution et je me suis retrouvée dans la situation à laquelle j'avais tenté d'échapper des années plus tôt. J'ai été terriblement égoïste, ajouta-t-elle en levant vers moi ses yeux bouffis de larmes. J'étais aveuglée par ma souffrance. Je vais devoir en assumer les conséquences le reste de ma vie.

Je respirai à fond pour me donner du courage.

— Et comment ça s'est passé quand Diana a appris la nouvelle pour Davy ?

Elle renifla et redressa les épaules.

— On a eu des mots, enfin c'est une façon de parler. Elle m'a traitée de tous les noms, elle m'a accusée de trahir la famille, elle m'a reproché d'abandonner le petit. On s'est disputées si fort que les voisins ont appelé la police, mais j'avais déjà pris le large quand ils sont arrivés.

— Tu habites où ?

— Chez oncle Jake, en attendant d'emménager à Bay St. Louis après-demain. Je viens d'apprendre que mon dossier a été accepté. Au fait, à propos de papiers..., ajouta-t-elle en sortant de sa poche un paquet qu'elle me tendit. Tu as reçu du courrier pendant ton absence. Enfin, ce que j'ai réussi à sauver. Ta grand-mère a détruit le reste.

Je m'emparai des lettres, les yeux fixés sur la première de la pile.

— Les résultats du diplôme..., bredouillai-je, la voix cassée.

— Tu ne l'ouvres pas ?

Je lui jetai un rapide regard avant de baisser les yeux sur l'enveloppe. Je glissai l'index sous le rabat, le décollai et sortis une feuille de papier que je parcourus avec un immense soulagement.

— Je l'ai eu.

— Oh ! je suis tellement fière de toi !

Je pris brusquement conscience qu'elle ne s'était pas excusée une seule fois. J'aurais voulu la détester, la chasser définitivement de ma vie. Sa passivité avait fait un enfer de mon existence depuis

quelques années. Je n'avais jamais pu attendre d'elle aide ni protection. Elle ne méritait pas mon respect, et je commençai à comprendre pourquoi. Elle était trop faible pour se prendre en main et se battre. Je ne pensais pas pouvoir lui pardonner un jour, même si elle avait autant souffert que moi. Elle ne m'inspirait au plus qu'une vague pitié.

Elle s'éclaircit la gorge pour briser le silence inconfortable qui était retombé et recula d'un pas.

— Bon, maintenant que je t'ai donné ton courrier, je m'en vais.

— Maman ?

Elle leva vers moi un regard plein d'espoir. J'eus le plus grand mal à formuler ma question.

— Est-ce que Diana est la seule à avoir maltraité Davy ?

Ma mère parut se replier sur elle-même, le visage livide. J'avais ma réponse. On aurait dit que mon cœur était serré dans un étau de glace. Je la regardais chercher les mots pour justifier sa conduite. La mère que j'avais connue dans mon enfance avait disparu ; celle qui se tenait devant moi était une autre femme, pitoyable, pathétique, incapable de me regarder en face.

— Aucune importance, dis-je brutalement.

— À bientôt, ma chérie.

Je ne répondis pas et regardai la silhouette voûtée regagner sa voiture. Après son départ, j'examinai la lettre que je tenais à la main, un sourire aux lèvres. Je retournai au mobile-home et m'assis à la table de la cuisine, la feuille posée devant moi. Je renversai la tête en arrière, les yeux au plafond, perdue dans mes réflexions.

Avant l'été, j'étais au fond du trou, en partie par ma faute. Aujourd'hui, j'avais un toit, un job que j'adorais et un salaire correct. Je m'étais libérée du carcan étouffant que m'imposait ma grand-mère, et je n'avais plus à m'inquiéter pour mon petit frère.

Mais il y avait autre chose. Diana s'était évertuée à m'inculquer l'idée que les liens de parenté n'existaient que par le sang. J'avais eu la bêtise de la croire. Benjamin St. James m'avait élevée depuis ma plus tendre enfance, il s'était comporté comme un père pour moi et avait effacé son souvenir pendant quatre longues années était une insulte à sa mémoire. Je me remémorai les sons qui s'échappaient de son atelier pendant que, éperdue d'admiration, je le regardais créer ses machines merveilleuses à partir d'un simple bloc de métal.

Il était mon père. Je ne devais jamais l'oublier.

Par association d'idées, le visage d'Everett m'apparut soudain. Je ne m'en serais jamais tirée sans lui. Il m'avait sortie du gouffre. Malgré ce qu'il avait fait, il me manquait atrocement. Je ressentais un grand vide intérieur. Je ne comptais plus le nombre de fois où je m'étais retrouvée en train de lui écrire machinalement un message avant de retomber brutalement sur terre. J'aurais tant voulu lui pardonner, l'inviter à nous réconcilier, mais j'en étais incapable.

Je tirai mon portable de ma poche, sélectionnai dans mes contacts le numéro que j'allais désormais appeler très souvent et collai le téléphone à mon oreille.

— Allô, mamie Jane ? Oui, ça va. Est-ce que... tu peux me passer Davy, s'il te plaît ?

— Waouh !

— Comme tu dis.

Clare garda le silence un moment avant de pivoter sur sa chaise pour me dévisager.

— Elle a vraiment... ?

— Oui.

Nous nous trouvions devant le mobile-home, les yeux fixés sur la forêt de pins qui délimitait la propriété. Je venais de lui raconter en détail la visite de Mason. Elle n'arrivait pas à croire que Cherise ait accompli le miracle de me délivrer définitivement de mon ex.

— Tu es sûre qu'elle n'était pas en train...

— De plaisanter ? Elle n'en avait pas l'air.

Un petit sourire éclaira son visage.

— Eh ben dis donc. J'aurais adoré assister à la scène pour voir sa tronche.

— Crois-moi, c'était énorme.

Elle changea de sujet.

— Maintenant que tu as décroché ton diplôme, tu as une idée de ce que tu vas faire ?

Je haussai les épaules.

— Je voudrais m'inscrire à la fac.

— Et Everett ?

Je ne répondis rien, les yeux rivés sur l'horizon. Le simple fait d'entendre prononcer son nom était une torture. C'était toujours silence radio de ce côté et j'avais appris qu'il devait bientôt rentrer à New York. Au lieu de me réjouir, la simple idée de son départ imminent me donnait envie de fondre en larmes.

— Je l'ai aperçu il y a quelques jours au club, reprit-elle.

— Ah oui ? fis-je un peu trop vite, incapable de ravalier mon impatience. Il avait l'air comment ?

Elle me jeta un regard oblique.

— Malheureux. Tu ne veux toujours pas m'expliquer pourquoi vous avez rompu ?

Je secouai la tête en silence. J'ignorais la raison pour laquelle je ne lui avais pas dit la vérité. Peut-être parce que je savais ce que signifiait vivre avec un secret inavouable, caché au fond d'un placard.

Sauf que mon secret à moi n'avait tué personne.

— Il déjeunait avec ses copains au club, poursuivit-elle, et il n'arrêtait pas de regarder le piano, comme s'il espérait te voir apparaître par magie.

— Clare, arrête...

— J'ai du mal à comprendre, c'est tout. Vous étiez tellement bien ensemble et, du jour au lendemain, ça a cassé. Qu'est-ce qu'il a fait pour que tu refuses de le voir ?

— Rien du tout.

Au bout de deux semaines, je ne savais toujours pas quoi raconter à Clare. Elle aimait bien Everett, je le savais, et pour une raison qui m'échappait, je n'avais pas le cœur de lui ôter ses illusions. J'avais eu largement le temps d'y réfléchir. Elle pouvait aussi bien le crier sur tous les toits, là n'était pas la question. Mais il y avait une telle souffrance dans les yeux d'Everett lorsqu'il avait vidé son sac ; je n'arrivais pas à me le sortir de l'esprit. Sa mine défaite lorsque j'étais partie et son silence prolongé depuis notre dispute en disaient long. Il ne méritait pas d'excuses – du moins le croyait-il – mais plus j'y pensais, plus l'envie me démangeait de lui pardonner. C'était complètement irrationnel alors qu'une

fille était morte par sa faute, mais je n'arrivais pas à me raisonner...

— Il a fait du mal à quelqu'un d'autre ? Allez, accouche. Est-ce que je devrais lui en vouloir moi aussi ?

La réponse n'était pas très compliquée, mais j'étais incapable de le descendre en flammes.

— Il a toujours été adorable avec moi, dis-je, sachant que je répondais à côté de la plaque.

Clare avait du mal à cacher sa frustration.

— Lacey...

— Excusez-moi...

Chacune se retourna pour voir Skye campée devant nous.

— Bonjour, dis-je, surprise par sa soudaine apparition.

Elle agita la main en louchant vers Clare.

— On peut se parler une minute... en privé ?

— Euh... bien sûr.

— Ça te dérangerait d'aller chercher du thé glacé ? demandai-je à Clare qui observait la nouvelle venue avec intérêt.

Elle se leva et débarrassa les verres qui encombraient la table.

— J'y vais. Tu veux boire quelque chose ? proposa-t-elle à Skye.

— Non, merci.

Je l'observai tandis que mon amie s'éloignait. Elle avait l'air encore plus maigre, le teint jaunâtre, vêtue avec une suprême élégance qui paraissait incongrue en ce lieu. Je me demandais d'ailleurs par quel miracle elle ne s'était pas cassé la figure dans l'allée pleine de cailloux avec ses hauts talons, et sans faire de bruit, en plus.

— Je pensais que tu étais retournée à New York, dis-je.

— C'est vrai. Je suis revenue chercher mon frère. Il rentre aujourd'hui.

Je regardai ailleurs, la poitrine oppressée.

— Alors, c'est vrai, il s'en va... ?

Elle s'assit à la place de Clare.

— Je... j'ai écouté votre conversation à l'instant. Tu te trompes complètement sur mon frère. Tu as tout faux.

Je fronçai les sourcils.

— Je ne comprends pas.

Elle prit une grande inspiration avant de se jeter à l'eau.

— Ce n'est pas lui qui a fait circuler les photos d'Emily. C'est moi.

J'eus l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac.

— Quoi ?

Skye avala péniblement sa salive.

— J'étais jeune, stupide et... Non, ce n'est pas ça. Mon frère représentait tout ce que j'avais au monde, enfin je le croyais à l'époque. J'étais possessive et je réclamais sans cesse son attention, même si je savais qu'aucune autre fille ne l'intéressait vraiment. Jusqu'à l'arrivée d'Emily. Au début, lorsqu'ils ont commencé à sortir ensemble, je pensais qu'il jouait un rôle – ils n'avaient strictement rien en commun. Et puis il a changé, il est devenu bizarre, amoureux fou de cette fille charmante. Ils s'entendaient comme larrons en foire, et il passait le plus clair de son temps avec elle. Moi, je n'existais plus. Alors j'ai essayé d'empoisonner leur relation en racontant partout qu'il l'utilisait pour s'amuser. C'était de la jalousie et du dépit, mais ça m'était égal. Quand ils ont appris que je répandais des mensonges sur leur compte, mes rapports avec Everett ont empiré. Une nuit, je l'ai entendu raconter à

Bryson, un de ses amis, qu'il avait pris des photos d'eux. Nus.

J'enfonçai mes ongles dans ma paume tandis qu'elle poursuivait, d'une voix atone.

— Je ne pensais qu'à briser leur couple pour récupérer mon frère. Je ne voulais pas faire du mal à Emily, même si je me fichais d'elle comme de ma dernière chemise. Bryson a demandé à voir les photos, mais mon frère a refusé. Du coup, ça m'a donné une idée. Cette nuit-là, je suis entrée dans la chambre de mon frère, j'ai piqué son téléphone et j'ai envoyé les clichés à tous les contacts de son répertoire.

Je lui jetai un regard atterré.

Elle détourna la tête, morte de honte.

— Le lendemain matin, c'était trop tard. Notre vie a basculé à cause de ça. Nous étions très populaires, surtout parce que nous étions riches, mais après, ça a changé. Everett s'est évertué à dire qu'il n'était pas coupable, que ce n'était pas lui qui avait envoyé les photos, et certainement pas Emily non plus. Elle avait pu s'inscrire à la fac grâce à une bourse, mais lorsque le doyen a vu les clichés, il a décidé de la lui supprimer, sous prétexte d'exhibitionnisme. Mon frère avait toujours eu une réputation de noceur, et ce fut pire après le départ d'Emily. Les garçons le trouvaient cool et venaient lui demander conseil, les filles l'évitaient comme la peste. Alors, il a fait le vide autour de lui, il s'est enfermé dans sa bulle. Il s'en voulait d'avoir laissé traîner son téléphone et d'avoir parlé des photos à Bryson. Il pensait que c'était de sa faute. C'était juste avant les examens, et même s'il en a raté une grande partie, il a réussi à décrocher son diplôme. On a appris le suicide d'Emily, un mois plus tard.

J'étais saisie de frissons glacés, le cœur au bord des lèvres, mais je voulais connaître le fin mot de l'histoire.

— Everett a parlé d'un procès.

— Effectivement. Les parents d'Emily voulaient engager des poursuites pour homicide, seulement les lois anti-harcèlement n'étaient pas encore en vigueur à l'époque. Everett était prêt à plaider coupable, mais mes parents étaient contre. Ils l'ont expédié dans une autre université, ils ont mis leurs avocats sur le coup et ils ont réussi à obtenir un non-lieu.

— Tu as dit que c'était toi ?

— Oui, mais personne ne m'a crue. Ils ont pensé que j'essayais de couvrir mon frère par affection. Tout le monde, y compris mes parents, était persuadé qu'il était coupable, et ça a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

Tes photos ont tué cette fille, c'est ça ? La question que j'avais posée à Everett me revint en mémoire, son visage convulsé, son regard vitreux.

Mon cœur menaçait d'exploser. J'étais effarée, bourrelée de remords. J'avais tout faux.

Je plaquai une main sur ma bouche, malade à vomir.

Clare reparut avec les boissons. Elle s'accroupit à côté de moi.

— Hé, qu'est-ce qu'il t'arrive ? Qu'est-ce que tu lui as raconté, toi ? demanda-t-elle à Skye d'un ton hargneux.

Au bord des larmes, je me repassais en boucle les paroles dures dont j'avais abreuvé Everett.

— Je file voir Everett, dis-je en sautant sur mes pieds sans laisser à Skye le temps de répondre.

— Tu n'as pas dit qu'il prenait l'avion aujourd'hui ?

Skye hocha la tête.

Je partis en courant vers la Bronco, m'installai au volant et mis le contact en vitesse. Clare me suivit, le thé glacé giclant à chacun de ses pas.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je dois rattraper Everett.

— Je croyais que...

— Je me suis trompée. Je te raconterai plus tard, mais là, il faut que j'y aille.

Les mains crispées sur le volant, je passai la marche arrière et démarrai sur les chapeaux de roues. Le gravier crissa sous les pneus du 4×4 qui frôla Clare tandis que j'enfilai l'allée avant de m'engager sur la route étroite menant à la civilisation. J'aurais dû cuisiner Skye plus longuement, mais je n'avais qu'une idée en tête – rattraper Everett avant qu'il ne s'en aille pour toujours.

Pourvu qu'il ne soit pas trop tard...

Everett

— On ne peut pas te faire changer d’avis ? Tu pars pour de bon ?

— Oui, merci d’avoir essayé.

Trent fronça les sourcils, les mains enfoncées dans ses poches.

— Tu viendras me voir au moins ?

Everett préparait sa valise en silence.

— Tu ne peux pas l’appeler, tout simplement ? répéta Trent pour la énième fois. Raconte-lui ce qu’il s’est passé, explique-lui que ce n’était pas de ta faute. Elle te croira parce qu’elle t’aime.

— Mais c’était de ma faute justement.

Trent eut un geste exaspéré.

— Bien sûr que non. Bon sang, Everett, je t’ai laissé faire ton Calimero en espérant que tu finirais par arrêter, mais je me rends compte que tu as besoin d’un bon coup de pied au cul.

Ils se disputaient à ce sujet depuis des semaines. Everett ne prit pas la peine de répondre.

— Tu n’as pas besoin de partir, reprit Trent tandis que son ami bouclait sa valise. Tu as une maison ici, un boulot, des amis... Tu m’écoutes ?

— Hein ?

Trent secoua la tête avec agacement et le gratifia d’une bourrade sur l’épaule.

— Tu es idiot. On se retrouve en bas.

Après son départ, Everett se laissa tomber sur le lit, les yeux fixés au mur. À croire que Lacey avait emporté avec elle tout ce qui donnait sens à sa vie, le laissant vidé et sans force. Tout lui rappelait la jeune fille. Même la maison n’était plus pareille depuis son départ – les nouveaux souvenirs de cet été avaient remplacé ceux de son enfance.

Il ne pouvait pas se confier à Trent, malgré tout il avait l’impression que son ami avait su lire entre les lignes. Son regard se posa sur la feuille étalée à côté de lui. Deux jours plus tôt, ses parents lui avaient envoyé un mail disant qu’il pouvait rentrer à New York « sans crainte ». La famille d’Emily avait accepté un accord qui mettrait fin à « cette totale absurdité », comme ils appelaient l’affaire du procès.

Il se demandait parfois s’ils étaient conscients de leur égoïsme forcené.

Il y eut du bruit au rez-de-chaussée, mais il n’y prêta aucune attention. Il entendit des pas précipités dans l’escalier et il eut à peine le temps de se relever que la porte s’ouvrait à la volée.

Lacey se jeta dans ses bras.

— Ne pars pas !

Emportée par l’élan, elle le fit culbuter en arrière et atterrit à plat ventre sur lui. De surprise, il resta un moment inerte, les bras écartés de part et d’autre de la fille lovée contre lui. Il finit par comprendre ce qui lui arrivait et l’étreignit à l’étouffer.

— Lacey ?

Elle se redressa, se jucha sur ses cuisses et lui lança un regard furibond.

— C’est quoi ton problème ?

Ce brusque revirement d’humeur le déstabilisa. Il n’avait qu’une envie : la tenir contre lui sans parler, mais elle était visiblement animée d’autres intentions.

— Tu m’as menti !

Son ton furieux le tira de sa torpeur. Il la dévisagea sans comprendre.

Elle lui balança une violente bourrade sur l'épaule.

— Ta sœur m'a raconté ce qu'il s'est réellement passé. Et merde, Everett, à quoi tu pensais ?

Le pauvre garçon n'y comprenait rien.

— Hein ?

Elle répondit par un baiser fougueux. Toute pensée cohérente le déserta et il l'attira à lui, ses mains parcourant chaque parcelle de son corps comme pour s'assurer que c'était bien elle. Elle lâcha un gémissement contre ses lèvres, et d'autorité, il la retourna sous lui et se positionna au-dessus d'elle.

Elle rompit le baiser et lui jeta un regard furibond.

— On n'a pas fini de discuter, que je sache.

— Pour le moment, si.

Cette fois, elle ne protesta pas quand sa bouche reprit possession de la sienne et elle se pendit à son cou tandis qu'il glissait les mains sous son haut.

— Euh... je ferme la porte.

Everett releva brusquement la tête et aperçut la silhouette de Trent qui s'encadrait dans l'embrasement. Lacey se cacha la figure au creux de son épaule.

— Merci, dit-il avec un petit rire en agitant la main.

Elle se colla contre lui et, pendant un long moment, plus rien n'exista que la caresse de sa peau veloutée contre la sienne. Il sentit son érection enfler et, même s'il ne savait plus trop où il en était, il en voulait plus. Mais quand ses doigts s'aventurèrent à la hauteur de son pantalon, elle les saisit entre les siens pour l'empêcher de s'aventurer plus loin.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit la vérité ?

La douceur infinie qu'il décela dans ses paroles lui fit perdre ses moyens. Il se laissa rouler sur le côté et elle l'imita, le menton calé sur son torse.

— Pourquoi m'as-tu laissé croire que tu avais fait ces choses horribles ? enchaîna-t-elle, un éclair de souffrance au fond des yeux.

Il tressaillit, le regard fuyant.

— J'ai pris les photos qui ont tout déclenché. Donc, c'est de ma faute.

— N'importe quoi.

— C'est vrai, et tu le sais très bien.

Elle le fixa un moment, puis se pencha vers lui et l'embrassa. Everett prit son visage entre ses mains. Si seulement il pouvait arrêter le temps...

Au bout de quelques secondes délicieuses, elle s'écarta et enfouit le visage dans son cou.

— Tu vas me dire pourquoi ?

Il s'aperçut qu'il ne s'en tirerait pas à si bon compte.

— Parce que...

Il s'interrompit et l'enveloppa plus étroitement dans ses bras, peau contre peau.

— Si je n'avais pas pris ces photos, rien de tout ça ne serait arrivé.

— Pourquoi l'as-tu fait alors ?

Il lui caressa les cheveux, plongé dans ses souvenirs.

— Parce que j'étais jeune et bête. Elle était tellement belle, étendue sur le lit près de moi. Je l'aimais, en tout cas j'aurais pu. Je voulais célébrer notre première nuit ensemble. C'était sa première fois et... Dire qu'elle est morte en croyant que je l'avais trahie, reprit-il d'une voix étranglée. Je ne pourrai jamais me le pardonner.

Lacey resserra son étreinte et inclina la tête pour déposer un baiser dans son cou.

— Je suis désolée, chuchota-t-elle, la voix chargée d'émotion contenue.

Il l'étreignit plus fort. Sa présence au creux de ses bras embellissait sa vie, même si les souvenirs étaient toujours aussi douloureux.

— Au fait, mes parents m'ont annoncé hier qu'ils sont parvenus à un arrangement avec la famille d'Emily. N'importe comment, rien ne pourra jamais réparer mes torts. Il faudra que je vive avec jusqu'à la fin de mes jours. Tu mérites mieux que ça.

— Arrête de me dire ce que je mérite ou pas. Tu n'y es pour rien. Je le sais, et tous ceux qui tiennent à toi aussi. Au fait, tu étais sincère quand tu m'as dit que tu m'aimais, l'autre jour ?

Du pouce, il caressa la peau satinée de sa joue.

— Évidemment.

Elle le considéra avec de grands yeux avant de se blottir de nouveau entre ses bras.

— Bon.

— Bon ? C'est tout ce que tu trouves à dire ? Tu vas laisser un pauvre type se languir encore longtemps ?

— D'accord. Tu m'aimes, j'ai pigé.

Everett gloussa, faisant tressauter la tête de Lacey sur son torse.

— Je t'aime, lui murmura-t-il à l'oreille. Je t'aime vraiment.

Ils restèrent un long moment dans les bras l'un de l'autre sans bouger ni parler.

— Tu vas repartir à New York ?

Il y avait une certaine réticence dans sa voix, comme si elle redoutait sa réponse.

Il entremêla ses doigts aux siens.

— Je ne sais pas encore. Le père de Trent m'a proposé un job à plein-temps ici après l'été. Il y a toujours cette éventualité. Et puis j'ai une bonne raison de rester maintenant, pas vrai ?

Elle se détendit et lâcha un léger soupir de soulagement.

— Ouf, j'avais peur de devoir acheter un billet pour New York.

Il éclata de rire, il la reprit dans ses bras et la refit rouler sous lui.

— Je t'aime, dit-il en se demandant s'il le répéterait assez pour la convaincre.

— Tu me plais beaucoup, toi aussi.

— Méchante.

— Quelle exagération !

Il ne releva pas, se contentant de lui caresser le bras du bout des doigts. Puis il finit par lui poser la question qui le turlupinait.

— Tu as bien dit que Skye t'avait tout raconté ?

— Oui, elle est venue me voir tout à l'heure.

— Qu'est-ce qu'elle fabrique ici ?

— Elle est venue te chercher, je suppose. Tu penses pouvoir lui pardonner un jour ?

Everett s'efforça de trouver les mots justes. En vain.

— Je ne sais pas. Avant, elle était ma seule famille, mais aujourd'hui, je ne pense qu'à la souffrance qu'elle a causée.

— Ça pèse sur sa conscience à elle aussi, si ça peut te consoler. Les conséquences de ses actes la poursuivront jusqu'à la fin de sa vie, qui ne sera plus très longue à cause de la maladie. Se réconcilier avec son grand frère lui ferait un bien fou, tu sais.

Le cœur d'Everett se serra à l'idée de la mort prochaine de sa sœur. Elle lui avait rendu Lacey. Il lui devait une fière chandelle.

— On a bavardé un peu, l'autre jour. Les relations ne sont pas encore au beau fixe, mais elles se sont

un peu améliorées. J'espère que ça ira de mieux en mieux entre nous.

Lacey laissa sa jambe remonter le long de celle d'Everett, pressant doucement du genou son érection naissante. La morsure du désir le transperça et il sentit son sexe bander instantanément. Il sourit lorsque Lacey se redressa et l'enfourcha, à califourchon sur ses cuisses.

— Bon, on fait quoi maintenant ?

Il lui empoigna fermement les hanches.

— Trent a eu la délicatesse de fermer la porte...

Elle se pencha pour déposer un baiser papillon sur ses lèvres.

— On ne va quand même pas le décevoir, non ?

Avec un grognement lascif, il pivota sur lui-même pour se retrouver allongé sur elle, ses longues jambes fuselées enroulées autour de sa taille. Il se mit à basculer des hanches et sourit en l'entendant geindre de plaisir.

— Non... pas question !

épilogue

— Alors, tu l’as eu, ton nouveau job ?

Clare sourit.

— Oui. Je vais seconder Allen, le photographe du club. Je commence ce week-end, il y a un mariage.

— Génial. J’anime la soirée moi aussi.

La serviette que j’avais étalée sous moi me protégeait de la brûlure du sable, mais pas du soleil de plomb. Je rêvais d’un plongeon dans l’eau fraîche.

Une main en visière devant les yeux, je scrutai la route et le parking derrière nous, espérant voir apparaître la silhouette familière de ma Bronco que j’avais prêtée aux garçons. Ils n’avaient pas intérêt à me l’esquinter !

— Andrew m’a dit qu’ils étaient en route.

— Bon alors, ils ne vont plus tarder, dis-je soulagée.

Le petit ami de Clare était un peu comme le vilain petit canard au milieu d’un groupe d’ouvriers bagarreurs, déterminés à le transformer en « vrai gars » du Sud.

— À propos, j’ai un petit service à te demander, ajoutai-je.

— Oui ?

— Cole voudrait faire un peu de pub pour son orchestre sur Internet et il se demandait si tu pouvais les prendre en photo pendant leur prochain concert.

— Oui, bien sûr. Où est-ce ?

— À Biloxi, le mois prochain. Ils ont été sélectionnés pour faire la première partie des Blue Jokers.

— C’est le groupe de Wade Jax ?

— Oui. D’après Cole, c’est absolument génial que les Twisted Melody se produisent à cette soirée.

Ça pourrait leur servir de tremplin pour se faire connaître.

Le regard perdu vers l’horizon, une expression indéchiffrable sur son visage, Clare ne répondit pas.

— Allô, la terre appelle Clare, fis-je en agitant la main sous son nez. Tu es là ?

Elle sursauta et se força à sourire.

— Désolée, je pensais à autre chose. Ils vont vraiment faire la première partie de Jax ?

— Oui. J’ai vu un poster du groupe dans ta chambre, le soir où je t’ai ramenée chez toi. Tu les connais ?

— J’étais une grande fan pendant un temps.

J’entendis le rugissement de ma vieille Ford.

— Ah, les voilà !

Je bondis sur mes pieds et me ruai vers le parking au moment où les garçons descendaient de voiture. Je n’avais d’yeux que pour un seul. Everett m’aperçut à son tour et m’adressa un grand sourire.

Je me précipitai vers lui et lui sautai au cou.

— Vous avez mis le temps, dis donc.

Il se pencha vers moi. Nos lèvres se joignirent.

— Je t’ai manqué ?

J’effleurai la carrosserie de mon 4×4 du plat de la main.

— Pas vraiment. Je m’inquiétais pour mon bébé.

Il s’esclaffa à ma remarque. Cole esquissa une grimace comique dans son dos.

— Si tu veux larguer ce plouc un jour, dit-il en désignant mon compagnon, tu m’avertis.

Je passai un bras possessif autour des épaules d'Everett.

— Désolée. Je ne suis officiellement plus sur le marché.

Everett me prit par la taille et m'embrassa avec passion.

— Tu as intérêt à ne pas l'oublier.

J'adorais ses baisers et je me liquéfiai de désir en sentant sa queue durcir contre mon bas-ventre.

— Mes parents m'ont envoyé un texto au sujet de Skye, reprit-il un peu plus tard.

— Ah bon ?

Il haussa les épaules.

— Oui, ils m'appellent de temps en temps pour me donner des nouvelles de ma sœur. En général, je fais basculer sur le répondeur. Un message, c'est plutôt rare de leur part.

— Tu devrais leur parler. Au moins, ils pensent à toi. Tu devrais t'estimer heureux.

Il resserra son étreinte comme pour alléger la tristesse qui m'étreignait. Ma mère n'avait pas essayé de me joindre une seule fois depuis sa visite chez Cherise, ce qui m'attristait plus que je ne l'aurais cru. Elle avait mon numéro et connaissait mon adresse, pourtant je n'avais aucun signe de vie de sa part. En revanche, j'étais en contact presque quotidien avec ma famille de l'Oregon, et je parlais avec Davy dès que j'en avais l'occasion.

J'avais refusé la proposition de ma tante Jeanine de vivre avec elle et mon frère. Quelques mois plus tôt, j'aurais accepté avec joie, mais les choses avaient beaucoup changé en un court laps de temps. J'occupais toujours la caravane de Cherise et Everett habitait encore la maison de ses parents. Et même si je vivais davantage chez lui que chez moi, j'appréciais trop ma liberté pour y renoncer pour le moment.

— Apparemment, Skye suit un nouveau traitement expérimental auquel elle répond positivement, expliqua-t-il. Il est encore trop tôt pour savoir si ça va marcher, mais ils ont bon espoir.

— Tu l'as appelée ?

Il hocha la tête sans rien dire. Je le comprenais. S'il m'avait demandé de téléphoner à ma grand-mère Diana, par exemple, je lui aurais répondu d'aller se faire voir. Je préférerais ne pas insister, mais j'étais heureuse qu'il ait rétabli un semblant de contact avec elle.

Je glissai mon bras sous le sien et me dépêchai de changer de sujet.

— C'est la fin de l'été depuis un bout de temps, mais il fait encore une chaleur infernale. On va se baigner ?

Les garçons installaient un filet de volley sur la plage et la glacière qu'Andrew et Cole avaient apportée trônait en bonne place. Avisant une petite foule qui convergeait vers nous par petits groupes, je me dis que ça allait être une fête d'enfer.

— Tu es sûre que tu ne veux pas faire un saut à la maison ? me glissa Everett. Avant qu'on ait du sable dans certains endroits invouables, tu vois ?

C'était tentant. Je me hissai sur la pointe des pieds et l'embrassai sur la joue.

— Tu ne perds rien pour attendre, lui susurrai-je à l'oreille avant de l'entraîner vers les autres.

Dans la collection

Red Velvet

SARA FAWKES

tout CE QU'IL VOUDRA

*Le premier volume de la série best-seller
de Sara Fawkes.*

Le poste d'intérimaire de Lucy dans une grande entreprise new-yorkaise n'est pas le job de ses rêves, mais il lui permet de payer ses factures.

Le point culminant de sa journée ? Prendre l'ascenseur le matin en compagnie d'un bel inconnu.

Sa vie bascule quand elle se laisse séduire par l'étranger, cédant sans aucune résistance à un homme dont elle ne connaît même pas le nom. Lucy découvrira très vite que cet homme n'est autre que Jeremiah Hamilton, le PDG milliardaire de la compagnie pour laquelle elle travaille, qui lui propose alors un contrat très particulier : devenir son assistante personnelle et se soumettre à tout ce qu'il voudra... Mais la vie du milliardaire est semée d'embûches, et certains de ses secrets sont dangereux. Lucy va se trouver prise dans un piège qui pourrait se révéler mortel...

tout CE QU'IL VOUDRA
naufragée

La suite et fin de la série
Tout ce qu'il voudra

L'existence morose de Lucy Delacourt a basculé depuis qu'elle a rencontré le milliardaire Jeremiah Hamilton. Durant les quelques semaines de sa liaison sulfureuse avec cet homme énigmatique, la jeune femme a frôlé la mort plusieurs fois. Rejetée par Jeremiah, elle a rejoint Lucas, le frère de Jeremiah, un trafiquant d'armes qui a besoin de la jeune femme pour mener à bien ses projets. C'est sans compter sur la détermination de Jeremiah, qui parvient à retrouver Lucy. Très vite, le trio doit faire face à des menaces qui dépassent les rivalités entre les frères Hamilton.

Déchirée entre les deux hommes qu'elle aime, Lucy est devenue elle aussi une cible, victime de la vengeance que les Hamilton subissent. Comment pourra-t-elle, alors que tout contrôle sur sa vie lui échappe, faire le terrible choix qui décidera de la vie ou de la mort de Lucas et de Jeremiah ?

les couleurs du plaisir libérée

Grace est une jeune femme sans histoires. Elle ne s'est jusqu'à présent jamais vraiment intéressée aux hommes. Sa rencontre avec le charismatique Jonathan Huntington, pendant un stage à Londres, la sort de son sommeil de Belle au bois dormant.

Jonathan est riche et incroyablement séduisant, sans oublier qu'il est vicomte. Il n'a cependant rien d'un prince de conte de fées... Plus il entraîne Grace dans les profondeurs de son monde de sombres désirs, plus la jeune femme se perd dans un tourbillon de plaisirs.

Mais le jour où Jonathan exige d'elle une preuve d'amour quasiment impossible à satisfaire, elle doit reconnaître à quel point ses sentiments pour lui la mettent en danger.

les couleurs du plaisir
dévoilée

Grace est tombée sous son emprise, corps et âme...

Même si elle sait pertinemment à quel point ses sentiments pour Jonathan Huntington sont dangereux, chaque jour passé en sa compagnie ne fait qu'accroître son amour pour lui.

Mais est-il vraiment aussi insensible qu'il en a l'air ?

Ou Jonathan ne voit-il, en effet, rien d'autre en elle que ce jouet obéissant ? Et lorsque Grace veut l'obliger à reconnaître ses sentiments, elle déclenche une catastrophe.

prête à succomber

La série en six épisodes de Lauren Jameson réunie en un seul volume.

Après avoir découvert que son petit ami la trompait, Devon décide de se consoler en partant quelques jours dans une petite ville de Californie. Elle y rencontre un homme, Zach, dont le seul regard lui donne le vertige. La sage jeune femme laisse alors s'exprimer sa sensualité, surtout lorsque Zach la persuade de renoncer à tout contrôle.

Lorsque Devon se présente à Phyrefly Aviation, où elle a décroché un poste, elle découvre que son PDG, Zacharie Saint-Brenton, n'est autre que son mystérieux séducteur, dont le magnétisme l'empêche de rester strictement professionnelle...

Devon ne pourra résister aux délices que lui propose Zach. Elle le laisse mener la danse, jusqu'à découvrir des pulsions qu'elle ne se connaissait pas et un univers de plaisirs qu'elle n'avait jamais imaginés.

LAUREN JAMESON

BLUSH

Un roman torride par l'auteur de la série best-seller

Prête à succomber.

Maddy est une jeune femme au passé marqué de tragiques événements qui l'ont conduite à couper les ponts avec sa famille et ses amis.

Alors qu'elle tente de se construire une nouvelle vie, elle fait la connaissance d'Alex, un brillant homme d'affaires au caractère sombre et dominateur.

Malgré ses tentatives pour écarter Alex de ses pensées, la jeune femme ne pourra résister à l'attraction qu'il exerce sur elle, et acceptera une offre qui les plongera dans une liaison intense et tumultueuse. Mais derrière chacune des rencontres torrides des deux amants se cachent de terribles secrets qui pourraient les détruire.

TARA SUE ME

la soumise

vol. 1 de la série « La soumise »

Le premier volume de la trilogie culte qui a déjà captivé des millions de lecteurs.

À New York, Nathaniel est connu comme le jeune et brillant PDG de West Industries, mais Abby connaît son secret : c'est aussi un « dominant » séduisant et expérimenté à la recherche d'une nouvelle « soumise ». Impatiente d'explorer un monde de plaisirs qui la sortira de sa routine, la jeune libraire, cédant à son fantasme, propose ses services à Nathaniel.

Alors qu'Abby apprend à connaître un monde fascinant fait de pouvoir et de passion, elle craint que le cœur de Nathaniel ne reste hors de sa portée, et que le sien ne soit brisé...

TARA SUE ME

le dominant

vol. 2 de la série « La soumise »

Vous avez vibré avec Abby dans le premier volume de la trilogie culte de Tara Sue Me. Laissez maintenant Nathaniel vous raconter l'histoire...

Nathaniel West ne perd jamais le contrôle. En tant que PDG de West Industries, il affirme son autorité tout au long de la journée, et, la nuit, il exerce avec la même rigueur ses talents de dominant entre les quatre murs de sa chambre.

Il n'est pas dans ses habitudes d'avoir pour partenaire de jeunes soumises « débutantes », mais avec Abigail King, il décide de déroger à la règle. Il devient vite accro au mélange de naïveté et de volonté de la jeune femme, et est bien déterminé à s'attacher ses services exclusifs.

Mais quand le jeune milliardaire s'aperçoit que ses sentiments évoluent, il réalise qu'il doit également faire preuve de confiance envers sa partenaire — et peut-être lui révéler des secrets qui pourraient ébranler les fondements de leur relation.

TARA SUE ME

l'apprentie

vol. 3 de la série « La soumise »

Le troisième de la saga addictive de Tara Sue Me.

Nathaniel West, le jeune et brillant PDG de West Industries, est un esprit rigoureux, à cheval sur ses principes et bien décidé à imposer sa loi – en particulier aux femmes qu’il met dans son lit. Mais Abby, sa nouvelle soumise, entend bien modifier les règles du jeu.

Ce qui a commencé comme un simple week-end de plaisir devient vite une histoire d’amour passionnée avec cet homme qui connaît chaque parcelle de son corps et jusqu’au tréfonds de son âme.

Mais le comportement énigmatique de son amant trouble profondément la jeune femme, qui sait que le seul moyen de gagner la confiance de Nathaniel est de se soumettre pleinement et dépasser ses propres inhibitions. Pour l’entraîner vers une relation plus intime, elle va d’abord devoir le laisser pénétrer dans son jardin secret, où personne n’est jamais entré avant lui...